RB278522

Presented to the

LIBRARIES *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Sheldon Godfrey

Wants plate?
Sabin does not
list a Brussels
edition

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/abrgdetouslesvoy02lebr

VOYAGES
AU POLE NORD
ET AUX
RÉGIONS ARCTIQUES.

II.

ABRÉGÉ

DE TOUS

LES VOYAGES

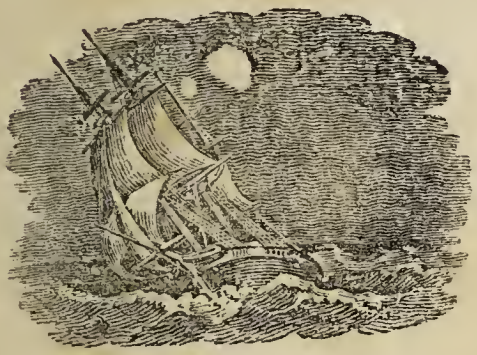
AU POLE NORD,

DEPUIS NICOLO ZENO JUSQU'AU CAPITAINE ROSS

(1380—1833);

PAR H. LEBRUN.

TOME II.



Bruxelles.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ NATIONALE

POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1837.

VOYAGES

AU POLE NORD

ET

AUX RÉGIONS ARCTIQUES.

VOYAGES AU POLE NORD ET AUX RÉGIONS ARCTIQUES PENDANT LE COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

GABINETE DE LECTURA Mexico

CHAPITRE VII.

Kotzebue. — Buchan. — Ross et Parry.

La longue guerre dans laquelle les nations de l'Europe furent enveloppées, de 1792 à 1814, suspendit toutes les tentatives de découvertes dans le Nord; mais aussitôt que la paix fut rétablie, l'esprit de découvertes se ranima. La solution du grand problème de

la communication des deux mers occupa de nouveau tous ceux qui avaient étudié cette importante question. Ce fut de la Russie que partit la première expédition armée, dans le but de trouver ce passage, et un simple particulier, le comte de Romanzoff, se chargea de tous les frais de l'entreprise. Le lieutenant Kotzebue eut le commandement du *Rurick*, dont la mission était de traverser le détroit de Behring et de faire une excursion par terre sur cette partie de la côte d'Amérique.

OTTO DE KOTZEBUE (1816).

Le Rurick partit d'Abo, près de la Baltique, le 23 mai 1815. Le 1er août 1816, après avoir traversé l'Océan-Pacifique, Kotzebue avait pénétré au-delà du détroit de Behring; il remarqua que la terre s'éloignait tout-à-fait à l'E., et arriva à l'entrée d'un large passage où il jeta l'ancre.

« Je ne puis décrire, dit-il, l'étrange sensation que j'éprouvai alors à l'idée que j'a-

vais peut-être atteint l'entrée du passage N. O., si longtemps cherché, et que ce serait à moi qu'en serait due la découverte. Je fis aussitôt mettre deux chaloupes à la mer, et nous abordâmes sans difficulté près d'une éminence que je m'empressai de gravir. Au sommet, je n'aperçus aucune terre dans le détroit; les hautes montagnes au N. en formaient des îles, ou faisaient elles-mêmes partie de ce côté de l'éminence que j'avais gravie. Je dominais au loin la contrée, qui présentait une vaste plaine, çà et là entrecoupée de marais, de petits lacs, et au milieu de laquelle coulait une petite rivière. La surface du sol, aussi loin que la vue pouvait atteindre, n'était que verdure, on voyait même quelques fleurs en boutons, mais on n'apercevait de neige que sur la cime des montagnes : il n'y avait cependant qu'à creuser un demi-pied pour trouver de la glace sous un tapis vert. »

Kotzebue voulut continuer l'examen de la côte; mais ayant été joint par un grand nombre de canots de naturels, il ne voulut

pas s'aventurer, et chercha au contraire à entrer en relation avec eux. Il eut bientôt gagné leur confiance en leur offrant du tabac qui fut reçu avec joie; car ce peuple, qui n'avait jamais vu d'Européens, connaissait l'usage de fumer, qu'il tenait des Tchouktchi. En les examinant attentivement, voici, selon Kotzebue, le résultat de ses premières observations : « Ils sont, dit-il, d'une taille moyenne, robustes et bien portants; leurs mouvements sont vifs; leurs figures, qui ont une expression d'insouciance, sont laides et sales, caractérisées par de petits yeux et des pommettes saillantes. Ils ont de chaque côté de la bouche des dents de cheval marin, ornées de grains de verre bleu, qui leur donnent un air tout-à-fait horrible. Leurs cheveux, courts sur le sommet de la tête, sont extrêmement longs sur les côtés. Leur tête et leurs oreilles sont aussi décorées par des grains de verre; leurs habits, qui sont faits de peaux, ressemblent, pour la forme, à ceux qu'on porte au Kamtchatka : la seule différence est qu'ils descendent à

peine jusqu'au genou; les naturels, en outre, portent des pantalons et de petites bottines de peau de veau marin. »

Le nombre des Esquimaux s'étant considérablement accru, Kotzebue ne voulut pas lutter contre eux avec ses quinze hommes : il rallia le vaisseau. Le 3, *le Rurick* était engagé dans le détroit. Bientôt on découvrit une île de sept milles de tour, à laquelle on donna le nom du naturaliste Chamisso; elle est séparée du continent par un canal de cinq milles de large. Elle présentait une riche verdure; en plusieurs endroits on trouva sous terre des dépôts de veaux marins, d'où on conclut qu'elle était visitée par les naturels : les lièvres et les perdrix étaient en abondance.

« Pendant notre séjour, nous avions parcouru une grande partie de la contrée sur le continent, raconte Kotzebue, sans nous apercevoir que nous étions sur de véritables bancs de glace. Notre médecin, qui avait étendu ses excursions plus loin que nous, arriva à un endroit où le banc s'était affaissé, et vit,

à son extrême surprise, que l'intérieur de la montagne était entièrement de glace. Dès que ce phénomène nous fut communiqué, nous allâmes tous l'examiner de plus près, et nous atteignîmes la place où la montagne s'élève presque perpendiculairement hors de la mer, pour former une chaîne dont la hauteur devient de plus en plus considérable. Nous vîmes des montagnes de la plus pure glace, recouvertes de mousse et de gazon, et qui n'ont pu être produites que par quelque révolution terrible. La partie qui est maintenant exposée au soleil ou à l'air se fond en une grande quantité d'eau. La couverture végétale de ces montagnes, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur lesquelles le gazon le plus abondant atteint une certaine élévation, n'a qu'un demi-pied d'épaisseur, et consiste en un mélange d'argile, de sable et de terre; la glace de dessous se fond peu à peu; le lit de verdure baisse avec elle et continue de pousser; ainsi, on peut prévoir que, dans une longue suite d'années, la montagne s'évanouira, pour faire place à une vallée ver-

doyante. » La baie où est située cette montagne fut nommée *Eschsholtz*.

A la description de ce fait si extraordinaire, opposons tout de suite les observations du capitaine Beechey, qui visita le même lieu dix années plus tard. L'opinion de ce navigateur sera, ici, bien mieux à sa place que dans la narration de son voyage. « Je voulus visiter, dit-il, les glacières extraordinaires dont parle Kotzebue. Depuis sa visite, la montagne de glace s'est fondue en si grande partie qu'il n'en reste plus que des morceaux insignifiants. Le plus vaste exerça particulièrement notre attention ; en perçant la glace dans une direction horizontale, nous trouvâmes qu'elle recouvrait simplement le flanc de la montagne, laquelle était de terre et de sable congelés. En levant les couches de cette terre et de ce sable, nous reconnûmes qu'il y avait une ligne de démarcation très-marquée entre la glace et la montagne, et que les Russes avaient été trompés par les apparences. Enfin, creusant la surface proprement dite, à trois pieds de la pente,

on rencontra de la terre gelée à onze pouces. Nous visitâmes de nouveau ces lieux un mois plus tard, et nous trouvâmes dans leur aspect un changement considérable, qui nous démontra encore plus complètement l'erreur de Kotzebue. »

Kotzebue, en commençant son exploration, rencontra quelques Esquimaux; il leur demanda à quelle distance la côte s'étendait encore. Un vieillard réussit à lui faire comprendre qu'en ramant pendant neuf jours, on arriverait à la pleine mer, en suivant le bras dans lequel on était alors et que Kotzebue nomma *baie de Bonne-Espérance*. Un naturel s'étant hasardé à monter à bord, sa surprise, à la vue de tant d'objets qu'il ne connaissait pas, fut inconcevable; il s'en alla, au bout d'un quart-d'heure, raconter à ses compagnons toutes les merveilles qui avaient frappé ses yeux. Quand vint, pour les sauvages, l'heure du déjeuner, ils placèrent au milieu d'eux un veau marin, tué peu auparavant, lui ouvrirent le ventre, et, y enfonçant la tête les uns après les autres, sucèrent

le sang de l'animal. Après s'être ainsi désaltérés, ils coupèrent chacun un morceau de chair et le dévorèrent du plus grand appétit.

Le cap formant l'entrée méridionale du détroit reçut le nom d'*Espenberg;* celui de l'entrée septentrionale fut nommé *Krusenstern.* Kotzebue termine de la manière suivante la partie de sa relation qui entre dans notre plan. « D'après mes instructions, dit-il, je devais chercher un mouillage sûr dans la baie de Norton, et de là procéder l'année suivante à l'examen de la côte ; mais comme la fortune m'avait conduit vers un détroit jusqu'alors inconnu, qui présente une multitude d'endroits où l'on peut mouiller en toute sûreté, je jugeai inutile d'entreprendre ce voyage. Pour répondre au désir général de mes compagnons, j'appelai ce détroit, d'après mon propre nom, *détroit de Kotzebue.* Si peu importante que soit cette découverte, c'est du moins une acquisition pour la géographie, et pour le monde une preuve de mon zèle ; car, en vérité, Cook lui-même n'a examiné cette côte qu'avec négligence. »

Ce prétendu détroit n'est qu'une vaste baie. Beechey en compléta plus tard la reconnaissance, et lui laissa le nom de Kotzebue, dont elle fut la seule découverte dans cette partie de mers boréales.

Outre les motifs généraux qui ont constamment guidé le gouvernement anglais dans ses tentatives pour trouver le passage, il se présenta, en 1818, une circonstance particulière, qui l'engagea à tenter de nouveaux efforts. Depuis trois ans, on avait vu flotter dans la mer Atlantique des quantités extraordinaires de glace venant du pôle. En 1817, la côte orientale du Groënland, qu'on suppose avoir été fermée par les glaces depuis quatre siècles, se trouva accessible depuis le 70° de latitude jusqu'au 80°, et la mer qui le sépare du Spitzberg fut entièrement ouverte sous ce dernier parallèle. Cette disparition des glaces boréales sur une étendue si considérable des mers du Groënland, parut offrir une espérance de succès pour essayer d'approcher du pôle arctique. L'opinion des hommes instruits et l'expérience des marins qui s'oc-

cupent de la pêche de la baleine s'étaient prononcées d'ailleurs, depuis longtemps, en faveur de l'existence d'une mer polaire ouverte et de la possibilité d'atteindre cette extrémité septentrionale du globe.

On résolut, en conséquence, de préparer deux expéditions distinctes : l'une qui s'avancerait par le milieu du détroit de Davis, jusqu'à une haute latitude, et le traverserait alors en tournant à gauche, dans l'espérance de doubler l'extrémité méridionale de l'Amérique; l'autre qui ferait route directement au nord, entre le Groënland et le Spitzberg, et qui, si elle trouvait une mer polaire ouverte, sans aucune terre, et, comme on pouvait l'espérer, sans aucune glace, gagnerait directement le détroit de Behring. Les bâtiments de la première expédition furent l'*Isabelle,* commandée par le capitaine John Ross, et l'*Alexandre,* par le lieutenant Parry; ceux de la seconde, *la Dorothée,* sous les ordres du capitaine David Buchan, et *le Trent,* sous ceux du lieutenant John Franklin. Ces navires furent approvisionnés de tout ce qui

était nécessaire avec un soin et même un luxe remarquable. Les quatre bâtiments, partis ensemble, arrivèrent aux îles Shetland, où ils se séparèrent.

DAVID BUCHAN ET JOHN FRANKLIN (1818).

La Dorothée et *le Trent* partirent le 27 mai, et rencontrèrent les premières glaces près de l'île Cherie, située à environ cent cinquante milles au sud du Spitzberg. Elle est petite et consiste en rochers aigus et très-élevés qu'on dirait avoir été séparés les uns des autres par quelque violente commotion de la nature. Les bâtiments ne tardèrent pas à découvrir le Spitzberg et firent route pour passer à l'ouest de cette île; mais ils furent arrêtés par une immense barrière de glace qui se prolongeait de toutes parts aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et qui fermait toutes les baies. On était au 80° de latitude; désespérant de parvenir par l'O., les capitaines résolurent de se diriger plus au N. en côtoyant le Spitzberg; en conséquence, ils

retournèrent sur leurs pas. Peu de jours après ils se trouvèrent complètement enfermés par des masses énormes de glaces; ils restèrent douze jours dans cette situation; enfin ils en sortirent à la faveur d'un coup de vent qui ouvrit la barrière fermée devant eux. Parvenus au 80° 32', ils furent de nouveau emprisonnés par les glaces, dont ils ne purent se dégager que trois semaines après; ils s'applaudissaient de leur délivrance quand le lendemain, 30 juillet, à quatre heures du matin, un ouragan épouvanvable les poussa vers les masses énormes d'où ils venaient de sortir et dont ils n'étaient éloignés que de dix milles. Ils furent irrésistiblement entraînés vers les montagnes de glace contre lesquelles les bâtiments devaient se briser infailliblement. Il ne restait qu'un parti à prendre : c'était celui de mettre toutes voiles dehors, d'arriver sur les glaces et de chercher à s'y frayer de force un passage. *La Dorothée* en montra l'exemple; *le Trent* la suivit. Le moment où ils approchèrent des glaces fut terrible. Le vent avait redou-

blé de fureur, la mer roulait des montagnes d'eau qui s'élevaient au-dessus des mâts et couvraient à chaque instant le pont des deux bâtiments. Enfin ils entrèrent au milieu des glaces : un craquement épouvantable fit frémir les marins les plus intrépides; les vaisseaux n'auraient pas résisté à ce premier choc s'ils n'eussent été d'une solidité à toute épreuve. La force du vent secondé par les voiles les aida à pénétrer dans les glaces; mais elles étaient si serrées les unes contre les autres, et d'une grosseur si prodigieuse, qu'il se passa une demi-heure avant qu'ils eussent avancé de trois fois leur longueur. Ils se trouvèrent une troisième fois arrêtés non sans avoir beaucoup souffert; *la Dorothée* surtout était tellement endommagée qu'elle fut obligée de faire jouer toutes ses pompes sans interruption pour ne pas couler à fond; heureusement le lendemain les vaisseaux gagnèrent le Spitzberg. Ils employèrent tout le mois d'août à se radouber; au commencement de septembre, ils mirent à la voile et arrivèrent le 10 octobre sur les côtes d'An-

gleterre, où le récit de ce voyage fit évanouir les brillantes espérances qu'on en avait conçues.

JOHN ROSS ET EDWARD PARRY.

PREMIER VOYAGE (1818).

Ce fut, avons-nous dit, aux îles Shetland que le capitaine Ross se sépara des vaisseaux qui devaient aller droit au pôle. Le 26 mai, il vit pour la première fois une montagne de glace couverte de neige. L'imagination y retrouvait mille figures fantastiques et bizarres; il est presque impossible de se représenter quelque chose de plus magnifique que la variété des teintes brillantes qui colorent ces glaciers; nuit et jour ils apparaissent avec une vivacité de couleurs que l'art ne saurait reproduire. Tandis que les parties blanches ont la splendeur de l'argent, les nuances qui les entourent sont aussi variées et aussi éclatantes que celle de l'arc-en-ciel. Ce spectacle magique étonna d'abord nos

voyageurs, mais il se représenta si souvent à leurs yeux qu'ils en furent bientôt fatigués. Le 2 juin, ils trouvèrent à l'O. une vaste plaine de glace qui paraissait s'étendre jusqu'aux côtes de l'Amérique; ils virent le Groënland le 4 juin. Le 8, n'en étant qu'à quelques lieues, ils se trouvèrent tellement resserrés entre les glaces qu'ils étaient obligés de changer de route à chaque instant pour se frayer un passage. Le 9, ils mouillèrent à un mille de la côte en s'amarrant à une montagne de glace; mais le lendemain il fallut quitter ce lieu parce que le vent poussait vers eux d'énormes glaçons. Le 14, ils touchèrent à l'île des Baleines, habitée par le gouverneur danois et sa famille; il avait avec lui six de ses compatriotes et une centaine d'Esquimaux. Le 16, les Anglais mouillèrent à un mille de l'extrémité N. O. de l'île Waïgatz.

L'expédition quitta cette île inhabitée le 20 juin et arriva, à force de se faire remorquer, dans un canal libre qui conduisait au nord. Mais, après vingt milles de route, on

fut contraint de croiser jusqu'au 2 juillet dans un espace assez resserré. Le 4, en passant devant une chaîne immense de montagnes, on observa un exemple frappant de la diversité des effets de réfraction. Les montagnes situées à deux ou trois milles des navires semblaient avoir une hauteur énorme, tandis que celles qui étaient à une distance double paraissaient s'aplanir sur l'eau dans une direction horizontale.

Le 7 juillet, les vaisseaux se trouvèrent de nouveau entourés de montagnes de glace; ils étaient alors à 74° dans le lieu même où Baffin avait jeté l'ancre deux siècles auparavant, et qu'il avait nommé *Ile des Femmes*.

Le 15, *l'Isabelle* fut tellement serrée entre deux montagnes de glace qu'elle fut soulevée de plusieurs pieds au-dessus de l'eau. Ce ne fut pas sans peine qu'on remit le bâtiment à flot. Le 17, on essaya pour la première fois une scie à glace pour en couper un isthme long de soixante douze pieds et épais de quatre, ce qui permit d'arriver dans une mer plus ouverte. Quelquefois on était obligé de

hâler les bâtiments; les équipages entiers étaient envoyés sur la glace, et, au moyen d'une corde attachée au mât de misaine, les hommes tiraient les vaisseaux au son de la musique : c'était un joueur de violon qui conduisait la marche. Un jour le musicien disparut tout-à-coup : il était tombé dans une fente de la glace; heureusement il était attaché au grelin et on le retira sans qu'il eût éprouvé d'autre accident que d'être bien mouillé : l'intrépide musicien n'avait pas lâché son violon.

Le 22 juillet, l'expédition était arrivée à un point où la terre, jusqu'au cap Dudley-Digg de Baffin, n'avait point été vue par d'autres navigateurs. Le rivage entre cette latitude (75° 25' et 76°) formait une baie spacieuse au milieu de laquelle s'élève un rocher de forme spirale, qui fut nommé *Melville's monument.* La baie reçut le nom de *Melvill's bay;* elle était remplie de baleines et d'une quantité innombrable de goëlands. Le 6, les bâtiments coururent un grand danger : entourés de glaces, ils voulurent tenter

une issue au nord, où les glaçons étaient moins nombreux; tous les efforts furent inutiles, des glaçons énormes s'arrêtèrent contre un des bords de *l'Isabelle,* tandis que d'autres flottaient rapidement le long du bord opposé en décrivant un mouvement circulaire; la pression augmenta graduellement à un point tel que les flancs du vaisseau fléchirent. En ce moment critique, lorsqu'il semblait impossible que le bâtiment résistât plus longtemps, il fut soulevé à plusieurs pieds, tandis que la glace se brisait avec fracas sur ses flancs. *L'Alexandre* fut poussé avec violence contre *l'Isabelle;* malgré tous les efforts pour prévenir ce choc, les deux gaillards d'arrière se heurtèrent : heureusement un canot suspendu en travers amortit le coup et fut brisé en mille pièces. Bientôt après, les glaces s'ouvrirent et les vaisseaux purent passer.

Le 9 août, les navires n'avaient fait que peu de progrès, quand on fut surpris de voir paraître sur la glace quelques hommes qui poussaient des cris; on découvrit bientôt des

sauvages sur de grossiers traîneaux tirés par des chiens avec une rapidité extrême. « Lorsque nous fûmes à portée de la voix, Sackehouse [1], notre interprète, s'adressa à eux en groënlandais; ces hommes restèrent quelque temps à nous regarder en silence; mais les vaisseaux ayant viré de bord, les sauvages poussèrent tous ensemble un grand cri qu'ils accompagnèrent de gestes bizarres, et s'éloignèrent dans leurs traîneaux. Ils s'arrêtèrent à une distance de deux milles; alors j'expédiai dans un canot des matelots qui déposèrent sur la glace des couteaux et des vêtements; les sauvages n'eurent pas l'air d'y faire

[1] L'Esquimau Sackehouse avait quitté le Groënland, sa patrie, en 1816 : on ne sait pas pour quel motif il y retourna l'année suivante; mais, comme sa sœur, la seule parente qu'il eût, était morte dans cet intervalle, il revint en Angleterre. Il parlait facilement l'anglais; il savait lire, écrire et un peu dessiner; il montrait un degré d'intelligence surprenante, ce qui engagea l'Amirauté à lui proposer d'accompagner le capitaine Ross; il y consentit à condition qu'on le ramènerait en Angleterre.

attention. Un canot porta un chien auquel on avait attaché des verroteries bleues. Je fis placer en même temps une perche à laquelle je fis attacher un pavillon portant l'image du soleil et de la lune au-dessus d'une main qui tenait une branche de bruyère; enfin je fis suspendre à hauteur d'homme un sac contenant des présents, et sur lequel était peinte une main qui désignait le vaisseau. »

Le lendemain, on vit huit traîneaux qui s'arrêtèrent à un mille de distance; on envoya Sackehouse, un petit drapeau blanc et des présents à la main, afin d'entrer en communication avec les naturels; il s'arrêta au bord d'une crevasse, ôta son chapeau et leur fit des signes d'amitié pour les engager à s'approcher. Ils s'y hasardèrent en poussant un cri prolongé auquel il répondit. Après bien des gestes et des paroles on finit par s'entendre des deux côtés; c'était le dialecte hemouke qu'ils parlaient. « Venez! » leur cria Sackehouse en montrant ses présents; à quoi ils répondirent : « Non, non, partez! » en manifestant des craintes. Le plus hardi s'avan-

çant jusqu'au bord de la crevasse tira de sa botte un couteau, en répétant à Sackehouse de s'en aller, sinon qu'il le tuerait; lui, sans s'intimider, répondit qu'il était un homme comme eux et leur ami; en même temps, il jeta quelques colliers de verroterie et une chemise rayée; ils regardèrent ces objets d'un air de défiance, en criant: « Allez vous-en, ne nous tuez pas. » Sackehouse leur jeta alors un couteau anglais en les invitant à le prendre; ils le ramassèrent, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez en criant : *Heigh yaw !* Sackehouse imita ces gestes et ces cris; ils demandèrent ensuite ce que c'était que la chemise en la montrant du doigt. Apprenant que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau elle était faite; Sackehouse leur répliqua qu'il y entrait du poil d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu; ils la prirent alors dans leurs mains en témoignant une grande surprise.

« Quels sont ces grands animaux? demandèrent-ils en indiquant les vaisseaux; viennent-ils du soleil ou de la lune? Donnent-ils

de la lumière le jour et la nuit? — Ce sont de grandes maisons en bois, reprit Sackehouse. — Non, s'écrièrent-ils, ce sont des créatures vivantes, nous les avons vues agiter leurs ailes. D'où venez-vous? ajoutèrent-ils.— D'un pays fort éloigné de ce côté, reprit notre Esquimau en montrant le sud. — Cela est impossible, puisqu'il n'y a que de la glace.» Interrogés à leur tour sur ce qu'ils étaient, ils racontèrent qu'ils demeuraient vers le nord, et qu'ils étaient venus sur cette côte pour pêcher.

Sackehouse revint au vaisseau et demanda une planche pour traverser la crevasse; deux matelots ayant porté cette planche à l'endroit désigné, les sauvages alarmés prièrent Sackehouse de ne pas laisser ces hommes y passer avec lui. Quand il fut près d'eux, ils le conjurèrent instamment de ne pas les toucher, parce qu'il les ferait mourir; il employa toute son éloquence à leur prouver qu'il était un homme comme eux; le plus hardi osa lui prendre la main, puis se tirant le nez, il poussa un cri qui fut répété par ses compa-

triotes et par Sackehouse; celui-ci leur distribua des vêtements et des verroteries, et échangea un couteau contre un des leurs.

Le capitaine qui observait avec son télescope tout ce qui se passait sur la glace ne put résister au désir d'assister à l'entrevue; accompagné de Parry et d'un matelot, qui portait des présents, il arriva près de Sackehouse, qui eut de la peine à rassurer les Esquimaux; mais les Anglais s'étant tiré le nez en criant : *Heigh yaw!* la confiance s'établit et fut cimentée par des présents de couteaux et de miroirs. Quand ces sauvages virent leur figure dans les miroirs, leur étonnement parut extrême; ils promenèrent pendant quelque temps leurs regards autour d'eux, puis ils se mirent à pousser un grand cri et un violent éclat de rire; chacun en fit autant. Les chiens, au nombre de cinquante, se prirent à aboyer, ce qui occasionna un vacarme étourdissant. Ces naturels firent don à leur tour de leurs propres couteaux et de dents de narval et de morse; enfin cinq d'entre eux consentirent à aller à bord; les

trois autres restèrent à la garde des traîneaux et des chiens.

La terreur qu'ils éprouvèrent en s'approchant du vaisseau démontrait qu'ils continuaient à le prendre pour une créature animée; ils adressaient une foule de questions, et, après chacune d'elles, ils se tiraient le nez avec la plus solennelle gravité. Quand Sackehouse fut parvenu à leur persuader que le navire était de bois, leur stupéfaction fut sans égale, car ils ne connaissaient d'autre bois qu'une bruyère naine dont la tige n'est pas plus grosse que le doigt. Ils paraissaient n'avoir aucune idée de la pesanteur; l'un d'eux mit la main sur un mât de rechange dans l'intention de l'emporter; un autre chercha à prendre l'enclume et fut étonné de ne pas pouvoir la remuer. Le seul objet qui excita leur mépris fut un petit chien basset qu'ils trouvaient sans doute trop petit pour tirer un traîneau; ils furent au contraire saisis de terreur à la vue d'un cochon qui se mit à grogner.

Rien n'égala la stupéfaction comique qu'ils

manifestèrent en se voyant dans un miroir grossissant. Ainsi que les singes, ils regardaient, avec les grimaces les plus amusantes, d'abord devant eux, puis derrière le miroir, dans l'espoir de trouver le monstre qui exagérait leurs traits hideux. Un d'entre eux, entendant une montre battre à ses oreilles, demanda si c'était un animal bon à manger. Ils furent également frappés des portraits qu'on leur fit voir; ils les voulaient caresser comme s'ils eussent été des êtres vivants. La musique ne leur fit aucune impression; mais un officier ayant fait devant eux quelques tours d'escamotage, ils semblèrent mal à l'aise et voulurent s'en aller; on les accompagna hors du navire; ils promirent de venir quand ils auraient mangé et dormi, indiquant ainsi le lendemain. Dès qu'ils furent de l'autre côté de la crevasse, ils jetèrent le biscuit qu'on leur avait donné et fendirent la planche en huit morceaux pour que chacun d'eux en eût sa part.

On vit en effet le lendemain paraître trois naturels; mais ce n'était pas ceux qu'on con-

naissait; ceux-ci avaient appris cependant le bon accueil qu'on avait fait à leurs compagnons, car ils ne parurent nullement alarmés; ils arrivèrent presque jusqu'au navire en traîneau; chaque traîneau était attelé de six chiens que ne retenaient ni brides ni rênes, et qui n'eurent pas plus tôt entendu le claquement du fouet qu'ils partirent de toute leur vitesse; leur conducteur les dirigeait facilement, tantôt avec la voix, tantôt avec un claquement de fouet. Les Esquimaux témoignèrent pour le biscuit le même dégoût que les premiers, et une plus grande aversion encore pour du vin qu'on leur présenta. Ils partirent très-contents.

Le jour suivant, ils vinrent au nombre de dix et s'approchèrent sans aucune cérémonie; ils avaient apporté avec eux une peau de veau marin arrangée en sac et remplie d'air, qu'ils se mirent à lancer avec le pied et à se renvoyer l'un à l'autre, et même aux matelots, qui prirent volontiers part à ce jeu, au grand contentement des sauvages.

Dès qu'ils furent à bord, ils dérobèrent tout

ce qu'ils purent, petits morceaux de bois, clous, ustensiles de fer; on eut de la peine à les en empêcher. Ross ayant demandé à voir une de leurs danses, un jeune homme commença par se tordre les bras et roula ses yeux d'une manière si exactement semblable aux effets d'une attaque d'épilepsie que l'on appela le chirurgien; on fut toutefois bientôt rassuré, car le danseur se mit à exécuter, le corps courbé et les mains posées sur les genoux, une multitude de gestes et d'attitudes extraordinaires qu'accompagnaient les plus hideuses grimaces. Après quelques minutes, il se mit à crier : *Amnah! adjah!* et presque aussitôt le second acteur, qui avait jusque-là regardé son compagnon en silence, commença, comme par inspiration, à se contourner le visage et à imiter les attitudes du premier et à chanter ensuite : *Hedjan! hedjan!* Quand ceci eut duré avec une énergie toujours croissante pendant dix minutes, l'air monta soudainement à l'aigu et les mots *wihi, wihi,* se succédèrent avec la plus grande rapidité. Ils s'approchèrent alors l'un de l'autre en

avançant leurs lèvres, en grinçant des dents et dans une extrême agitation, jusqu'à ce que leurs nez se touchassent, et là finit par un rire sauvage cette scène extraordinaire.

Ross nomma *Hautes Terres arctiques* (*artic Highlands*), en souvenir de l'Ecosse, sa patrie, le pays avec les habitants duquel il venait d'avoir des rapports. Il est situé dans l'angle N. E. de la mer de Baffin, entre 76° et 77° 40' de latit. N. et 60° et 72° de longit. O. Il occupe ainsi une étendue de cent vingt milles de côtes dans la direction du S. O. au N. O. Sur le point le plus large, cette contrée a vingt milles à peine d'étendue, et cette largeur va en décroissant et se réduit à rien aux extrémités; elle est bornée à l'E. par une immense barrière de montagnes couvertes de glaces; la côte est bordée par des glaces qui se prolongent au sud à la surface de la terre; au-dessus de la terre est une chétive apparence de végétation d'un vert jaunâtre; et quelquefois d'une sombre bruyère; cette misérable verdure se trouve au bord de la mer. Les productions végétales sont des bruyères, des

mousses et un gazon grossier; cette végétation est cependant utile : la mousse qui atteint six ou huit pouces de longueur étant trempée dans l'huile de veau marin ou de baleine sert de mèche aux lampes et produit un feu agréable qui échauffe aussi bien qu'il éclaire. La bruyère et le gazon servent d'aliments et d'abri aux lièvres et au gibier, qui est très-abondant.

Le costume des montagnards arctiques se compose de trois pièces : le vêtement supérieur est de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur; il n'est ouvert qu'en haut et juste de la dimension de la tête; le capuchon est bordé de peau de renard. Ce costume est doublé ordinairement en peau d'eider, et comme la doublure fermée en bas reste ouverte par le haut, elle sert de poche. La seconde partie de l'habillement qui descend à peine aux genoux est de peau de chien ou d'ours et s'attache avec un cordon. Les bottes sont de veau marin avec le poil à l'extérieur, et les semelles sont en peau de morse. Tous ces articles de vêtements sont fabriqués par des femmes. Dans l'hiver,

ou quand le temps devient froid, les Esquimaux ont un manteau de peau d'ours.

Ces montagnards sont d'une taille moyenne, mais vigoureux et bien proportionnés; ils ont la tête large, les lèvres épaisses, la bouche grande, le nez aplati, les yeux petits, noirs et enfoncés, le teint olivâtre foncé, les cheveux noirs et rudes; les mains et les pieds sont d'une petitesse remarquable. Les uns ont beaucoup de barbe, d'autres semblent épilés; leur voix est basse et sourde, les dents sont blanches et bien rangées; ils s'enduisent le corps d'huile de veau marin, et exhalent une puanteur insupportable. Comme ils n'avaient pas de femmes avec eux, Ross ne put signaler les caractères du sexe féminin chez ce peuple. On ne visita pas leurs huttes, mais, d'après leur rapport, elles sont entièrement en terre, enfoncées de trois pieds dans le sol et s'élevant de trois pieds au-dessus; le toit est en forme d'arcade, et toutes les ouvertures qui pourraient donner passage à l'air sont bouchées avec de la terre. On y entre par un canal long, étroit et presque souterrain; le sol

est recouvert de peaux sur lesquelles les habitants s'asseient et dorment. Une maison est habitée par plusieurs familles, et chacune d'elles a une lampe faite d'une pierre creuse, suspendue au toit, et dans laquelle brûle la graisse de veau marin et de morse. La mèche est faite avec de la mousse, et ils se procurent du feu avec une pierre et du fer. Cette lampe qui ne s'éteint jamais sert à éclairer, à chauffer et même à faire la cuisine, office dévolu aux femmes. Entre tous leurs aliments ils préfèrent la chair de veau marin et de narval qui est plus huileuse et plus agréable au palais. Ils regardent aussi le chien comme une excellente viande; néanmoins on ne le mange qu'en hiver lorsque les autres provisions manquent. Les hommes prennent les veaux marins pendant leur sommeil, ou bien ils se couchent près des trous qui existent sur la glace et ils les attirent en faisant beaucoup de bruit. Quand l'animal paraît, ils imitent son cri ou son grognement et l'amènent ainsi à eux; lorsqu'il est à leur portée, ils le frappent au nez avec une corne de narval. Ils ne

connaissent de quadrupèdes sauvages que le lièvre et le renard noir qu'ils prennent au piège; l'ours blanc qu'ils chassent dans l'eau; l'onimok, grand animal à cornes qui est sans doute le renne, et l'amarok, bête féroce qui est probablement le carcajou. Les chiens ont une robe de différentes couleurs où le fauve foncé domine; ils sont de la taille d'un chien de berger; leur tête est celle du loup, et leur queue celle du renard. Leur aboiement ressemble au cri de ce dernier animal, et ils ont aussi le hurlement du loup.

Les montagnards arctiques croient aux sorciers, qui portent le nom d'*anghekoks* et qui, selon eux, ont le pouvoir d'exciter les orages, de produire le calme, d'éloigner les veaux marins ou de les attirer. Ils reconnaissent un roi qu'ils nomment Tolouwah; le nom de sa résidence était Petowak, située près d'une grande île qui pourrait bien être celle de Wolstenholme. Ils dirent qu'ils lui devaient une portion de tout ce qu'ils prenaient ou trouvaient.

Un peuple qui n'aperçoit pas le soleil pen-

dant trois mois d'été, qui le voit constamment pendant trois mois d'hiver, et qui, pendant le reste de l'année, voit les jours croître ou décroître d'une heure à vingt-quatre dans trois mois, ne peut avoir l'idée d'une journée. Les Esquimaux ne savent compter que jusqu'à dix; mais ce qui est singulier, c'est que, vivant près de la mer, dont ils tirent presque toute leur nourriture, leurs vêtements, l'huile qui est leur combustible, les côtes de baleine qui leur servent de bois dans la construction de leurs habitations et de leurs traîneaux, enfin les défenses du narval dont ils font leurs armes, ils ne connaissent pas la navigation et n'aient pas de canots; cependant ils ne sont pas dépourvus d'industrie, puisqu'ils construisent des traîneaux.

Ce qui surprit le plus, ce fut de voir à chacun d'eux un couteau grossièrement fait. Ils tirent le fer de deux grands rochers voisins du cap Sichilik : Ils en détachent avec beaucoup de peine des fragments qu'ils forgent à froid et aplatissent entre deux pier-

res. Ross en a rapporté un morceau en Angleterre, et les chimistes qui en ont fait l'analyse pensent qu'il est d'origine météorique.

L'expédition quitta ces parages le 16 août, et le 17, après avoir doublé le cap Sichilik, on vit des roches couvertes d'une neige écarlate. On descendit examiner cette neige, et l'on découvrit qu'elle était pénétrée jusqu'à une profondeur de dix ou douze pieds de matière colorante. La neige ayant été observée à l'aide d'un microscope qui grossissait cent dix fois l'objet, la substance qui la colorait parut être comme une petite graine ronde, et l'opinion générale fut que c'était une végétation. On fit ensuite fondre cette neige, et l'on enferma dans une bouteille l'eau qui en provenait; au bout de quelques heures, elle déposa un sédiment qui fut examiné aussi au microscope et que l'on trouva entièrement composé d'une matière rouge. L'examen de cette matière fut soumis à plusieurs savants anglais qui furent d'avis que c'était une production végétale.

On passa devant le cap Dudley-Digg qu'on reconnut à la description de Baffin, et, à six milles au nord de ce promontoire, on rencontra un superbe glacier qui s'étendait sur un espace considérable jusqu'à un mille dans la mer. Les brouillards contrariaient beaucoup la navigation et obligeaient de se tenir à une certaine distance de la côte. « Quand ils se dissipaient, l'aspect qui nous entourait, dit Ross, était magnifique; si la lune était en vue, elle semblait suivre le soleil tout autour de l'horizon, et quand ces corps célestes passaient directement au-dessus des sommets des montagnes, la neige prenait l'éclat de l'or, et les glaciers frappés par les rayons du soleil paraissaient autant d'édifices d'argent ornés de toutes sortes de pierres précieuses. »

Dans la nuit du 24 au 25 août, le soleil disparut tout-à-fait au-dessous de l'horizon pour la première fois depuis le 7 juin, terminant ainsi un jour qui avait duré mille huit cent soixante douze heures. Le 25, on remarqua que la côte commençait à tourner

au sud; on avait reconnu, sans y pénétrer, l'entrée de quelques-uns des détroits vus et nommés par Baffin. On n'examina ni celui de Smith, ni celui de Jones; mais partout où l'on put vérifier les indications de ce navigateur, on fut frappé de l'exactitude de ses observations.

Le 30 août, on se trouvait en face du détroit de sir James Lancastre; on savait que Baffin n'y était pas entré, et chacun conçut l'espérance d'y trouver le passage si ardemment désiré. La mer était libre de glaces; on était favorisé par le vent. La largeur de ce détroit était d'une cinquantaine de milles; on y navigua jusqu'à une distance de trente milles de l'entrée. Alors on vint annoncer au capitaine qui dînait que l'on voyait terre dans l'E. Il monta sur le pont et reconnut distinctement, à vingt milles de distance, la terre et des glaces; c'était le 31 août à trois heures après midi. Aussitôt on vira de bord, quoique la sonde rapportât encore sept cent cinquante brasses de profondeur. Intimement persuadé que le détroit était

fermé par les glaces, Ross abandonna la recherche du passage, unique but de son expédition, qui fut ainsi totalement manquée; plusieurs de ses officiers ne partageaient pas son opinion, mais ils durent obéir aux ordres de leur chef.

En continuant à longer la côte au sud, on rencontra le 11 septembre une montagne de glace stationnaire, sur laquelle on parvint à grimper. Elle avait deux mille toises de longueur, quinze cents de largeur et s'élevait de cinquante-un pieds au-dessus de la mer. Un ours blanc énorme se trouvait sur une de ses extrémités; on se prépara sur-le-champ à l'attaquer, mais les fusils avaient pris de l'humidité, et il fallut quelques instants pour les mettre en état. Lorsque l'ours vit qu'on s'avançait vers lui, il prit la fuite; on espérait qu'on finirait par l'atteindre; mais, au grand étonnement des chasseurs, il sauta dans la mer.

Le 12, les vaisseaux se dirigèrent vers l'E. où ils ne firent aucune découverte; séparés par une tempête, ils arrivèrent le même

jour, 30 octobre, aux îles Shetland, d'où ils firent voile pour l'Angleterre.

CHAPITRE VIII.

Parry.—Franklin.—Beechey.

EDWARD PARRY.

PREMIER VOYAGE (1819—1820).

La publication du Voyage du capitaine Ross souleva de violentes discussions. On accusa cet officier d'avoir renoncé à la découverte totale, sinon d'un passage, au moins d'un détroit, au moment même où tout lui indiquait qu'il l'avait trouvé; quelques-uns de ses officiers prétendaient que le passage existait réellement. De ce nombre était le lieutenant Edward Parry; il appuya son opinion de preuves assez positives pour déterminer l'Amirauté à lui donner le commandement d'une expédition composée de

l'Hecla et du *Griper,* avec mission d'explorer le fond de la baie de sir James Lancastre. Les progrès qu'avaient fait l'hygiène navale et l'art de conserver les substances alimentaires permirent d'approvisionner ces navires pour deux ans, dans le cas où ils seraient obligés d'hiverner sur les côtes d'Amérique.

L'expédition partit dans les premiers jours de mai, et le 18 juin seulement les Anglais trouvèrent les glaces; ils naviguèrent péniblement au milieu des glaçons, des baleines, des morses et des phoques, et réussirent à se frayer un chemin et à pénétrer dans la mer de Baffin. Le 31 juillet, ils se trouvèrent en vue du mont de la Possession, et on put apercevoir le pavillon qui y avait été arboré l'année précédente; l'aspect du drapeau national attira tout le monde sur le pont, et chacun le salua comme une vieille connaissance. On descendit à terre, et quoique aucune tribu d'Esquimaux n'eût visité ce lieu, puisque le pavillon était intact, on fut fort étonné d'y trouver des traces de pas d'hommes qui paraissaient toutes fraîches. Un examen at-

tentif fit reconnaître les marques qu'y avait laissées un soulier européen onze mois auparavant.

Le 1er août, on était vis-à-vis le détroit de Lancastre, mais le vent empêcha d'y entrer. On rencontra dans le cours de cette journée plusieurs baleines; le maître d'équipage fit observer que c'était la seule partie de la mer de Baffin où l'on en trouvât de jeunes; car une source d'étonnement pour tous les baleiniers, c'est qu'ils ne rencontrent jamais de jeunes baleines dans cette pêcherie. Le 2, on eut la vue distincte des deux côtés du détroit dont le caractère était tout différent. Au sud, c'étaient des montagnes hautes et à pic entièrement revêtues de neige. Le profil du rivage nord était beaucoup moins heurté comparativement à l'autre, et n'avait que peu de neige; la mer s'ouvrait sans glace et sans terre. Le 3, le vent ayant tourné, on fit force de voiles pour pénétrer dans le détroit. « Il est plus facile, dit Parry, d'imaginer que de décrire l'anxiété haletante qui était visible sur tous les visages, tandis que poussés

par une bonne brise nous remontions rapidement le détroit; les mâts furent couverts d'officiers et de matelots, et un observateur indifférent eût été grandement diverti par l'empressement avec lequel étaient reçus tous les rapports conformes à nos plus ardentes espérances. »

On aperçut des ouvertures, à droite et à gauche, entre les montagnes; on les dénomma : l'une d'elles, plus grande, reçut le nom de *baie Croker*. Enfin, à minuit, il était certain qu'il n'existait pas de terres dans l'endroit où l'année précédente on avait cru en apercevoir.

Le détroit augmentait de largeur à mesure qu'on avançait. On découvrit plusieurs îles qui furent nommées *Iles du prince Léopold*. La quantité de glaces qui encombraient la côte occidentale força le vaisseau à suivre la côte orientale. Le 6, on débarqua sur le rivage qui était couvert de sable et de pierres. Le terrain paraissait âpre et stérile; on n'apercevait que quelques touffes d'herbes éparses et des plantes chétives. Cependant le

sol était si humide en différents endroits que l'on avait de la peine à marcher; rien n'annonçait que ce pays fût habité. On porta ensuite au S., et l'on parcourut environ cent vingt milles. On fut entraîné au N. dans une grande ouverture que Parry nomma *baie du Prince-Régent,* mais que plus tard on reconnut être un passage communiquant avec la mer d'Hudson, ainsi que le capitaine le conjecturait. Parry descendit sur un point de la côte E. du port *Bowen*, « lieu, dit-il, le plus stérile que j'aie jamais vu, le sol étant couvert de petits morceaux de pierres calcaires en feuilles, sur lesquelles je ne vis pas trace de végétation pendant un trajet de plus d'un mille. » Les glaces empêchèrent de pousser plus avant au S.; et, comme la saison était avancée, on retourna vers le N., en naviguant à travers les glaces, qui obligèrent à remonter la côte N. du détroit. Entre le promontoire le plus septentrional et l'*île Beechey,* on découvrit un canal de plus de huit lieues de large, dans lequel on ne vit ni terre ni glace, et auquel on donna le nom

de *Wellington*. « Notre arrivée au large de cette grande ouverture, dit-il, fut un événement que nous avions attendu avec une vive anxiété; car la continuité de la terre au nord avait été pour nous une source de tourments, dans la crainte où nous étions qu'elle ne tournât au S. et n'allât se réunir à la côte d'Amérique. L'aspect de cette large ouverture, tout-à-fait libre, nous tira de toute appréhension; chacun sentit que nous étions hors de la terre qui forme la côte O. de la mer de Baffin, et que de fait nous venions d'entrer dans la mer Polaire. Je donnai à la magnifique ouverture par laquelle nous étions passés de la mer de Baffin au canal de Wellington le nom de *Barrow*. »

Bientôt les glaces arrêtèrent de nouveau la marche des vaisseaux; on s'y fraya une issue le 23 août, et on navigua encore une fois dans une mer ouverte. On était alors par 74° 25' de latitude N. et 95° 7' de longitude O.; on voyait la terre des deux côtés. Au nord, elle était tantôt haute et escarpée, tantôt basse et sablonneuse. Sur quelques

points, la glace s'étendait jusqu'au rivage, et semblait même ne pas s'en être détachée de toute la saison. Le temps était généralement clair et serein, sauf des brumes épaisses qui parfois enveloppaient les vaisseaux. Le soleil était constamment sur l'horizon, ce qui permettait de ne pas perdre une minute dès que les glaçons laissaient le passage libre. On débarqua, le 26, sur l'île *Byam-Martin,* qui, en quatre endroits différents, offrit des habitations d'Esquimaux ; elles étaient construites en pierres grossièrement assemblées en forme circulaire : elles paraissaient abandonnées depuis longtemps.

Le 4 septembre, on coupa le 110me méridien, à l'ouest de Greenwich, par 74° 44' N., ce qui assura aux équipages la récompense nationale de 125,000 francs, promise par l'acte du Parlement. Ce fut un jour de fête, célébré avec toute la pompe appropriée à une telle circonstance.

Bientôt après, on trouva une rade commode, qui fut nommée *baie de l'Hecla et du Griper.* On laissa tomber l'ancre le 5 septembre, pour

la première fois depuis le commencement de ce voyage. L'île n'offrit que des traces de bœufs musqués et de rennes : elle reçut le nom d'*île Melville*. Un détachement de l'équipage descendu à terre, n'ayant pu distinguer les signaux de reconnaissance, resta trois jours égaré, et ne rejoignit le bord qu'avec peine.

Le 22, les vaisseaux étaient entourés de glaces. « L'époque avancée de la saison, dit Parry, l'état compacte des glaces à l'ouest, et les dangers que nous courions depuis quelques jours, me firent penser qu'il convenait de prendre nos quartiers d'hiver. La rapidité avec laquelle la nouvelle glace se formait à la surface de la mer depuis vingt-quatre heures me fit craindre d'être forcé de passer l'hiver dans cet endroit. Je pris conseil de mes officiers, et, d'après leur avis unanime, je résolus de gagner le plus tôt possible une baie favorable. »

Le 23, on était devant un havre présentant un abri convenable; mais il fallait se frayer un chemin à travers la glace. Cette opération

se fit ainsi : on traça d'abord deux lignes parallèles, ayant entre elles un peu plus que la largeur du vaisseau, et, le long de chacune de ces lignes, une entaille fut pratiquée avec la scie à glace. Avec d'autres entailles à angles droits, à intervalles de dix à vingt pieds la glace se trouvait ainsi divisée en nombre de morceaux carrés qu'il était nécessaire de subdiviser en diagonales, afin qu'on eût de la place pour les retirer du canal. Afin de faciliter l'enlèvement, les matelots profitèrent d'une brise fraîche du nord pour ajuster des voiles de chaloupe sur les morceaux de glace, ce qui épargna beaucoup de temps et de fatigues. Le 26, à midi, le canal était terminé; sa longueur était de deux milles un tiers, et l'épaisseur de la glace était de sept pouces. Les bâtiments mouillèrent, à six cents pieds du rivage, dans le port Winter. Le groupe d'îles découvert dans cette partie de la mer Polaire fut nommé *Géorgie du Nord* (*North Georgian Islands*).

On commença aussitôt les préparatifs nécessaires pour passer l'hiver. Tous les mâts

furent amenés; on transporta à terre tout ce qui embarrassait le pont; à la place on établit des cabanes dont la charpente avait été apportée d'Angleterre; on les couvrit avec une grosse étoffe de laine, et des tuyaux de chaleur, communiquant avec la cuisine, distribuèrent partout un degré de température constamment égal.

Peu de jours après, le thermomètre descendit à 14° R. au-dessous de zéro. On gravit sur des montagnes voisines, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer parut entièrement gelée. Pendant quelque temps, on aperçut des rennes; mais à dater de la fin d'octobre, on ne vit plus que des loups et des renards. Avant que les rennes eussent complètement disparu, un jour on en poursuivit un troupeau, longtemps après le coucher du soleil. Un soldat de marine étant parti sans avoir de gants eut les mains gelées; il fût heureusement rencontré par des matelots à l'instant où, engourdi par le froid, il venait de tomber sur la neige : on fut obligé de lui couper trois doigts. «On aurait peine à croire,

fait observer Parry, que le froid excessif produit sur l'ame un effet aussi funeste que sur le corps. Ayant mandé près de moi deux soldats rentrés fort tard le même soir, je les vis l'œil égaré, la langue épaisse, hors d'état de répondre à mes questions; on aurait pu supposer qu'ils étaient ivres: il fallut plusieurs minutes pour qu'ils reprissent leurs sens. »

Quelquefois la neige tombait en si grande abondance que, malgré la sérénité de l'atmosphère, on ne pouvait distinguer la baraque élevée sur le rivage pour y serrer les agrès. Dans des ouragans semblables, et lorsque le thermomètre descendait très-bas, personne n'aurait pu rester une heure exposé à l'air libre sans périr. A mesure que l'hiver devint plus rigoureux, les flocons de neige furent plus petits.

Le 4 novembre, on cessa de voir le soleil. Les loups alors commencèrent à s'approcher plus hardiment des vaisseaux. On les entendait constamment hurler sur le rivage; quelquefois ils venaient près des bâtiments : mais ils n'attaquèrent jamais personne.

Le 17, on vit distinctement, à midi et demi, toutes les étoiles de la grande ourse, tant il restait encore peu de lumière dans l'atmosphère. Avec les ténèbres le froid augmenta. Son intensité occasionnait surtout des craquements dans l'intérieur des membrures du vaisseau : ce bruit cessait dès que le thermomètre remontait. Les vapeurs qui s'accumulaient pendant la nuit dans l'endroit où couchait l'équipage se condensaient sur le plafond et y gelaient ; il fallait, le matin, travailler trois heures pour gratter cette glace qui aurait produit de l'humidité, en se fondant par la chaleur du feu qui brûlait durant le jour. Il fut donc indispensable d'entretenir du feu dans l'entrepont pendant toute la nuit.

Par ces froids excessifs, on ne pouvait, en plein air, toucher aucune substance métallique sans éprouver une impression pareille à la souffrance d'une brûlure. Il fallut recouvrir d'un cuir souple les instruments avec lesquels on faisait les observations et n'approcher l'œil des verres qu'avec une précaution extrême.

Le froid fit éclater les bouteilles qui contenaient le jus de citron. Ce fut une grande perte, car c'est le plus puissant antiscorbutique connu; et malheureusement on ne pouvait le remplacer par d'autres substances analogues.

Le 22 décembre, on était arrivé au jour le plus court de l'année; tout le monde avait été tellement occupé durant cette première moitié de l'hiver, que l'on fut surpris de la promptitude avec laquelle elle s'était écoulée. Voici comment le temps fut employé pendant cette saison.

Les officiers étaient partagés en quatre quarts qui faisaient régulièrement le service chacun à son tour; à cinq heures trois quarts du matin, l'équipage se réunissait sur le pont qui était, ainsi que l'entrepont, bien frotté avec la pierre ponce et du sable chaud; à huit heures, on déjeunait; à neuf heures, le capitaine, le lieutenant, le chirurgien, faisaient l'inspection pour voir si les vêtements étaient en bon état; on examinait attentivement les gencives et les jambes des hommes pour re-

connaître les premiers symptômes du scorbut. On les envoyait ensuite se promener sur la neige jusqu'à midi, heure du dîner. Quand le froid était trop rigoureux, on leur faisait faire le tour du pont en marquant le pas sur un air joué par un orgue, ou sur la mesure d'une chanson qu'ils répétaient en chœur.

Les officiers, qui dînaient à deux heures, avaient également l'habitude de passer une heure sur le rivage. On doit bien croire que les promenades ne procuraient pas d'autres distractions que l'exercice; la nécessité de ne pas aller à plus d'une demi-lieue ajoutait beaucoup à la monotonie. Au sud c'était la mer couverte d'une surface de glace non interrompue, uniforme dans sa blancheur éblouissante et variée seulement par quelques amas de glaçons qui s'élevaient çà et là. La terre, entièrement couverte de neige, ne présentait pas plus de variété. Quand on contemplait cette scène du haut d'une montagne, on était saisi de mélancolie, et l'œil se tournait avec plaisir vers les vaisseaux. La fumée qui s'élevait des différents feux an-

nonçant la présence de l'homme animait un peu cette perspective, et le son des voix, que par le temps froid on entend à de plus grandes distances qu'à l'ordinaire, venait de temps en temps rompre le grave et solennel silence qui régnait de toutes parts.

« Nous eûmes bien des occasions de nous convaincre, dans nos promenades de terre, dit Parry, des erreurs que l'on commet en estimant la grandeur des objets que l'on aperçoit à quelque distance sur la neige, et l'intervalle par lequel on en est séparé. Souvent nous dirigions nos pas vers une pierre qui nous paraissait énorme et que nous supposions éloignée d'un demi-mille; cependant, après une minute de marche, nous y arrivions, et nous ne trouvions qu'un caillou que nous pouvions prendre avec la main; c'est ce qui arrivait surtout quand nous montions une colline. Quoique nous eussions reconnu plus d'une fois cette illusion, nous n'en étions pas moins constamment les dupes. » Après le dîner, les matelots se livraient aux travaux nécessaires; à six heures, on passait de nou-

veau la revue, puis l'équipage soupait, après quoi chacun s'amusait comme il l'entendait ; à neuf heures, on se couchait et toutes les lumières étaient éteintes. Afin de prévenir les incendies, le maître de garde visitait le pont toutes les demi-heures, et, pour ne pas manquer d'eau, on entretenait constamment un trou dans la glace. A dix heures les officiers se couchaient. Le dimanche était consacré au service divin ; l'attention avec laquelle chacun remplissait ses devoirs religieux contribua beaucoup à la régularité qui distingua la conduite des équipages.

Aux précautions ordinaires pour tout ce qui concernait la santé des hommes dont il était le chef, Parry ajouta les moyens moraux qui sont les plus propres à préserver de l'ennui : les jeux, les exercices furent multipliés; mais ce qui amusa le plus l'équipage, ce furent des représentations dramatiques données par les officiers : le théâtre était établi sur le pont, et le lieutenant Beechey en fut le régisseur. Le spectacle avait lieu régulièrement tous les quinze jours, et comme le

répertoire n'était pas varié, attendu qu'on ne possédait que deux volumes de pièces dramatiques, Parry lui-même se fit auteur, et pendant les fêtes de Noël les affiches du théâtre de la *Géorgie du Nord* annoncèrent pompeusement la première représentation de : *le Passage au Nord-Ouest, ou la fin du voyage, drame lyrique en trois actes.* Au premier acte, les deux vaisseaux, après avoir passé le détroit de Behring, arrivaient au Kamtchatka; au second, l'équipage débarquait à Londres et recevait la gratification promise; le troisième acte peignait la manière dont les matelots employaient dans la capitale l'argent qu'ils avaient si bien gagné. Pendant la représentation, le froid était à 22° au-dessous de zéro dans l'endroit où l'on jouait; on craignit un instant que la rigueur de la température n'empêchât la continuation de ce divertissement, mais la persévérance des acteurs surmonta tous les obstacles, et le plaisir que les spectateurs prenaient à une pièce dont le sujet les intéressait si vivement leur fit braver toutes les incommodités du froid.

Ce fut aussi pour entretenir la bonne humeur et la gaîté que l'on publia un journal hebdomadaire, intitulé *Gazette de la Géorgie septentrionale, Chronique du Nord.* Le capitaine Sabine, embarqué comme astronome, en était l'éditeur, et les officiers lui fournissaient des matériaux pour remplir sa feuille. Ceux qui n'osaient pas envoyer des articles égayaient encore le cercle par la critique, toujours décente et de bonne humeur, qu'ils faisaient des pages de la gazette.

Le retour de chaque jour avait été bien marqué par le crépuscule un peu avant midi, et le plus court avait été suffisant pour permettre de lire pendant deux heures. Quand le ciel était beau, un bel arc de lumière d'un rouge éclatant couvrait tout l'horizon au sud, une heure ou deux avant midi, et la clarté croissait en force à mesure que le soleil approchait de l'horizon; d'un autre côté, le reflet lumineux des nuages, secondé quelquefois par une lune brillante, suffisait en tout temps pour écarter les ténèbres habituelles aux pays plus tempérés.

Le matin même du 1er janvier 1820, le scorbut se montra à bord; c'est alors que le capitaine pensa à faire croître de la moutarde et du cresson dans de petites boîtes plates remplies de terre et placées le long du tuyau du poële. Par ce moyen, le sixième jour après avoir semé la graine, on avait une recette suffisante pour donner aux trois scorbutiques une once de salade par jour. La moutarde et le cresson, venus ainsi, étaient nécessairement sans couleur, par suite de la privation de la lumière; mais ces herbes n'avaient perdu ni leur goût, ni leur efficacité, car au bout de neuf jours les malades furent guéris.

Le 3 février, à huit heures du matin, une croix consistant en rayons verticaux et horizontaux fut observée autour de la lune, et vingt minutes avant midi on aperçut le soleil du haut du grand mât de *l'Hecla,* élevé de cinquante-un pieds au-dessus de la mer; ainsi la nuit avait duré quatre-vingt-quatre jours. Cependant ce fut seulement le 7 que le soleil se montra distinctement, et, depuis huit heures jusqu'à quatre, il faisait assez

clair pour qu'on pût travailler à terre. Dans les promenades, qui furent poussées plus loin qu'à l'ordinaire, la distance à laquelle se propagent les sons à travers le milieu de cette atmosphère était toujours un objet de surprise. On a souvent entendu des gens qui causaient à voix basse à la distance d'un mille. On remarqua aussi une autre singularité : trois officiers étant à deux milles sous le vent des vaisseaux furent saisis d'une violente odeur de fumée au point d'en être suffoqués ; la fumée ne peut s'élever dans l'atmosphère, lorsqu'elle est entièrement refroidie, et est portée horizontalement à de grandes distances.

Malgré la présence du soleil, le froid était plus piquant et plus vif que dans le mois de décembre ; la représentation du 16 février eut lieu néanmoins quoique le thermomètre marquât 28° au-dessous de zéro. Mais les acteurs souffrirent beaucoup ; cette température causa des accidents très-graves. Le 24, le feu prit à la maison construite à terre : on réussit à l'éteindre et à sauver les instruments

précieux qui y étaient déposés. « Nos visages exposés au feu, dit le narrateur, étaient vraiment curieux à voir ; presque toutes les joues et tous les nez étaient devenus entièrement blancs par suite du saisissement du froid, de sorte que les chirurgiens n'avaient pas d'autre soin que celui de courir constamment au milieu des hommes qui travaillaient au feu, et de frotter avec de la neige les parties atteintes pour y ramener la vie; malgré ces précautions, il y eut quatorze malades, et deux matelots furent cruellement victimes de leur zèle. Dans leur empressement à sauver l'aiguille de variation dont ils connaissaient le prix, ils s'enfuirent avec cet objet sans mettre leurs gants. Dans l'espace d'une demie heure, leurs doigts furent totalement gelés; il fallut leur amputer les mains. »

Le mois d'avril se passa sans événements remarquables; les jours devenaient plus longs, le soleil plus chaud ; on épiait attentivement les premiers signes du dégel, mais les espérances étaient presque aussitôt détruites par des tempêtes et des rafales de neige. Le 12

mai, on vit pour la première fois des oiseaux; c'était une heureuse nouvelle pour des gens privés de nourriture fraîche depuis six mois, et d'ailleurs c'était un signe de l'approche de l'été. Dans une excursion assez prolongée, on trouva le sol à découvert et une grande quantité d'oseille, ressource précieuse pour les malades. Le 24 mai, à huit heures du soir, on fut agréablement surpris par une forte pluie; les équipages avaient tellement perdu l'habitude de voir l'eau à l'état liquide, que chacun courut sur le pont pour jouir de ce spectacle curieux et intéressant.

Le 1er juin, Parry résolut de parcourir l'île Melville : il prit avec lui le capitaine Sabine, un chirurgien, deux midshipmen, deux sergents, trois matelots, deux soldats de marine, et se mit en route à cinq heures du soir. On s'était muni de vivres pour trois semaines, de couvertures de laine, d'une cheminée portative et de bois; tous ces objets étaient placés sur une petite charrette à bras. Le départ avait lieu le soir et l'on s'arrêtait le matin afin de dormir pendant la grande

chaleur, et d'éviter la réverbération du soleil sur la neige. On marcha au nord dans une plaine immense qui s'étendait vers l'ouest, et sur laquelle rien ne rompait l'uniformité de la neige dont elle était couverte. On traversa des ravins qui s'étendaient du N. E. au S. O.; quelques-uns avaient cent pieds de profondeur, et leurs bords étaient presque toujours taillés à pic; la charrette n'y passa qu'avec peine. Cette vaste plaine n'était ni entièrement stérile ni inanimée; les portions de terrain que la neige avait abandonnées paraissaient plus fertiles que le voisinage de la baie. Le saule nain, l'oseille, le saxifrage et la mousse y croissaient en plus grande quantité. Des canards, des pluviers, des rennes, parcouraient cette solitude.

« Le 3, deux de nous étant en avant du détachement, dit Parry, un beau renne vint à nous en trottant et joua autour de nous à la distance de trente pas pendant un quart-d'heure. Nous n'avions pas de fusil, et je ne sais d'ailleurs si nous l'aurions tué, car nous sentions que c'eût été mal répondre à la con-

fiance qu'il paraissait avoir en nous. Cet animal ayant entendu le reste de nos gens causer de l'autre côté d'un ravin, courut sur-le-champ vers eux sans beaucoup de précaution, et ceux-ci, moins scrupuleux que nous, firent feu immédiatement et le manquèrent; alors il traversa de nouveau le ravin pour revenir où nous étions assis et s'approcha plus près encore que la première fois. Dès que nous nous levâmes pour aller en avant, il nous accompagna comme un chien, trottant quelquefois devant nous et revenant quand il avait fait quarante ou cinquante pas. Lorsque nous nous arrêtâmes pour faire les observations, il resta près de nous jusqu'à ce que le reste du détachement nous eût rejoints, puis il s'éloigna. Le renne n'est nullement un animal gracieux; ses hautes épaules et sa tête gauchement penchée lui donnent une apparence de difformité. Notre nouvelle connaissance avait une bordure noire assez large autour des yeux, et une ligne étroite de même couleur à la queue. Nous remarquâmes que toutes les fois qu'il allait s'éloigner, il faisait

une espèce de joyeuse gambade en levant ses jambes de derrière. »

Le 4, on se dirigea plus au nord : les endroits découverts étaient d'une stérilité complète. Un vent assez frais avait commencé à souffler du S. E.; les matelots, imitant les Chinois, disposèrent sur la charrette une couverture en guise de voile, expédient qui réussit à merveille. Lorsqu'on eut dressé les tentes, le vent devint si impétueux et chassa la neige avec tant de violence que l'on s'estima heureux de pouvoir se mettre à l'abri derrière la charrette.

Le 6, du haut d'une colline, on aperçut des montagnes sur une île séparée par un bras de mer. Cette île fut nommée *Ile Sabine*. Pour s'assurer que c'était bien la mer, le capitaine chercha à briser la glace; il y réussit après de nombreux efforts, car elle avait quatorze pieds d'épaisseur; l'eau était salée. On éleva sur ce cap une espèce de monument en pierre de forme conique; on y déposa des monnaies et un cylindre d'étain renfermant un papier sur lequel on inscrivit les noms des voya-

geurs et l'historique de leur séjour dans l'île.

On fit route au S. O., traversant des montagnes qui rendaient la marche fort pénible, mais qui variaient la route. Pour la première fois depuis un an on vit un petit ruisseau d'eau courante; on rencontra ensuite plus d'eau que l'on n'en désirait, car le terrain était souvent fangeux, et la charrette n'y roulait que difficilement. Après une alternative de plaines et de ravins, on arriva le 12 sur une montagne haute de neuf cents pieds; de ce point, on vit une immense plaine de glaces qui se prolongeait à l'O. à perte de vue, et qui à l'E. était bornée par d'autres montagnes. En descendant dans un ravin au fond duquel coulait un ruisseau, l'essieu de la charrette se rompit; comme elle n'était plus bonne à rien, on en brûla les morceaux pour préparer un repas chaud dont on était privé depuis plusieurs jours. On laissa les roues entières, et si quelques voyageurs passent jamais dans ces régions glacées, ils reconnaîtront que d'autres hommes les ont visitées avant eux.

On fut dès-lors obligé de porter le bagage; chaque homme eut un poids de soixante-dix livres, et chaque officier un de quarante. On côtoya ensuite la baie dans laquelle tombait le ruisseau du ravin; un cap en forme l'entrée à l'E.; les couches horizontales des rochers de grès qui en sont voisins ressemblent plutôt à des ruines d'édifices qu'à des ouvrages de la nature. La végétation était plus active dans cet endroit que dans le reste de l'île; sa situation abritée y faisait croître une quantité d'herbes, de mousses, de saules nains; on y cueillit même une renoncule glaciale. Quand on eut reconnu que cette baie s'étendait à une distance considérable à l'E. et à l'O., on résolut de la traverser sur la glace, et l'on fit halte à l'île *Hooper* qui était située au milieu. Un trou donna lieu de s'assurer que l'eau était salée; ce golfe reçut le nom de *Liddon*, celui du capitaine du *Griper*. Après quelques heures de repos, on partit à travers la glace pour la pointe de la baie; la chaleur du jour avait tellement amolli la neige que, chargés comme ils l'é-

taient, les voyageurs enfonçaient souvent jusqu'aux genoux; ils furent donc très-contents de se retrouver sur la terre après une marche de trois heures et demie. Ils étaient à peine avancés d'un mille quand ils trouvèrent un sol très-fertile; la terre était couverte de fiente de rennes, de lièvres et de bœufs musqués. Les chasseurs tirèrent un bœuf. Cet animal a des formes très-disproportionnées, et son poil est si long que ses pieds ne semblent avoir de long que deux ou trois pouces. Quand il se sent poursuivi de près, il arrache la terre avec ses cornes et se retourne pour regarder les chasseurs. Ceux-ci prirent aussi plusieurs souris; leur poil tournait au brun sur la tête et sur le ventre, tandis que le dos était gris foncé; il n'est pas de coin de l'île où l'on n'ait remarqué les trous et les traces de ces petits animaux. Un d'eux, après lequel un sergent courait, ne trouvant pas de trou dans lequel il pût se sauver, s'adossa contre une pierre comme pour se défendre et mordit le doigt du sergent quand celui-ci voulut le prendre.

On découvrit bientôt les restes de six huttes d'Esquimaux qui paraissaient abandonnées depuis peu. Enfin les voyageurs arrivèrent au vaisseau le 15 au soir, mieux portants qu'à leur départ; ils venaient de parcourir cent quatre-vingts milles, à peu près soixante lieues.

Cependant le dégel s'opérait graduellement; les ravins, dans lesquels il n'y avait pas une goutte d'eau quelque temps auparavant, se remplirent de torrents profonds et rapides. Auprès des vaisseaux, la glace n'avait plus que deux pieds d'épaisseur : il n'en était pas de même à l'entrée du port, où l'eau avait plus de profondeur; dans ce cas il faut bien plus de temps à la glace pour fondre. Les torrents auxquels la fonte des neiges donne naissance sur terre, et qui, à l'île Melville, coulent pendant près de six semaines vers l'Océan, sont un des plus puissants moyens employés par la nature pour fondre les glaces. Le 16 juillet, on ne voyait plus de neige sur l'île que dans les endroits où le vent l'avait accumulée. Après les froids ex-

cessifs qu'on avait éprouvés, le temps paraissait aussi doux et aussi agréable que dans l'été des autres climats, quoique le thermomètre ne s'élevât jamais au-dessus de 10°. La promenade, le gibier, l'oseille qu'on avait en abondance, détruisirent bientôt tous les germes de scorbut, et les équipages jouirent de la meilleure santé. Cependant, le 30 juin, le contre-maître Scott succomba à une maladie de poitrine dont il avait ressenti les premiers symptômes avant son embarquement. Le 2 juillet, après le service divin, le corps du défunt fut livré à la terre à environ cent pieds de la plage, avec toute la solennité que réclamait la circonstance. On amena à la moitié des mâts les enseignes et les flammes pendant la marche du convoi qui fut suivi par tous les officiers et les matelots des deux bords.

Tous les préparatifs du départ étant terminés et la glace laissant un espace suffisant pour voguer, le 1er août les vaisseaux firent route vers l'O. le long de la côte. Le 6, on était parvenu à un cap où les glaces bou-

chaient entièrement le passage. Le lieutenant Beechey, envoyé à la découverte, dit qu'elles s'étendaient jusqu'à une terre située à près de quarante milles de distance; en effet, le 8, du haut d'une montagne, Parry vit, dans la direction du S. à l'O., cette terre dont les côtes paraissaient fort élevées : c'est la plus occidentale que l'on ait découverte jusqu'à présent dans les mers polaires au nord de l'Amérique, car elle s'étend au-delà du 117° du S. O., elle fut nommée *Terre de Banks.*

Le 9 au matin, on tua un bœuf musqué mâle qui était venu paître près des vaisseaux. L'extérieur de cet animal avait une forte odeur de muse dont toute sa chair était plus ou moins imprégnée, le cœur surtout. Il fournit quatre cent vingt-une livres de viande, qui, malgré sa saveur particulière, fut unanimement préférée aux provisions salées; cette viande était très-grasse et avait aussi bonne mine que le plus beau bœuf exposé en vente dans un marché d'Angleterre.

Parry fit encore une nouvelle tentative

pour avancer, en changeant la direction de sa route; elle fut infructueuse. L'endroit où se trouvaient les vaisseaux est situé par 74° 26' latit. N. et 113° 46' longit. O.; c'est le point le plus occidental où l'on soit parvenu dans cette partie de la mer Polaire. On revint à l'E. pour tâcher de pénétrer ensuite au S. Le 16, la mer cessa d'être navigable; les bâtiments furent obligés d'entrer dans un petit port que formaient d'énormes glaçons échoués. Les vaisseaux restèrent ainsi jusqu'au 23, entourés de glaces immobiles; le vent les ayant mis alors en mouvement, ils sortirent de cette position difficile.

Comme l'été qui tirait à sa fin ne laissait guère l'espoir d'avancer vers l'O., et que l'état des provisions ne permettait pas de songer à passer un autre hiver dans ces latitudes élevées, Parry prit par écrit l'opinion de tous ses officiers sur ce qu'il devait faire; ils furent unanimement d'avis de retourner en Angleterre en explorant la côte O. de la mer de Baffin. En conséquence, le 31 août, les vaisseaux sortirent du détroit de Barrow

qui était aussi navigable que le passage le plus ouvert de l'Océan-Atlantique. Ils étaient ainsi restés onze mois dans cette mer polaire, et, pendant quatre mois, les équipages avaient été réduits à deux tiers de ration. Le combustible avait été soigneusement épargné, et c'était la privation qui avait semblé la plus pénible. Quand on fut hors du détroit, le capitaine fit faire du feu en quantité suffisante et l'on distribua ration complète de vivres. En entrant dans la mer de Baffin, on en longea la côte occidentale d'aussi près que les vents et les glaces le permirent; on rencontra plusieurs bâtiments anglais occupés à la pêche de la baleine, ce qui fut une surprise agréable pour les navigateurs, car jusqu'alors les baleiniers n'exploraient que la côte opposée, celle du Groënland.

Le 6 septembre, on était près d'une ouverture nommée, lors du précédent voyage, *Clyde-River*. Le temps ne permettait pas d'approcher de la terre, lorsque quatre canots d'Esquimaux accostèrent les vaisseaux sans la moindre défiance; on prit les canots à bord

où les naturels montèrent sans hésitation. La troupe se composait d'un vieillard et de trois jeunes gens; à chaque présent qu'on leur faisait, ils manifestaient leur joie par des cris qu'ils continuaient jusqu'à perdre haleine; puis ils sautaient pendant plusieurs minutes; ils furent plus honnêtes que ceux de la rive opposée et ne cherchèrent point à voler. Les marchés qu'ils faisaient prouvaient que ces Esquimaux n'étaient pas étrangers au trafic des échanges. Si par exemple on offrait un couteau, ils hésitaient quelque temps jusqu'à ce qu'ils vissent que les Anglais étaient bien disposés à ne pas en donner un prix plus élevé; alors ils consentaient à l'échange : ils léchaient deux fois l'objet et paraissaient regarder le marché comme conclu d'une manière satisfaisante après cette cérémonie.

Le lendemain, Parry descendit à terre pour visiter ses nouveaux amis. « Dès que nous fûmes en vue de leurs tentes, dit-il, tout animal vivant, hommes, femmes, enfants et chiens, se mirent en mouvement, et

coururent au-devant de nous avec des cris continuels et retentissants, au milieu desquels on ne pouvait distinguer que le mot *pilleteï* (donne-moi). Outre les hommes que nous avions déjà vus, il y avait quatre femmes, dont l'une paraissait être l'épouse du vieillard; deux autres avaient des enfants pendus à leur dos dans une espèce de sac; l'autre femme était enceinte.

» Les hommes ressemblaient, pour la taille, l'habitude du corps et les vêtements, aux Esquimaux décrits dans le Voyage de Ross [1]. Les femmes avaient de quatre pieds et demi à quatre pieds sept pouces. Les traits des deux plus jeunes étaient réguliers; elles avaient le teint clair, les yeux petits, noirs et perçants; des dents d'une blancheur et d'une régularité parfaites; et, bien que la forme du visage soit chez elles ronde et joufflue, et que leur nez soit aplati, il serait possible de les considérer comme jolies. Leurs cheveux, qui sont d'un noir de jais, pendent

[1] Voyez page 28 de ce volume.

longs et flottants sur leurs épaules; une partie seulement est nattée négligemment de chaque côté : quelquefois ils sont roulés en une masse informe. Elles avaient toutes le visage et les mains tatoués, à l'exception de la plus jeune. Les hommes et les enfans n'étaient pas tatoués. Les enfants avaient bonne mine; ils eurent d'abord peur de nous, mais les cadeaux les apprivoisèrent au point de les rendre importuns; les femmes ne cessaient de nous poursuivre avec leur éternel *pilleteï;* elles étaient surtout avides de nos boutons.

» Le costume des femmes se compose d'une veste de peau de veau marin, taillée en pointe devant et derrière. La pointe postérieure descend presque jusqu'à terre; les caleçons couvrent le milieu du corps jusqu'au tiers des cuisses, dont le reste est entièrement nu jusqu'au genou. Elles portent des bottes pareilles à celles des hommes, et, en outre, elles ont des bas très-lâches qui retombent négligemment par-dessus le haut des bottes.

» Les tentes qui forment leurs habitations d'été ont pour principal appui une longue

perche de baleine, haute de quatorze pieds, posée perpendiculairement, et dépassant de quatre ou cinq pieds les peaux qui forment le toit et les côtés de la tente. Leur longueur est de dix-sept pieds, et la largeur de sept à neuf. Le lit, composé d'une grande quantité d'herbe sèche, occupe environ un tiers de l'appartement. La porte est formée de deux morceaux d'os, réunis par les extrémités supérieures. La couverture de la tente, faite de peaux de veaux marins, est attachée à terre par des morceaux d'os de baleine recourbés.

« Au milieu de quelques pierres irrégulièrement placées dans un coin de chaque tente, se trouvait une lampe d'huile et de mousse, au-dessus de laquelle était suspendu un petit vase en pierre, de forme oblongue, contenant des tranches de chair de morse. Les couteaux sont faits de défenses de morse aiguisées, taillées assez mince pour cet effet, et ressemblant aux sabres des enfants.

» J'achetai un canot long de seize pieds et large de deux. Quand il est à flot, il a hors

de l'eau deux pieds de son avant, et diffère des canots du Groënland, en ce qu'il est plus bas à chaque bout et qu'il a aussi un rebord plus élevé autour du trou circulaire où se tient l'homme. L'aviron est double et de bois de sapin : les bords de ce canot sont couverts d'os durs qui les empêchent de s'user. »

Malgré son désir de ranger la côte de près, Parry fut souvent obligé de s'en tenir éloigné, à cause des masses de glaces qui la bordaient, et même de la perdre de vue. Les brumes et les coups de vent gênaient aussi la navigation. La saison était trop avancée pour que l'on pût continuer la reconnaissance de ces parages. On fit donc voile pour l'Angleterre, et les vaisseaux mouillèrent dans la Tamise le 18 décembre. Les deux équipages jouissaient d'une bonne santé, et l'on n'avait perdu qu'un seul homme dans le cours de ce voyage long et difficile.

L'Amirauté ayant déclaré que les équipages de *l'Hecla* et du *Griper* avaient droit à la récompense nationale de 125,000 fr., la répartition en fut faite aussitôt, d'après le

grade de chacun. Le commandant eut 25,000 fr.; chaque matelot, 250 fr. Ils mirent alors en action le dénouement de la pièce qui avait charmé leurs loisirs dans les longues soirées passées sur l'île Melville.

JOHN FRANKLIN (1819—1821).

Avant même que l'issue de l'expédition du capitaine Parry fût connue, le gouvernement britannique avait résolu d'en envoyer une autre par terre pour déterminer les longitudes et les latitudes de la côte N. de l'Amérique septentrionale, et la direction de la côte, depuis l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre jusqu'à l'extrémité orientale du continent. Les mesures à prendre pour parvenir à ce but étaient laissées au choix du capitaine Franklin qui fut chargé du commandement de cette entreprise; on lui adjoignit le docteur Richardson, chirurgien de la marine royale, et les midshipmen Hood et Back.

Franklin partit du fort York, sur les bords

de la baie d'Hudson, le 30 août 1819; il gagna successivement tous les forts que la Compagnie a fait bâtir depuis les voyages de Hearne et de Mackenzie, et arriva enfin au fort Providence, sur le lac Esclave, dernier établissement des Anglais vers le nord. Le 2 août 1820, il quitta ce comptoir, dirigeant sa marche vers le fleuve Copper-Mine, à travers un pays que nul Européen n'avait visité jusqu'alors; il avait pour guide un Indien nommé Akaïtcho, avec un parti nombreux et dix-sept chasseurs canadiens.

On entra, le 3, dans la rivière de la Pierre-Jaune (Begholo-Tessé) qu'on remonta; il fallut traverser plusieurs lacs, et passer au-dessus des rochers qui barraient la rivière. Pour surmonter ces obstacles, on était obligé de porter à dos d'hommes les canots et les bagages, ce qui demanda beaucoup de temps. Enfin, le 20 août, le guide, voyant l'impossibilité où l'on était de gagner et de descendre le Copper-Mine avant l'hiver, proposa de passer cette saison au lieu où ils se trouvaient, qui présentait toutes les conditions

nécessaires. Les rennes y étaient communs, et le bois fournissait ce dont on avait besoin, tant pour la construction des cabanes que pour le chauffage. On construisit une maison en bois, qui fut appelée *Fort Entreprise*. Cette habitation servit de refuge à nos hardis voyageurs ; ils ne la quittèrent définitivement que le 14 juin 1821. On atteignit, à la fin de ce mois, l'endroit où Hearne avait trouvé du cuivre, et on constata l'exactitude de l'opinion qu'il avait émise en disant que ce métal y était fort rare. Enfin on atteignit la rivière de Copper-Mine, dont la navigation fut reconnue moins difficile qu'on ne le supposait.

Le 15, on aperçut pour la première fois les Esquimaux ; ils prirent la fuite à l'approche des Anglais qui visitèrent leurs tentes abandonnées. « Nous y vîmes, dit Franklin, des marmites et des haches de pierre, des harpons en cuivre, de petits morceaux de fer, une quantité de peaux et de poisson sec qui était couvert de vers et à moitié pourri, des crânes humains qui portaient des

marques de violence, et plusieurs ossements épars à terre près des tentes. Or, comme cet emplacement correspondait exactement à la description que Hearne a donnée du lieu où les Chipiouans qui l'accompagnaient firent un massacre affreux des Esquimaux, nous ne doutâmes pas que nous ne fussions sur le lieu même où se passa cette scène d'horreur. Nous lui consacrâmes, en conséquence, le nom de *Saut du Massacre.*

» Nous nous embarquâmes le 18, naviguant vers la mer qui est éloignée de neuf milles. Après avoir passé quelques rapides, le fleuve s'élargit et devient navigable pour les canots; il coule entre des bancs de sable d'alluvion. Nous établîmes notre camp à la gauche de son embouchure qui a un mille de largeur; elle est peu profonde, étant presque entièrement barrée par des bancs de sable. Nous déterminâmes notre position à 67° 50' lat. N. et à 45° 38' long. O.; on voit par là qu'il existe une grande différence entre la position donnée par Hearne et celle qui fut le résultat de mes observations. Cependant

l'exactitude de la description qu'il a laissée nous prouva que nous étions à l'endroit qu'il avait visité. » Le lendemain, le commis de la Compagnie quitta Franklin avec quatre Canadiens; déjà les Indiens l'avaient abandonné : il ne restait plus qu'avec trois officiers, un matelot et seize chasseurs canadiens, pour tenter sur deux frêles embarcations les hasards et les dangers d'une mer inconnue.

La troupe s'embarqua le 21 juillet, se dirigeant à l'E., tantôt à la voile, tantôt à la rame; les glaces laissaient un passage libre le long de la côte; au large, on voyait fréquemment des îles rocailleuses et nues dont chacune reçut un nom ainsi que les points les plus remarquables du continent. Le 25, on doubla le cap qui reçut le nom de Barrow. Au-delà court la terre au S. E.; des roches de granit s'élèvent brusquement du bord de l'eau à une hauteur de 1,400 pieds; le rivage escarpé et raboteux ne permet aux canots d'aborder que dans un petit nombre d'endroits. On continua jusqu'au 30 juillet de

suivre la côte au S. E. Elle se terminait à une baie qui fut nommée *Arctic Sound*. Le cap Barrow se trouve donc à l'extrémité nord-est de l'Amérique; dans cette baie se trouve l'embouchure du *Hood's River*.

On navigua ensuite vers une pointe qui terminait au nord la côte orientale de la baie, et, après qu'on l'eut doublée, on découvrit un autre grand espace où l'on ne voyait que de l'eau. Le 5 août, on parvint à l'embouchure du Back's River, sur la côte occidentale de la baie, qui reçut le nom de *Bathurst's Inlet*. Les voyageurs longèrent ensuite la côte orientale de ce bras de mer jusqu'à la pointe Everit. De cette pointe au cap Croker, on suivit un rivage bordé d'îles, puis l'on entra dans la baie Melville, qui se prolonge vers l'E.; on en fit le tour, et, partout où l'on débarqua, on trouva des traces récentes d'Esquimaux. Le mauvais temps ayant empêché de s'embarquer, on campa sur une pointe appelée *Turnagain*, dernière limite de cette longue et pénible exploration. Les vivres commençaient à manquer, l'hiver s'avançait;

Franklin revint sur ses pas, et, le 25, il commença à remonter le fleuve Hood.

« Là, dit-il, se termina notre voyage sur la mer arctique, durant lequel nous avions parcouru six cent cinquante milles géographiques, dont cinq cent cinquante-cinq pour parvenir au cap Turnagain. L'espace du cap Barrow, qui comprend toutes les baies que nous avons explorées, peut être considéré comme un grand golfe que j'ai nommé *Golfe du couronnement de George IV*. L'archipel qui s'étend à peu de distance de la côte, depuis l'embouchure du Copper-Mine jusqu'au cap Turnagain, s'appellera *Archipel du duc d'York*. »

Les rapides et les cataractes embarrassaient tellement la navigation, que Franklin jugea convenable de dépiécer les deux grands canots, et d'en construire, avec les matériaux, deux plus petits qui seraient moins difficiles à porter. On enterra les livres et les objets qui n'étaient pas d'une absolue nécessité, et le reste fut chargé sur les épaules de chaque homme. On quitta les bords du fleuve, mar-

chant directement vers le fort Entreprise, où l'on espérait trouver les Indiens, ou du moins les provisions qu'ils devaient y laisser. Du 13 août au 8 septembre, nos voyageurs éprouvèrent toutes les privations que subissent ceux qui se hasardent dans ces climats froids et humides. Pas un morceau de bois pour sécher leurs habits mouillés par des pluies continuelles; pas le moindre espoir de se procurer des vivres. Pendant plus de huit jours, on se contenta de tripes de rocher, avec une demi-ration de vivres par homme; puis enfin, cette substance manquant, on essaya les morceaux de peau grillés au feu quand on se procurait du bois. Les malheureux voyageurs, forcés de traîner sur la neige leurs corps amaigris et affaiblis par les souffrances, ne faisaient que peu de chemin : ils parvinrent cependant, le 26, sur les bords du Copper-Mine. Là, leur embarras fut extrême; ils avaient perdu les deux canots; il fallait cependant traverser la rivière; on essaya de le faire en radeau. M. Richardson se dévoua pour aller à la nage porter de l'autre côté la

corde qui devait servir à le tirer; mais parvenu à une petite distance, ses bras furent tellement engourdis par le froid, qu'il n'eut pas la force de les mouvoir. Toutefois, il persévéra dans son entreprise, et, se mettant sur le dos, il était sur le point d'arriver à la rive opposée, lorsque ses jambes se raidirent aussi, et l'on eut la douleur de le voir s'enfoncer. On tira aussitôt la corde et on le ramena sur le rivage : il paraissait privé de vie. On l'enveloppa de couvertures et on l'approcha d'un bon feu. Peu de temps après, il put indiquer la manière dont on devait le traiter; ses forces revinrent graduellement, et, au bout de quelques heures, il put marcher. Enfin le 4 octobre, on passa la rivière dans un canot qu'un charpentier canadien vint à bout de fabriquer. Franklin envoya en avant Back et trois hommes pour aller chercher les Indiens; il laissa en arrière Richardson et Hood, dont la faiblesse augmentait à chaque instant. Le matelot Hepburn demanda à rester avec eux, ainsi qu'un Canadien. Le capitaine Franklin, suivi de quatre autres Cana-

diens seulement, arriva le 10 octobre au fort Entreprise, où il eut la douleur de ne trouver ni vivres ni traces d'Indiens.

Les voyageurs, en cherchant autour d'eux des moyens de subsistance, se trouvèrent fort heureux de rencontrer des os et des peaux de rennes qu'ils avaient jetés l'hiver précédent : ils firent du feu avec une partie de la maison. Le lendemain, Franklin, voulant continuer sa route, cassa ses souliers à neige, ce qui le força de retourner au fort. Il expédia un Canadien à Back, se résignant à attendre le retour de l'été, unique ressource qui lui restât dans cette fâcheuse circonstance. «Nous nous apercevions, dit-il, que nos forces diminuaient de jour en jour; toute espèce de travail nous paraissait pénible : une fois assis, nous étions obligés de faire les plus grands efforts pour nous lever. Après avoir brûlé tout le bois que notre demeure pouvait nous offrir sans risquer de tomber, nous eûmes recours aux bâtiments voisins. Quoiqu'ils ne fussent éloignés que d'une trentaine de pas, le travail de transporter le bois fatigua tel-

lement le Canadien qui en était chargé, que le soir il tomba d'épuisement. Le lendemain, sa faiblesse fut telle, qu'il pouvait à peine soulever sa hache : il continua cependant à travailler. Je l'aidai, avec un autre Canadien, à porter les bûches; mais, malgré la réunion de nos forces, nous ne pûmes garnir le feu que quatre fois dans la journée. L'usage du bouillon d'os nous avait excorié l'intérieur de la bouche; on y renonça, et l'on fit bouillir la peau des rennes. Préparée de cette manière, elle nous parut plus agréable au goût que rôtie.

» Le 29, la gelée avait tellement durci la tripe de rocher, qu'on ne put s'en procurer. En remuant la neige pour trouver des os, je découvris des morceaux d'écorce qui furent bien précieux, car nous étions presque entièrement privés de bois sec pour allumer le feu. Nous vîmes un troupeau de rennes jouer sur les bords de la rivière, à peu près à un mille de la maison; ils y restèrent longtemps, personne de nous n'étant assez fort pour les poursuivre; personne non plus n'aurait pu

tirer un coup de fusil sans appuyer son arme. Pendant la soirée, on vit arriver Richardson et le matelot. Hood avait été tué d'un coup de fusil par le Canadien, auquel le matelot avait ensuite brûlé la cervelle. Si ces nouveaux arrivés ne nous furent d'aucun secours pour nous procurer des vivres, le docteur donna du moins ses soins aux malades, dont deux moururent le lendemain.

» A mesure que nos forces diminuaient, j'observais que nos facultés intellectuelles baissaient également; cet affaiblissement se manifestait surtout par une sorte de mauvaise humeur déraisonnable que nous éprouvions les uns contre les autres. Chacun croyait aux autres l'esprit plus abattu qu'il ne l'avait lui-même, et supposait qu'ils avaient besoin de ses avis et de son assistance. Si l'un recommandait à un autre de quitter sa place pour en prendre une plus chaude et plus commode, il n'en voulait rien faire, et ce refus était accompagné d'expressions de mécontentement, dont on témoignait le regret un instant après et que l'on répétait presque

aussitôt. La même chose arrivait quand nous voulions nous aider l'un l'autre à porter du bois au feu : nous nous croyions assez forts pour nous passer de l'aide de quelqu'un. »

Enfin, le 7 novembre, cette affreuse situation changea. Ce jour-là arrivèrent trois Indiens que Back avait expédiés avec des vivres; on peut concevoir avec quelle joie ils furent reçus. Le 13, il vint de nouveaux Indiens avec des traîneaux chargés de provisions. Le 16, on quitta ce fort où l'on avait passé de si longues et de si terribles journées, et le 26, on arriva au camp d'Akaïtcho.

« Les Indiens, dit Franklin, nous regardèrent d'un air de compassion, et observèrent pendant un quart d'heure le silence le plus profond, pour montrer qu'ils étaient touchés de nos souffrances : ils ne nous parlèrent que lorsque nous eûmes mangé. Akaïtcho nous témoigna le plus vif intérêt, et fit même cuire nos repas, opération à laquelle il ne s'abaissait jamais pour lui-même. »

Pendant une semaine, les soins des Indiens ne se ralentirent pas; ils montrèrent un de-

gré d'humanité qui aurait fait honneur aux hommes les plus civilisés. Grâce à eux, la santé et les forces des voyageurs se réparèrent promptement : ils purent continuer leur route et atteindre le fort Providence le 11 décembre.

On ne put remettre à Akaïtcho qu'une partie des objets qui avaient été promis, parce que la totalité des marchandises n'était pas encore parvenue au fort; il devait recevoir le reste l'automne suivant. Il supporta ce petit contre-temps fort gaîment, en disant que c'était la première fois que les hommes blancs étaient débiteurs des Peaux-Rouges. Il accepta avec joie les petits présents qu'on put lui faire; puis il pria très-instamment Franklin de présenter le caractère de sa nation sous un jour convenable. «Je sais, dit-il, que vous écrivez dans votre livre tout ce qui arrive. Peut-être n'avez-vous noté que les mauvaises choses que nous avons dites et faites, et avez-vous oublié les bonnes.»

Franklin et Richardson quittèrent le fort Providence le 15 décembre, et parvinrent,

le 18, aux établissements situés sur la côte méridionale du lac Esclave, où ils trouvèrent Back. Leur santé se rétablit pendant l'hiver. Le 26 mai 1822, ils s'embarquèrent pour le fort Chipiouan; de là ils gagnèrent, le 14 juillet, le fort York, où se termina ce voyage si long, si pénible, si malheureux, pendant lequel, en y comprenant la navigation sur la mer Polaire, ils avaient parcouru, par terre et par eau, cinq mille cinq cent cinquante milles ou dix-huit cent cinquante lieues. Au mois d'octobre 1822, Franklin, Back et Richardson débarquèrent heureusement en Angleterre.

EDWARD PARRY.

SECOND VOYAGE (1821—1823).

Lorsque l'Amirauté anglaise eut pris connaissance des travaux de Parry et des favorables espérances qu'il concevait pour une réussite presque certaine, elle chargea cet intrépide navigateur d'une nouvelle exploration.

Parry prit en conséquence le commandement de *la Fury*, accompagné du capitaine Lyon, marin expérimenté, qui monta *l'Hecla*. Les deux bâtiments partirent le 29 avril 1821, entrèrent dans le détroit de Davis au commencement de juin, et ne furent arrêtés par les glaces que le 5 juillet, près de l'île de la Résolution. Bientôt dégagés, ils remontèrent à l'O.; et le 21, à midi, ils jetèrent l'ancre dans un petit port par 61° 20' 13" de latitude et 65° 7' 35" de longitude, dans le détroit d'Hudson.

A peine les opérations du mouillage furent-elles commencées, que des cris annoncèrent l'arrivée des Esquimaux, et dix-sept d'entre eux vinrent bord à bord de *la Fury* faire des échanges. Bientôt après, un grand *oumiak* ou bateau de femme se montra contenant sept femmes et quatre hommes, dont le plus âgé dirigeait l'embarcation avec une grossière rame de bois. On ne put décider les femmes à débarquer sur un glaçon proche du vaisseau, mais elles offraient des peaux et de petites lanières de cuir bien tanné pour échange,

tout en répétant *pilleteï* (donne-moi). « Il y avait, dit Parry, plusieurs peaux pleines d'huile et de graisse; j'en avais grande envie, mais je ne sais pourquoi on ne voulut jamais m'en céder plus d'une. Alors je dis à un de nos hommes de tirer une seconde peau, en échange de laquelle je mis dans la main du vieillard un second couteau; mais il résista violemment et avec une colère que je n'avais pas encore vue chez les Esquimaux. Un des jeunes gens s'avança même une rame à la main, dont il se préparait à frapper nos gens qui riaient de très-bonne humeur de la violence du vieillard, quand je pensai qu'il était temps d'intervenir : je levai un croc sur la tête des Esquimaux, comme pour les frapper, et je les ramenai bien vite à un état plus calme. Pour prévenir toute nouvelle altercation, je fis sortir nos gens du bateau. Quatre autres oumiaks vinrent encore du rivage; ils contenaient vingt-six individus, la plupart femmes et enfants.

» Les Esquimaux essayèrent plus d'une fois de vider nos poches, et ils se montraient aussi

hardis que jamais lorsque le larcin était découvert. Il est impossible de décrire la manière dégoûtante avec laquelle, aussitôt qu'ils se sentaient avoir un peu faim, ils se mettaient à manger leur graisse crue et à sucer l'huile qui restait sur les peaux que nous avions vidées. Ils semblaient prendre plaisir au dégoût qu'ils inspiraient aux matelots; et, quand ceux-ci se détournaient pour fuir ce spectacle qui leur faisait soulever le cœur, les sauvages trouvaient très-plaisant de courir après eux, en leur présentant un morceau de graisse ou de chair crue de veau marin, d'où dégouttait l'huile en abondance. Deux femmes offrirent de changer, contre des objets de peu de valeur, leurs enfants, qu'elles avaient déjà commencé à dépouiller de leurs vêtements, comme ne devant pas entrer dans le marché. »

Les vents étant favorables et la mer libre, on fit voile dans le haut du détroit jusqu'au 1er août. Entre l'île Nottingham et la côte North que quatre lieues séparent, plusieurs oumiaks s'approchèrent des Anglais; ils por,

taient quantité de jouets de toutes sortes, consistant en petits modèles de caïaks avec leurs avirons, de lances, d'arcs et de flèches. Beaucoup de ces Esquimaux, les femmes surtout, avaient leurs vestes bordées de peaux d'oiseaux dont les plumes étaient tournées en dedans; on vit aussi des peaux provenant de la gorge du *colymbus glacialis,* (sorte de plongeon), oiseau magnifique dont Parry a trouvé plusieurs fois la peau entre les mains des Esquimaux, sans en avoir jamais vu d'individu vivant.

Le commandant se décida à entrer dans le *détroit Glacé* (*Frozen strait*), dont Middleton avait parlé, mais avec des détails si confus et même si contradictoires, que Parry n'avait aucunement la certitude que ce fût bien réellement le détroit de Middleton ; cependant le lieu où il était devant le conduire dans la baie Repulse qu'il voulait explorer, il continua sa marche, en visitant les plus petites baies de ce détroit inconnu. Les vaisseaux étaient entourés de narvals, de veaux marins et de baleines blanches. On côtoya ainsi l'île Sou-

thampton, et on arriva dans la magnifique baie du Duc d'York, qu'aucun Européen n'avait encore visitée. Le vent ayant soufflé au S. O., on mit toutes voiles dehors pour entrer dans le canal, et on se trouva dans la baie Repulse. Le 21, dans l'angle N. E. de la baie, on découvrit une anse où il se pouvait que la terre ne fût pas continue ; on débarqua sur une pointe, et on y trouva les restes d'au moins soixante habitations d'Esquimaux, toutes composées de cercles de pierres très-réguliers. On en voyait beaucoup encore plus avant dans l'intérieur. A trois milles plus loin, on rencontra dix monceaux de grosses pierres ayant trois pieds de diamètre et autant de hauteur : c'était un lieu de sépulture. Sous ces pierres on trouva des flèches ou des bouts de lances, de petits modèles de canots et d'avirons, quelques morceaux non travaillés d'os et de bois, et un crâne humain.

Pendant ce temps, un lieutenant avait exploré l'anse N. O., et avait reconnu la continuité de la terre dans tout le circuit de cette petite baie. Ainsi fut résolue la ques-

tion géographique de la baie Repulse, et tant de conjectures, depuis longtemps formées, sur la possibilité d'un détroit au fond de cette baie, se trouvèrent ainsi détruites pour toujours. C'est à la vérité un résultat négatif, mais il n'est pas moins important.

Ce point éclairci, on fit voile le long du rivage à l'E., et l'on sortit de la baie Repulse; puis on longea la côte septentrionale du détroit Glacé. On crut avoir découvert un passage dans une vaste entrée qui reçut le nom de *Lyon*. Parry, avec plusieurs chaloupes, fit une excursion dans une baie et rencontra trois Esquimaux. «Quand nous approchâmes d'eux, dit-il, ils furent si parfaitement muets et immobiles, qu'accoutumés, comme nous l'étions, aux importunités de leurs frères moitié sauvages, nous pûmes à peine croire qu'ils étaient Esquimaux; il y avait en outre dans le visage de deux de ces hommes un degré de maigreur qui faisait un contraste frappant avec les joues rondes, rebondies et luisantes de tous ceux que nous avions vus. D'un autre côté, leurs traits avaient plutôt le caractère

de l'Indien que celui de l'Esquimau; mais nous constatâmes bientôt que cette diversité de physionomie n'est pas rare chez ce dernier peuple. Les trois sauvages consentirent à nous conduire à leurs demeures; ils marchaient avec tant d'agilité que nous eûmes peine à les suivre. Nous fûmes joints par deux femmes de vingt à vingt-cinq ans, ayant chacune un enfant sur le dos; elles avaient la figure ronde, grasse et tatouée, et l'expression de leur physionomie était tout-à-fait semblable à celle des femmes que nous avions déjà vues. Le foyer de la tente se composait de trois pierres négligemment placées debout contre un des côtés, et ils faisaient leur cuisine dans plusieurs pots de terre.

» Les Esquimaux nous demandèrent à plusieurs reprises du fer (*sowik*). Nous leur répondîmes qu'il fallait nous accompagner au vaisseau pour en avoir. En conséquence, toute la troupe se mit en marche; les hommes se tenaient à nos côtés et les femmes en arrière. Dès que nous fûmes arrivés, nous les chargeâmes de présents; mais pendant que nous

étions occupés à faire voir aux hommes une foule d'objets nouveaux pour eux, les femmes s'emparaient de tous les objets qui étaient à leur portée et qu'elles pouvaient cacher facilement. Je m'en aperçus; je fis retirer à ces femmes les cadeaux que je leur avais faits et je renvoyai toute la troupe.

» Le lendemain, nous avions à peine navigué deux heures, que nous découvrîmes que nous étions dans une baie close qui terminait ainsi le passage; je lui donnai le nom de *Baie de Ross* [1]. »

Il était temps de songer aux quartiers d'hiver; les glaces qui se formaient menaçant de mettre un terme à la navigation, on entra dans une baie au sud de l'île Winter et l'on s'établit pour l'hiver, le 4 novembre, avec les mêmes soins que dans le précédent

[1] Le lieutenant Ross, neveu du commandant de ce nom, qui avait déjà accompagné Parry dans son premier voyage, remplissait alors les fonctions de second sur *la Fury*. Il sera souvent question de lui dans le deuxième voyage de son oncle.

voyage. Tout fut rétabli, jusqu'au théâtre, dont le capitaine Lyon fut le régisseur. Cette fois on s'arrangea pour que la *salle* fût mieux chauffée les jours de représentation. On construisit à terre une maison et un observatoire.

Les dimanches, les deux équipages assistaient sur *la Fury* à l'office divin; le second pont avait été arrangé en conséquence; un orgue, sur lequel étaient notés les chants de quelques psaumes, donnait à cette cérémonie une gravité du meilleur effet.

Les jours s'écoulèrent avec assez de rapidité, et l'année se termina sans qu'aucun homme fût malade; on avait, il est vrai, recours aux anti-scorbutiques dont la culture avait été perfectionnée.

Le premier jour de la nouvelle année fut très-rigoureux; le capitaine Lyon observa une masse considérable de neige soulevée par le vent et contournée en spirale comme un jet d'eau. On prit quatre-vingts renards blancs; ce joli petit animal est si stupide que l'on en vit plus d'un, après s'être échappé du,

vaisseau, se reprendre à la même trappe. Le capitaine Lyon réussit aussi à s'emparer d'une hermine dont la fourrure était d'un blanc pur hormis à la queue; celle-ci se terminait par une touffe noire, et avait à sa naissance une teinte légère de paille, de même que ses pattes de devant.

Le 1er février 1822, on signala des étrangers à l'ouest. Parry se rendit sur-le-champ de ce côté avec quelques officiers, et trouva bientôt les naturels qui s'avançaient lentement et en silence, rangés sur une seule ligne. Quelques femmes avaient sur elles de jolis habillements, dont elles se dépouillèrent dès qu'on eut manifesté le désir de les acheter; il est vrai que chacune avait par-dessous un second vêtement. Les Esquimaux conduisirent Parry à leur village, composé de cinq habitations de glace et de neige. Cette première entrevue fut suivie de plusieurs autres, tant au village qu'à bord du vaisseau. A l'une d'elles, une femme nommée *Iligliuck*, les régala d'une chanson, et frappa les Anglais de surprise par la douceur et la justesse de sa voix.

Le 7, un loup fut pris dans une trappe; quelques officiers allèrent pour le tuer, et lui tirèrent deux coups de fusil. Comme on s'aperçut qu'il mordait encore une épée qu'on introduisait dans le piége, on lui lâcha un troisième coup de fusil. La trappe se trouvait alors suffisamment ouverte, pour que l'on pût lier ensemble ses jambes de derrière; après quoi, comme on le croyait bien mort, on le retira du piége; mais sa tête était à peine libre, qu'il sauta à la gorge d'un officier, auquel il eût certainement fait beaucoup de mal, si celui-ci n'eût eu la présence d'esprit de saisir également son ennemi à la gorge, et de le serrer de toute sa force. Cette vigoureuse étreinte fit lâcher prise à l'animal, avant qu'il eût sérieusement blessé l'officier. Mais, bien qu'il eût les deux jambes de derrière attachées, il put se sauver encore; on le trouva mort le lendemain à une demi-lieue du vaisseau.

Les Esquimaux manquaient de vivres, la pêche des veaux marins avait peu produit; et la disette était terrible. Ils souffraient sur-

tout beaucoup de la soif, parce que, faute d'huile, ils ne pouvaient faire fondre la neige pour se procurer de l'eau.

Le 13, ils furent assez heureux pour prendre un veau marin, et cet événement occasionna un transport général de joie. Toutes les femmes se précipitèrent hors de leurs cabanes, et les enfants coururent sur la plage à la rencontre des hommes qui amenaient le butin. Un des petits enfants grimpa sur l'animal, et, s'y cramponnant, fut ainsi traîné en triomphe jusqu'aux huttes. Alors on remarqua que chaque femme apporta son *outkoufik* ou pot pour avoir sa part de graisse et de viande.

Parmi les Esquimaux se trouvait l'anghekok ou soreier de la tribu. Parry lui demanda un échantillon de son art. « Après un moment de réflexion, dit le capitaine anglais, il commença à faire frémir ses lèvres et mouvoir son nez de haut en bas; il ferma ses yeux graduellement, et la violence de ses grimaces arriva au point que tous ses traits devinrent hideusement contournés. Il secouait en même temps

avec rapidité sa tête d'un côté et de l'autre, en faisant entendre un son nasillard, et quelquefois un cri de démence. Après cet accès de frénésie ridicule, qui dura peut-être vingt ou vingt-cinq minutes, il cessa subitement, et laissa ses traits se détendre et reprendre leur forme naturelle. Cependant, le mouvement de sa tête semblait l'avoir tellement hébêté, qu'il resta dans sa physionomie un engourdissement stupide qui dura quelque temps encore. »

Il y eut le 20 une éclipse de soleil qui causa un tumulte général parmi les Esquimaux: on en trouva plusieurs couchés sur la glace, tant ils avaient peur.

Ces malheureux sauvages, continuant à manquer de vivres, furent contraints de se séparer : une partie se dirigea vers l'O., et les autres restèrent. Parmi ceux-là, malgré leur affreuse détresse, il n'y avait pas une seule physionomie sombre. Un trait digne de remarque chez ces peuples, c'est qu'ils vous remercient très-vivement quand vous venez manger leur nourriture, et qu'ils ne témoi-

gnent pas la moindre reconnaissance pour l'hospitalité qu'on leur donne.

Un jour que Parry se trouvait au milieu d'eux, un homme accourut avec la nouvelle de la capture de deux morses : un cri de joie général retentit aussitôt; chacun s'embrassait pour se féliciter de cette prise. Alors on eut de la graisse, et les lampes qui en débordaient répandirent une prodigieuse lumière sur l'opération du dépècement des morses.

Quelques jours après, on assista au partage d'un veau marin : l'animal étant couché sur le dos, on répandit un peu d'eau dans sa bouche, et l'on toucha chaque fanon et le milieu du ventre avec un peu de noir de fumée et d'huile prise de la partie inférieure de la lampe. Cette cérémonie se fit avec un soin superstitieux, qui en annonçait toute l'importance. Dans toutes leurs prières, ils ne manquent jamais d'appliquer un mince filament de la peau ou de quelque partie des intestins d'un veau marin sur le front de leurs enfants, afin de les rendre heureux à la pêche.

Enfin l'hiver se passa; de jour en jour, la glace s'ouvrait au large; la neige fondait à terre; les oiseaux revenaient; le saxifrage reparaissait; et, vers la fin de mai, on commença à creuser un canal pour dégager les vaisseaux à la première occasion favorable.

Le 9 juin, Parry et Lyon visitèrent un nid de cygnes; il était construit avec de la tourbe, et avait cinq pieds quatre pouces de long sur quatre pieds de large; sa profondeur était de deux pieds. On y trouva deux œufs pesant chacun huit onces, d'un blanc tirant sur le brun; mais les oiseaux étaient trop sauvages pour se laisser approcher.

Le 2 juillet, on mit à la voile. Le lendemain, on vit les Esquimaux qui avaient quitté l'île Winter quarante jours auparavant. Leur surprise fut grande quand ils apprirent que les vaisseaux n'avaient mis qu'un jour dans ce trajet.

Le 9, on courut un grand danger: un champ de glace de plusieurs milles vint heurter contre une pointe de glace; il la brisa avec un craquement terrible, et en lançant

des masses énormes à une hauteur de cinquante à soixante pieds. Par bonheur, on put entrer dans une baie voisine, et l'on échappa au naufrage.

Le 12 et le 13, les vaisseaux étant retenus par les glaces, on fit une excursion sur la terre, et l'on vit une chute d'eau magnifique.

« Au point où commence la cataracte, dit Parry, la rivière a cent cinquante pieds de largeur. Après être tombée de quinze pieds environ, formant un angle de trente degrés, sa largeur se réduit à quarante pieds; alors, comme si elle avait concentré toute sa force avant de descendre le dernier degré, elle se précipite de cent pieds de haut en une seule et vaste nappe presque perpendiculaire. C'était un rugissement sublime que le bruit de cette cataracte; et, comme nous pûmes approcher à un pas du haut de la chute, nous sentîmes le rocher même trembler sous nos pieds. Nous appelâmes cette rivière, dont nous suivîmes le cours tranquille et bordé d'une riche végétation, du nom de notre ami Barrow. Plusieurs rennes paissaient sur les

rives comme pour donner de la vie à cette scène pittoresque.»

Les vents poussèrent les vaisseaux au N.; ils doublèrent paisiblement le cap *Penrhyn*, et continuèrent leur marche pendant la nuit. Au jour, un détachement débarqua pour tuer des morses. Mais, tout apathiques que soient ces énormes animaux, il y en eut un qui, se sentant blessé, devint furieux, et endommagea plusieurs planches de l'embarcation avec ses dents puissantes. Alors il en vint autour de lui beaucoup d'autres, qui le frappèrent de leurs défenses, soit pour le délivrer, soit pour l'exciter à combattre. L'aboiement du morse, quand il est en colère, peut s'entendre distinctement à une distance de deux milles. Les balles seules pouvaient les blesser à mort, car les lances à baleine se courbaient sur leur peau sans y pénétrer. Un de ces animaux, ayant été accidentellement touché par une rame, il la saisit entre ses nageoires de devant, et l'arrachant des mains du rameur, il la brisa en deux.

Bientôt après, arrêtés par les glaces au

moment où ils espéraient entrer dans un détroit qui pouvait les conduire au N. E. du continent américain, nos navigateurs débarquèrent sur un point nommé *Igloulik*. Les Esquimaux qu'ils y rencontrèrent leur donnèrent toutes les marques d'hospitalité possible, quand on leur eut parlé de leurs amis de l'île Winter. La connaissance que les Anglais avaient de plusieurs de leurs parentés était si complète, grâce aux notes qu'ils avaient recueillies, qu'ils excitèrent plus d'une fois une terreur superstitieuse parmi les sauvages. Ceux-ci les conduisirent à des ruines d'habitations d'hiver, dont les fondations étaient de pierre, le mur de la construction se composait d'os de baleine et de morse, inclinés graduellement à l'intérieur, et se réunissant au sommet. Il y avait tout autour des têtes d'ours, de chiens, de veaux marins et d'hommes. Les Esquimaux, s'apercevant du désir qu'on avait d'emporter quelques-unes de ces dernières pour les collections, s'empressèrent d'en chercher, et en remirent, avec la plus complète indifférence,

quelques-unes qui avaient peut-être appartenu à leurs amis ou à leurs parents.

Pendant que les vaisseaux naviguaient aussi vite que possible, le capitaine Lyon opérait une reconnaissance sur les côtes d'Igloulik. Il rencontra les Esquimaux, qui le conduisirent chez Ouyarra, un de leurs chefs. Onze beaux chiens tiraient leurs traîneaux; un de ces animaux, plus vieux que les autres et d'une sagacité particulière, était placé à leur tête, avec une guide plus longue, afin qu'il pût conduire les autres par les endroits les plus secs. Le chien conducteur obéissait à la voix du cocher, qui ne le frappait pas, mais qui l'excitait en l'appelant par son nom. C'était un curieux et beau spectacle que ces traîneaux courant à l'envi, hommes et chiens criant tous à la fois, tandis que les chars traversaient les pièces d'eau avec la plus grande rapidité.

Le capitaine et son détachement furent bien reçus chez Ouyarra. Sa mère aida les femmes à retirer aux voyageurs leurs vêtements et leurs bottes, qu'elles raccommodè-

rent sans qu'on les en priât. Lyon étant accablé de fatigue, son hôte et ses femmes se retirèrent pour le laisser dormir.

Quand vint l'heure du repas, tout le monde était enchanté du biscuit anglais, fait (ils le supposaient) avec la chair desséchée du bœuf musqué; après cela, on introduisit les étrangers dans une tente où l'on dansait. Quand le danseur s'était bien fatigué, il allait gravement à une autre personne qui figurait dans la danse, et, prenant sa tête entre ses mains il faisait la cérémonie appelée *kounik,* qui consiste à frotter le nez, aux applaudissements de toute la société. Puis, comme s'il eût été restauré par cette opération, il recommençait jusqu'à ce que le *frotté* vînt prendre sa place. Le kounik étant arrivé au capitaine anglais, il fallut bien que celui-ci se mît à danser, au grand contentement de l'assemblée.

Les observations du capitaine Lyon confirmèrent l'existence d'un passage au N., dont on était alors peu éloigné. Le 14 Parry partit en chaloupe pour examiner les îles, et, le

18, il arriva à la pointe septentrionale de la péninsule. A l'ouest, les côtes étaient distinctement divisées pendant plusieurs lieues, et on ne voyait à l'horizon aucune terre. Au pied de la pointe, l'eau était extrêmement salée; il ne douta pas alors qu'il n'eût découvert la mer Polaire. Le canal reçut le nom de *Canal de la Fury et de l'Hecla,* et le promontoire celui de *Cap Nord-Est.* De retour aux vaisseaux, on se hâta de doubler ce cap pour entrer dans le canal; mais une barrière de glace l'obstruait entièrement. Du point où l'on s'arrêta, on fit sur la glace des excursions qui démontrèrent que le passage conduisait à l'O.

A cette époque, tout faisait craindre l'impossibilité de faire de nouveaux progrès; aussi, le conseil assemblé décida-t-il de retourner à Igloulik pour y passer l'hiver. Le 31 octobre, *la Fury* fut placée dans un bon ancrage. Les Esquimaux, enchantés du retour des Anglais, venaient tous les jours travailler à scier la glace ou à hisser le cabestan. Les préparatifs d'hivernage furent les mêmes

que l'année précédente. Les visites journalières des Esquimaux fournirent des amusements variés et de curieuses observations.

Vers la fin de janvier 1823, une des femmes d'Ouyarra mourut d'une fausse couche. Son mari l'enterra dans la neige, et plaça sur le corps des blocs de même nature, qu'il cimenta en versant de l'eau dans les interstices. Une telle sépulture n'était pas de nature à beaucoup durer; en effet, quelques jours après, les chiens affamés écartèrent la neige et dévorèrent le corps.

Le capitaine Lyon raconte de la manière suivante les funérailles d'une femme et de ses enfants, auxquelles il assista. « Quand la femme fut morte, dit-il, je promis à son mari que le corps serait conduit dans un traîneau jusqu'à la fosse par des hommes, et non par des chiens. Cette promesse lui fit plaisir, car on apprit que les chiens avaient un jour mangé une partie d'un cadavre qu'ils traînaient. Alors le mari se mit en devoir de préparer le cadavre; d'abord il se boucha le nez avec du poil de daim, et mit ses gants,

paraissant craindre que la main nue ne touchât le corps mort. Je remarquai qu'il mettait un soin extrême à ce que chaque article du costume fût exactement placé sur sa femme, comme lorsqu'elle était vivante; car, s'étant aperçu qu'il avait mis la botte droite à la jambe gauche, il la retira. La défunte fut ensuite cousue dans un hamac, la face découverte. D'après les actions et les paroles de cet homme, je jugeai qu'il exprimait le désir que l'enfant vivant fût enseveli avec sa mère; c'est, au reste, une coutume des Esquimaux du Groënland. Aucune femme ne donnerait à un orphelin une part de son lait, qu'ils regardent comme la propriété exclusive de leur race. Un détachement de matelots tira le corps sur le rivage, où nous creusâmes une fosse d'un pied de profondeur. Le corps étant placé sur le dos, le mari coupa toutes les coutures du hamac, paraissant faire comprendre par cette action que les morts ne devaient pas être retenus captifs. Nous remplîmes la fosse, sur laquelle nous entassâmes une grande quantité de pierres.

Une jeune fille de treize ans fit à sa petite sœur une marque entre les sourcils avec de la suie, ce qui signifiait qu'étant non sevrée encore, elle devait nécessairement mourir. En effet, une femme ayant été invitée à lui donner du lait, refusa brusquement de le faire. »

« La nuit, j'entendis de profonds soupirs et je vis le père debout, regardant tristement son fils; il me dit alors que cet enfant avait vu sa mère la dernière fois qu'il l'avait appelée, qu'elle lui avait fait signe de monter à Khillo (le ciel), et qu'il était mort à l'instant. Nous enterrâmes l'enfant dans la neige, car le père nous assura que la mère jetterait des cris dans son tombeau si le moindre poids de pierre ou de glace pesait sur son enfant. Il craignait qu'elle-même ne souffrît déjà beaucoup sous le poids du monument de pierre que nous lui avions élevé. Le père plaça au côté droit du corps les courroies au moyen desquelles la mère le portait.

» Cette circonstance me procura des renseignements sur les cérémonies funéraires

des Esquimaux. Les parents du défunt passent trois jours sans sortir sur la glace et sans travailler pour eux. Le mari de la femme qui venait de mourir ne devait pas aller à la chasse du veau marin avant l'été; quand le troisième jour fut expiré, il visita le tombeau et y chercha avec soin des traces de pas sur la neige : il n'en trouva point et dit à demi-voix : « Pas de loups, pas de chiens, pas de renards, merci! » Il commença alors une conversation qu'il adressait au tombeau comme si sa femme eût pu l'entendre; il l'appela deux fois par son nom, et deux fois il lui dit de quel côté soufflait le vent. Il se mit ensuite à entonner un chant monotone, et, les yeux fixés sur la fosse, il en fit lentement le tour cinq fois dans la direction du soleil, s'arrêtant à chaque tour un moment à la tête. Il cessa enfin au bout de huit minutes, et se tournant tout-à-coup vers moi, il s'écria : *Tugwa* (c'est assez). Tous ces devoirs étant accomplis, il se mit en marche pour regagner le vaisseau. »

On eut une occasion de vérifier la force

des chiens, qu'il était curieux de voir traîner de *l'Hecla* sur *la Fury* une ancre, un bateau, un mât, sans la moindre difficulté. Neuf des chiens du capitaine Lyon tirèrent 1611 livres en neuf minutes à une distance de dix-sept cent cinquante pas, et ils soutinrent ce travail sept ou huit heures par jour. Le 20 juin, on vit arriver du nord trois ou quatre Esquimaux; ils excitèrent une vive curiosité par le traîneau qui les portait, et dont certaines pièces offraient les lettres *Brea*, ce qui prouvait à peu près que c'était les débris d'un tonneau de pain. Ces matériaux provenaient de deux vaisseaux qui avaient été jetés sur la glace.

« Durant une excursion que je fis avec un Esquimau et sa femme, raconte Parry, nous les vîmes s'arrêter et aller droit à un cercle de pierres, s'y agenouillant et poussant des cris aigus pendant quelques minutes; ils répandaient des larmes abondantes, et quand je m'enquis de la cause de cette affliction, j'appris que ce lieu était celui même où une tente avait été dressée tout l'été, et que la

place où la vieille femme était à genoux avait été le lieu de la mort de son fils adoptif. L'expression de leur douleur naïve et touchante me frappa. »

Le 1er août 1823 était arrivé et les vaisseaux étaient aussi étroitement renfermés dans la glace qu'au fort de l'hiver. Du haut des mâts on se procura une vue distincte du détroit, et il est impossible de concevoir un aspect plus décourageant que celui-là. Un immense espace de glace solide et unie occupait toute la mer visible à l'ouest, et l'œil se fatiguait en vain à chercher sur sa surface une seule fente.

Les deux capitaines décidèrent alors de retourner en Angleterre; le 11, Parry se rendit sur le continent de la péninsule Melville, prit possession du pays et y fit élever un mât de cinquante pieds de haut portant pavillon anglais, et au sommet une boule faite de cercles de fer et de toile à voiles ayant dix pieds de diamètre. On enterra au pied du mât un cylindre contenant sur parchemin une relation du voyage. Le 12 août, les vais-

seaux quittèrent définitivement Igloulik. Le 1er septembre, ils étaient à l'E. de l'île Winter; le 17, se trouvant hors des glaces, ils descendirent le détroit d'Hudson; enfin le 14 novembre, ils mouillèrent dans la Tamise.

EDWARD PARRY.

TROISIÈME VOYAGE (1824—1826).

L'Amirauté ne prit que le temps nécessaire pour armer *l'Hecla* et *la Fury*, et ces deux bâtiments, commandés par l'infatigable Parry, se remirent en route pour le détroit de Lancastre, le 10 mai 1824. A la fin d'octobre, les quartiers d'hiver étaient établis au port Bowen, dans le passage du Prince-Régent. Jusque-là le voyage n'avait offert que les alternatives bien connues de nos lecteurs; tantôt les vaisseaux étaient arrêtés par les glaces, tantôt ils étaient entraînés par elles loin de leur route; mais l'expérience du

hardi navigateur, qui avait en quelque sorte pris possession de ces terribles mers, avait surmonté tous les obstacles, et ce fut sans avoir éprouvé d'accident qu'on se prépara à l'hivernage. Cette position, semblable à celles que nous avons déjà décrites, inspire au narrateur les réflexions suivantes qu'on nous saura gré de citer textuellement. « Notre situation au milieu des glaces polaires ne peut offrir aux lecteurs le mérite de la nouveauté, et les événements qui se passèrent entre nous ne furent autre chose que ce que l'on voit en Angleterre à la même époque au coin du feu. Si l'on ne trouvait point quelque expédient pour faire sentir par un peu de variété que la pensée n'est point engourdie et qu'elle conserve toute son activité, rien ne serait plus désespérant que la monotonie prolongée d'une existence dont rien ne marquerait la durée, si ce n'est l'aiguille de l'horloge, et qui ne pourrait laisser dans le souvenir qu'une seule impression. Dans les hautes latitudes, les hivers sont parfaitement semblables, et lorsque l'on est

dans la nécessité de les subir, rien n'est plus agréable que de rencontrer au milieu de cette affreuse solitude quelques membres de la grande famille humaine. Dans les climats tempérés, on a tout au moins les variations du temps, un froid plus ou moins vif, des sensations diverses; au lieu qu'il faudrait peut-être passer toute sa vie dans les régions polaires pour y remarquer une légère différence entre un hiver et un autre. Dès que la terre est couverte de neige, tous les objets revêtent une blancheur fatigante, non pas pour quelques jours ou quelques semaines, mais pour plus de la moitié de l'année. Point de mouvement, rien qui conserve une apparence de vie; les indigènes de ces tristes contrées sont allés chercher des lieux plus habitables; l'ame humaine repousse cette image d'une nature complètement morte; l'homme n'est pas destiné à supporter ces épouvantables hivers. »

Ce troisième voyage prouve, mieux encore que n'avaient fait les précédents, l'efficacité des moyens employés pour conserver la santé

des marins. « Cette fois, dit le capitaine, le foyer fut placé tout au fond de la cale, afin que le courant d'air chaud fût plus rapide en raison de la hauteur des tuyaux qui servaient à le distribuer dans les chambres des officiers, sans que la chaleur pût se dissiper en pure perte. Cette disposition avait un autre avantage non moins important et que nous remarquâmes pour la première fois : la circulation de l'air chaud servant de ventilateur, l'humidité disparut avec tous ses effets nuisibles. Des bouches de chaleur furent ouvertes dans la fosse aux câbles; les matelots y transportèrent leurs hamacs, et le tiers de l'équipage put y coucher. Pendant tout l'hiver, la température s'y maintint uniforme; le volume d'air était assez grand, on y respirait à l'aise, et l'air continuellement renouvelé et toujours chaud nous procura un soulagement dont nous avions manqué jusqu'alors. Ainsi, parfaitement garantis du froid et de l'humidité, et respirant un air pur, les plus graves inconvénients du climat avaient disparu pour nous. »

L'expérience avait démontré à Parry la salutaire influence des amusements et des occupations utiles ; on chercha donc les moyens nécessaires pour arriver à ce but, car les anciens divertissements étaient bien usés : le théâtre n'offrait plus les ressources autrefois si précieuses, et la rédaction des gazettes fatiguait au lieu d'amuser, lorsque le capitaine Hoppner vint au secours de ses compagnons : il donna l'idée d'une mascarade et présenta sur-le-champ un canevas pour lier et varier les scènes de ces divertissements, auxquels tout l'équipage, même les officiers, devait participer.

« Aucune idée, dit Parry, n'eût pu venir plus à propos ni être mieux assortie à notre position ; des rôles d'une prodigieuse variété furent conçus, arrangés et joués avec autant d'esprit que de gaîté ; point de désordres, observation scrupuleuse de la décence, plaisanteries inoffensives, en tout le sentiment des convenances et de l'à-propos ; un cercle brillant n'eût pas dédaigné nos humbles mascarades. Nous admirâmes l'esprit naturel

et le tact de nos marins qui saisirent sur-le-champ la pensée de l'inventeur comme si elle leur fût venue à eux-mêmes. On se masquait alternativement sur l'un des deux vaisseaux; notre carnaval dura ainsi tout l'hiver sans licence et sans excès. »

On se livrait néanmoins à des occupations utiles; les écoles furent rétablies; les marins apprirent à lire, à écrire, et on leur enseigna les préceptes de la religion. Les officiers étaient chargés des observations astronomiques, nautiques, météorologiques, ce qui contribuait à faire passer rapidement le temps.

La rupture des glaces se fit attendre jusqu'au 20 juillet; ce fut alors seulement que les vaisseaux quittèrent leur station d'hiver et se dirigèrent à l'O. de l'*Entrée du Prince-Régent.* Après avoir surmonté quelques obstacles, ils avancèrent assez loin, mais les glaces se rapprochaient de plus en plus des terres, et l'on avait découvert que *la Fury* était si endommagée qu'elle ne pouvait aller plus avant sans être réparée.

Aucun port ne s'offrant où l'on pût pro-

céder à ces réparations, il fallut les tenter en pleine mer en formant une sorte de bassin avec des glaces réunies. C'était un travail pénible, rebutant, à cause de la mobilité du sol sur lequel on était obligé de s'appuyer; mobilité qui faisait souvent perdre les fruits d'une longue fatigue. Cependant toutes les difficultés étaient vaincues et les réparations allaient commencer, lorsqu'un coup de vent ébranla le bassin et mit l'*Hecla* dans la nécessité de recevoir aussi un prompt radoub. On lui fit prendre la place de *la Fury* qui fut tirée de l'eau pour être visitée avec plus de soin. Cette inspection détruisit tout espoir de rendre ce bâtiment en état de tenir la mer; on fut contraint de l'abandonner avec toutes les provisions qui ne pouvaient trouver place sur l'*Hecla*. La consternation fut au comble lorsque chacun fut convaincu de la perte qu'on avait faite. Le chef alors ne pouvant plus compter sur des hommes fatigués et tout-à-fait découragés, et d'autres motifs se joignant encore à la connaissance du peu de ressources qu'il trouverait désor-

mais dans ses équipages, Parry prit la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 16 novembre.

En terminant la relation de ce voyage, Parry donne sur les naturels de la presqu'île Melville des détails qui n'ont pas trouvé leur place dans le cours de ses différentes narrations; nous en allons extraire les traits les plus saillants.

La taille des Esquimaux est petite, et, chez les femmes, la forme des vêtements et l'habitude qu'elles contractent de bonne heure de se courber en avant pour balancer les pieds de l'enfant qu'elles tiennent dans leur capuchon, les font paraître encore plus petites qu'elles ne le sont réellement; leur nez est renfoncé entre les os des joues, mais sans être aplati. Leurs dents sont belles, sans en excepter celles des vieilles femmes qui sont cependant considérablement usées par l'habitude qu'elles ont de mâcher les peaux de veau marin pour faire des bottes.

Les jeunes gens des deux sexes ont le teint clair et transparent; leur peau est

douce, et, quand elle est dépouillée de sa couche d'huile et de saleté, elle est à peine plus foncée que celle d'un habitant du midi de l'Europe. Ils ont l'œil petit et fendu obliquement comme celui des Chinois. La chevelure des deux sexes est noire, luisante et raide; les hommes la portent longue et pendant en désordre autour de la tête. Les femmes sont fières de leur chevelure; quand elles veulent se montrer parées, elles la séparent en deux parties égales, qui retombent sur chaque côté de la tête et sur les épaules. Pour assujettir ces tresses, elles les attachent en forme de longue queue, avec une lanière de peau de daim, roulée en spirale de manière à montrer alternativement une bande de fourrure blanche et une foncée : on appelle ces queues *rogliga*. Les femmes les moins élégantes se contentent de nouer leurs cheveux en nattes pendantes de chaque côté du front. Quand une femme a son mari malade, elle porte les cheveux détachés, et, s'il meurt, elle se les coupe en signe de deuil. Les hommes se laissent croître la barbe sur la lèvre

supérieure et le menton, de la longueur d'un pouce à un pouce et demi.

Les hommes et les femmes portent des vêtements entièrement de peau de daim, et, en ce point, ils diffèrent de la plupart des Esquimaux: quant à la forme des habits, elle ne varie point de celle que nous avons déjà décrite. Les femmes recevaient avec empressement les grains de verre que nous leur donnions, et disposaient les noirs et les blancs alternativement sur un cordon; elles les portaient aussi en bracelets autour du poignet : il est probable que ce dernier ornement était considéré comme un charme. L'une d'elles avait sur sa veste une rangée de nez de renards, disposés comme des boutons; décoration singulière et qui fut aussi considérée comme une amulette. Parry acheta à une femme un ornement demi-circulaire de cuivre, en scie au bord supérieur et d'un très-beau poli, qu'elle portait sur sa chevelure au-dessus du front, et qui lui siéyait très-bien. Toutefois, la plus jolie parure de ce genre appartenait à un homme; elle consistait en une bande

de deux pouces de largeur, composée de plusieurs lanières de peau, alternativement noire et jaune. Près du bord de la partie supérieure, on avait entrelacé avec art un peu de poil qui formait avec la peau une élégante marqueterie. A la partie inférieure, pendaient plus de cent petites dents, particulièrement des dents de rennes, proprement attachées par un double nerf et dont l'ensemble formait une gracieuse frange.

Le tatouage paraît être pour les femmes un ornement indispensable. Cette opération a lieu à l'âge de dix ans. Les parties du corps qu'on orne ainsi sont la figure, les bras, les mains, quelquefois la poitrine, mais jamais les pieds comme dans le Groënland. On fait cette opération très-facilement, en passant sous l'épiderme une aiguille et un brin de fil, couvert de noir de fumée et d'huile. On trace d'abord le dessin sur la peau, et le passage de l'aiguille laisse une teinte ineffaçable. Plusieurs hommes étaient tatoués sur le revers de la main : ils dirent qu'ils regardaient ces marques comme un souvenir qu'on leur avait

laissé de quelque personne morte ou absente.

Les huttes de glace ressemblent assez à des habitations humaines, tant que la neige ne les a pas couvertes; mais alors rien ne les distingue plus des élévations ordinaires du sol que le disque de glace qui leur sert de vitre: on peut se figurer quel singulier aspect présente, la nuit, une maison qui ne trahit sa présence que par le cercle de clarté que projettent les lampes de l'intérieur. Chaque lampe est disposée de façon à s'alimenter d'huile elle-même; à cet effet, on suspend une branche mince et longue de graisse de baleine, de veau marin ou de morse, près de la flamme, et la chaleur fait tomber l'huile goutte à goutte dans le vase. Immédiatement au-dessus de la lampe, est un grossier châssis de bois où les pots sont suspendus; ce châssis sert aussi à supporter un grand cerceau en os qui contient un filet bien tendu, sur lequel on expose tous les objets mouillés, les bottes, les souliers et les mitaines.

Avec la corne du bœuf musqué, les Esquimaux se font des cuillères assez semblables

aux nôtres. Chaque ménagère porte, attachées à son étui d'aiguilles, une douzaine de cuillères étroites, formées de longs morceaux d'os creusés.

Pour faire du feu, l'Esquimau se sert de deux morceaux de pyrite de fer, dont les étincelles sont tirées de manière à tomber dans un petit étui de cuir qui contient de la mousse bien sèche et frottée entre les mains.

Ils ont beaucoup d'instruments de chasse et de pêche, proportionnés à la force des animaux qu'ils doivent attaquer; mais ils ne connaissent aucune arme de guerre. La tradition leur a cependant appris à redouter les Indiens, à cause de leur férocité. Quand Parry leur raconta les circonstances du massacre dont Hearne fut témoin, ils se pressèrent autour de lui, écoutant avec une attention muette et presque hors d'haleine; les mères rapprochèrent d'elles leurs enfants, comme pour les garder de la cruelle catastrophe.

Les chiens des Esquimaux sont remarquablement bien défendus contre le froid. Leur poil, dans l'hiver, a trois ou quatre pouces

de long; mais, en outre, la nature leur fournit dans cette saison rigoureuse un second vêtement de laine douce et serrée qu'ils commencent à perdre au printemps. Ainsi fourrés, ils peuvent faire face au froid le plus violent sans en souffrir; ils ont de plus une faculté étonnante de résistance au froid dans toutes les parties du corps qui ne sont pas ainsi garanties. Ils n'aboient jamais, mais ils ont, comme les loups, un hurlement mélancolique qu'ils prolongent quelquefois pendant une minute ou deux : ils sont hargneux et se battent sans cesse, ce qui fait qu'ils sont presque tous estropiés. Quand ils sont caressés et bien nourris, ils deviennent tout-à-fait familiers et domestiques; mais ce traitement ne perfectionne pas leur qualité comme chiens de trait.

Quoique les chiens ne traînent que par la crainte du fouet, cependant l'emploi de cet instrument est nuisible à la marche des traîneaux; car, non-seulement celui qui a été frappé se retourne, mais généralement il tombe sur son plus proche voisin, qui se re-

jette sur un autre; de là résulte un désordre général, accompagné de hurlements et de grognements sans fin. Aussi le conducteur se sert-il peu du fouet, et, quand il veut exciter son attelage, il emploie certains mots ou le nom du chien qui guide les autres. Quand ils tirent des fardeaux pesants, ils s'en acquittent mieux lorsqu'un de leurs maîtres, une femme surtout, marche devant le traîneau; dans ce cas, on leur fait souvent hâter le pas en portant une mitaine à sa bouche, et en faisant semblant de la couper avec un couteau; les chiens, prenant cet objet pour de la viande, se précipitent en avant pour le saisir.

Les Esquimaux, dans leurs rapports avec les Anglais, se montrèrent d'abord probes et loyaux; mais en devenant familiers, ils se livrèrent à de nombreux larcins. Il faut convenir aussi que la tentation était bien forte! Le défaut principal de leur caractère est l'envie et la médisance, surtout chez les femmes; il n'était pas rare de les voir réunies en groupe, chacune racontant aux autres ce qu'elle savait, contrefaisant de temps à autre les personnes

dont elle parlait, et entremêlant ses histoires de plaisanteries qui s'adressaient évidemment à des absentes.

Les femmes ne sont point traitées en servantes ; elles se livrent aux soins domestiques comme les femmes d'une condition inférieure dans la société civilisée. Dans l'hiver, elles n'ont absolument rien à faire, et restent tranquillement dans leurs huttes; la plus grande partie du jour, elles se tiennent assises sur leur lit, les jambes ployées sous elles. Les hommes s'asseient quelquefois comme nous, mais ils aiment mieux avoir les jambes croisées devant eux.

Les familles ne sont pas nombreuses : chaque ménage a trois ou quatre enfants. Les mères les sèvrent habituellement à trois ans: elles ont aussi l'habitude de leur donner à manger avec la bouche, après avoir amolli par la mastication les aliments qu'elles leur présentent, en tournant la tête assez pour que l'enfant, qui est dans le capuchon, puisse joindre ses lèvres à celles de sa mère. Les enfants sont dociles : un mot, un regard même

de leurs parents suffit pour les faire obéir. Quand ils ont huit ans, leurs pères les emmènent à la chasse des veaux marins, et, à partir de cette époque, ils apprennent à se rendre utiles à toute la tribu.

« Il m'arriva un jour, dit Parry, de me qualifier, en riant, de père d'un jeune garçon qui était près de moi, et je reçus du véritable père une réponse qui me prouvait que je pouvais l'adopter sans façon. L'adoption est passée en coutume. Poussée à l'excès, elle n'a pour motif souvent qu'un but d'intérêt; aussi n'adopte-t-on que les garçons. Quand un Esquimau adopte le fils d'un autre, il dit qu'il le prend (*tego*); dès-lors l'enfant vit chez son père adoptif comme dans la maison paternelle, et ignore souvent qu'il a été l'objet d'un marché.

La conduite des Esquimaux envers les vieillards et les infirmes, qui ne sont plus qu'un fardeau, trahit un degré d'insensibilité qui paraît presque féroce. Cependant lorsque plusieurs familles demeurent ensemble, elles vivent dans la concorde la plus parfaite.

Ces peuples ne paraissent reconnaître aucune supériorité entre eux, après celle des parents et des maris[1]; c'est par l'effet de cette fierté qu'ils se sont nommés *Innui* ou les *hommes*.

On peut supposer que, chez un peuple aussi gai que les Esquimaux, il y a plusieurs sortes de jeux. Il en est un qu'un officier vit à l'île Winter pendant que les maris étaient à la chasse; une femme en était le principal personnage. Elle délia d'abord sa chevelure, la natta, attacha les deux bouts ensemble pour n'en pas être gênée; puis, s'avançant au milieu de la hutte, elle se mit à faire les grimaces les plus hideuses, attirant ses deux lèvres dans sa bouche, poussant son menton en avant, louchant d'une manière effroyable, fermant de temps à autre un œil et rejetant sa tête en arrière comme si elle eût eu le cou disloqué. Ce spectacle fut suivi d'un second divertissement qui consiste à regarder fixe-

[1] On verra, dans les deux voyages de Ross, des faits qui démentent cette assertion.

ment et gravement devant soi en répétant : *Tabak tabak, keibo keibo, keban genu toïk, keban genu toïk, amatoma, amatoma,* dans l'ordre où ces mots sont placés, mais chacun d'eux quatre fois au moins et toujours avec une inflexion de voix particulière qui ressemble beaucoup à de la ventriloquie. Après le dernier *amatoma,* l'actrice se désignant elle-même du doigt prononça le mot *angetkoug* en tenant son sérieux pendant cinq ou six secondes; puis elle éclata d'un rire fou, auquel se joignit toute la compagnie, en prononçant certaines paroles d'une voix gutturale. Il y eut d'autres divertissements du même genre, c'est-à-dire composés de grimaces et de contorsions qu'il serait impossible de décrire. Les femmes s'amusent aussi à sauter à la corde; elles sont fort passionnées pour la musique vocale et instrumentale. Elles écartaient leur chevelure de leurs oreilles et tendaient le cou pour saisir plus distinctement les sons, quand on faisait de la musique à bord. Quant à leur musique propre, elle est entièrement vocale, à moins que le

tambourin ne soit considéré comme une exception.

Quelle que soit l'abondance dont ces peuples jouissent, ils souffrent quelquefois horriblement de la famine, ainsi que nous en avons donné des preuves. Un jour, pendant une très-grande disette, une troupe tomba sur une autre et la massacra tout entière; les vainqueurs vécurent ensuite de la chair des vaincus quand elle fut gelée et sans la faire cuire ou même dégeler. Leurs superstitions qui sont nombreuses ont toutes trait aux esprits, avec lesquels, en certains cas, les *sorciers* ont de mystérieux entretiens dans une hutte sombre et d'une voix étrangement modulée; ils ont une grande confiance dans ces absurdes oracles.

EDWARD PARRY.

QUATRIÈME VOYAGE (1827).

Tentative pour atteindre le Pôle Nord par les glaces et au moyen de chaloupes.

Quoique le dernier voyage de Parry ait été exécuté par le Spitzberg, et que par conséquent sa narration appartienne au dernier chapitre de cet ouvrage, nous croyons devoir en parler ici pour faire connaître de suite l'ensemble des travaux de ce navigateur, dont le nom seul équivaut à tous les éloges qu'on en pourrait faire.

L'objet de l'expédition était d'arriver au pôle sur deux bateaux que l'on pouvait convertir en traîneaux et conduire sur la glace. *L'Hecla* devait transporter Parry au Spitzberg, l'y attendre et le ramener après son voyage sur la glace. Le 25 mars, on quitta la Tamise, et le 14 mai *l'Hecla* était en vue du cap Hackluyt, lorsqu'un coup de vent le força de chercher un abri au milieu des glaces, dont

il ne put se dégager que le 8 juin. Ce retard fut d'autant plus inopportun que la saison était extrêmement favorable; ceux qui avaient fait plusieurs voyages au Spitzberg disaient n'avoir jamais joui de trois semaines d'un temps aussi constamment beau.

En arrivant aux Sept-Iles, on les trouva fermées par les glaces, ce qui n'empêcha pas qu'on ne déposât sur l'une d'elles (île Walden) une partie des provisions pour les reprendre au retour. Le capitaine continua sa route vers le N. à travers des glaces rompues, dont il espérait découvrir l'origine; mais parvenu à 81° 5' 32" sans trouver ce qu'il cherchait, dans la crainte que le vaisseau ne fût surpris par les glaces à une si haute latitude, il rétrograda vers le N. et jeta l'ancre dans une baie sur la côte nord du Spitzberg.

Le moment était venu de faire usage des deux bateaux *l'Enterprise* et *l'Endeavour*. Parry commandait *l'Enterprise*, Ross *l'Endeavour;* le lieutenant Forster resta à bord de *l'Hecla*. Les bateaux mirent à la voile le 21 juin et afin de s'alléger autant que possible,

ils laissèrent une partie de leurs provisions à la petite île de *la Table,* la terre la plus au nord que l'on connaisse.

L'extrait suivant fera connaître les occupations journalières des voyageurs et leur manière de vivre; c'est une introduction qui met le lecteur en état de tout comprendre dans le récit de ce voyage extraordinaire.

« J'avais formé d'avance le projet d'intervertir l'ordre naturel, et de marcher la nuit en nous reposant le jour; nous n'avions point à craindre l'obscurité de cette partie de la journée que nous appelons la nuit, puisque le soleil ne se couche pas pendant l'été. Et puis je pensais que cet astre étant plus près de l'horizon et répandant moins de lumière, nous serions moins éblouis par l'éclat intolérable des neiges polaires, beaucoup plus resplendissantes que celles des climats tempérés. Cet arrangement consacrait à nos haltes les heures les plus chaudes de la journée, ce qui devait nous donner un peu plus de facilité pour sécher nos vêtements, souvent pénétrés par la froide humidité de ces

tristes régions ou trempés par de fréquentes ondées qui nous incommodaient beaucoup; de plus, aux heures les plus froides, la neige était plus ferme et supportait mieux le poids des traîneaux. Lorsque le soir approchait, nos apprêts de départ commençaient par des prières faites en commun; ce devoir religieux accompli, chacun endossait ses vêtements de voyage, dont la pièce principale était un sarreau de forte toile bleue; pour la nuit, on s'enveloppait d'une robe de chambre en camelot, doublée d'une fourrure très-chaude. Peut-être, pendant tout le cours de l'expédition, n'avons-nous pas eu la bonne fortune de nous sécher six fois complètement et de n'être pas transis de froid. Au reste, en quelque état que nous fussions au moment du départ, nous savions qu'un quart-d'heure de marche suffirait pour que l'humidité eût pénétré nos habits; nos soins les plus assidus étaient réservés pour nos hardes de nuit qui nous soulageaient beaucoup. Quand le soir tout était prêt pour le départ, nous déjeunions; ce premier repas était très-frugal:

une jatte de chocolat et du biscuit en faisaient tous les frais. Après un travail de cinq heures, nous employions une heure à nous reposer et à dîner. On se remettait en route, et l'on marchait plus ou moins longtemps, souvent pendant six heures. Lorsque la mer était assez libre pour nous permettre de naviguer, nous choisissions pour nos haltes un glaçon large et uni, sur lequel il nous fût possible de hâler nos bateaux, afin de les mettre en sûreté contre le choc des glaçons flottants. Les deux embarcations étaient placées l'une à côté de l'autre, ayant le vent arrière; on enlevait la neige dont elles étaient ordinairement remplies, et on y formait un abri au moyen de voiles soutenues par des perches. Lorsque les premières dispositions avaient mis les équipages à l'abri, on changeait de vêtements, on se séchait et on se réchauffait. Venaient ensuite les réparations qu'exigeaient les bateaux, les agrès, les hardes, puis le souper. Après ce repas, les pipes étaient allumées; officiers et matelots fumaient avec délices, jouissance qui avait son

utilité, car la multitude de ces petits foyers élevait très-sensiblement la température de notre logement, et contribuait à sécher nos hardes. Cette partie de la journée était consacrée aux amusements ; les conteurs débitaient leurs joyeux récits, pendant lesquels chacun faisait sécher ses vêtements; on posait des sentinelles pour se mettre en garde contre le choc des glaces et contre les ours; puis on faisait la prière du soir. L'heure du sommeil étant venue, on endossait les fourrures et l'on passait des nuits beaucoup meilleures que les lieux et les circonstances ne pourraient le faire penser.

» Un sommeil de sept heures nous suffisait; dès que l'heure du réveil était arrivée, le son du cor annonçait que le chocolat était prêt. Les distributions journalières étaient réglées de la manière suivante pour chaque homme : dix onces de biscuit, neuf onces de viande salée, une once de chocolat délayée dans une pinte d'eau et une demi-once de tabac. L'esprit de vin était le combustible dont nous nous servions; nous en brûlions

deux pintes par jour; un calefacteur suffisait à tous nos besoins pour notre déjeuner, et une pinte d'esprit de vin mettait en ébullition vingt-huit pintes d'eau, prise à la température de la glace fondante.»

La mer ne cessait point d'être encombrée de glaces trop rapprochées pour qu'il fût possible de naviguer dans les intervalles : il fallait hâler péniblement les bateaux par dessus pour les remettre en mer quelques heures après, et recommencer la même manœuvre sur un autre glaçon. Cette manœuvre exigeait autant de déchargements et de chargements que de hâlages et de mises à flot, tant pour alléger les bateaux que pour ne pas s'exposer à de grandes avaries dans les provisions, ou même à leur perte totale. A peine débarrassés de ces glaces irrégulières et dures, les courageux voyageurs rencontrèrent des champs de glaçons d'une origine toute différente, comme leur structure l'indiquait. Leur surface était presque entièrement couverte de pointes aiguës qui rendaient la marche pénible, déchiraient les bottes et bles-

saient les pieds. Pour surcroît d'incommodités, ces glaçons extraordinaires étaient chargés pour la plupart de tertres plus ou moins raboteux, sur lesquels il fallait faire passer les bateaux, quelquefois en les soulevant perpendiculairement. Lorsqu'une neige épaisse et molle couvrait toutes ces aspérités, la fatigue des matelots s'accroissait encore : on pense bien que leur marche était fort lente; ils regardaient comme très-bien employés les jours où ils avaient avancé de quatre à cinq milles vers le N. Par malheur, ces bonnes fortunes étaient fort rares; communément on n'obtenait guère que trois milles (une lieue) de progrès réel. Des tourbillons de neige, des torrents de pluie encore plus incommodes, semblaient se déchaîner pour empêcher nos voyageurs d'arriver au pôle. Une de ces pluies dura vingt-une heures sans interruption, et fit place à une brume des plus épaisses. Ce brouillard couvrait d'un voile lugubre cette scène inanimée et en rendait la désolation plus profonde encore. Quand le ciel était pur, la vue d'un oiseau qui pas-

sait ou l'aspect d'un glaçon d'une forme particulière excitaient un profond intérêt; chacun se communiquait alors ses impressions fugitives. Mais un spectacle curieux pour ceux qui restaient en arrière, c'était de voir dans l'éloignement les deux chaloupes et les figures mobiles des hommes qui les traînaient au milieu des glaçons; le son de la voix, qui, ainsi que nous l'avons dit, se fait entendre à des distances très-éloignées, troublait seul le silence de ces solitudes glacées, et semblait rattacher à la vie ceux qui étaient égarés au milieu de ces glaces éternelles, image du chaos. La pluie et la chaleur croissante avaient ramolli la neige, ce qui rendait la marche encore plus pénible; on y enfonçait presque à chaque pas. Dans une occasion, il fallut deux heures d'un travail excessif pour avancer de soixante-dix toises. Ces contretemps se renouvelaient souvent : si du moins ces progrès si lents et si laborieusement obtenus n'avaient pas été presque illusoires!

« Le 20 juillet, dit Parry, nous nous arrêtâmes à sept heures après midi pour mesu-

rer le chemin que nous avions fait. Nous avions avancé de six milles et demi au N.N.O. et parcouru dix milles mais quel fut notre désappointement, lorsque l'observation de la latitude, comparée à celle du 17, nous prouva qu'il fallait réduire à cinq milles nos progrès au N., au lieu de dix milles que nous comptions avoir faits! L'équipage ne fut pas mis dans la confidence, mais les matelots entrevoyaient ce qu'on leur cachait avec tant de soin. Leur bonne humeur n'en souffrit aucune atteinte; ils étaient les premiers à plaisanter au sujet de l'inabordable 83°. L'air était chaud, mais brumeux et excessivement humide. Le 26, vers midi, on prit la hauteur du soleil; on trouva que la latitude était de 82° 40' 23''. Ainsi, depuis le 22, suivant nos calculs, nous avions parcouru dix-neuf milles vers le N., et en réalité nous avions rétrogradé d'une lieue vers le S.; la dérive des glaces nous entraînait donc en sens contraire plus vite qu'il ne nous était possible d'avancer : il paraît que le mouvement des glaces vers le S. était au

moins de quatre milles par jour. Je crus devoir annoncer la fâcheuse nouvelle que l'on n'avancerait pas plus loin; les matelots, au lieu d'apprendre avec satisfaction que leurs fatigues allaient cesser, furent tous frappés de surprise et de tristesse, lorsqu'ils surent qu'après tant de journées de marche, nous n'avions presque pas approché du but de notre voyage. J'accordai un jour de repos, et il était bien nécessaire; les matelots l'employèrent à mettre leur linge en ordre, tandis que les officiers faisaient les observations: heureusement il fit beau temps. Ainsi nous ne pûmes aller que jusqu'au 82° 45' de latitude, par 16° 55' de longitude E. A ce terme de notre voyage, nous n'étions qu'à cent soixante-douze milles (cinquante-sept lieues) du vaisseau qui nous attendait; mais la route que nous avions mesurée était de deux cent quatre-vingt-douze milles ou quatre-vingt-dix-sept lieues, dont nous avions fait une centaine dans nos bateaux. Avant de continuer notre voyage sur la glace, pour arriver au pôle, il eût fallu franchir un intervalle

de six cent huit milles ou deux cent trois lieues. Nos bateaux furent pavoisés durant tout le jour; mais cet appareil de solennité nous fit sentir plus vivement encore le regret de n'avoir pas pu déployer au pôle même le pavillon de la Grande-Bretagne. Nous nous consolions en pensant que nous étions parvenus à de plus hautes latitudes qu'aucun des navigateurs précédents dont les découvertes soient authentiques.»

Au retour, le phénomène de la neige colorée en rouge s'offrit de nouveau plus en grand, et avec des circonstances particulières. [illegible] couleur, dit Parry, pénétrait à la profondeur de plusieurs pouces. Nous remplîmes une bouteille de cette neige extraordinaire pour la soumettre à l'analyse chimique. Nous avions déjà remarqué que, lorsque nos traîneaux chargés passaient sur la neige durcie, ils laissaient derrière eux une nuance que nous attribuâmes alors à quelque matière colorante contenue dans le bouleau dont ils étaient construits et que le froissement et la pression dégageaient;

mais cette fois, les patins sur lesquels les bateaux glissaient, et les crampons de nos souliers, produisirent le même effet, et nous pûmes constater qu'il n'était dû qu'à la compression de la neige ou de la glace. La plus forte loupe ne put laisser apercevoir aucune substance rouge qui donnât sa couleur à l'eau congelée qui l'eût contenue. La neige mise dans la bouteille n'était colorée qu'en partie; mais les taches rouges qu'on y voyait étaient très-remarquables, quoique de teintes inégales. Quelques-unes imitaient assez bien la couleur de la chair de saumon, d'autres étaient d'un rouge plus intense. Cette substance, généralement classée parmi les algues, a été nommée *protococcus nivalis, palmella nivalis,* enfin *uredo nivalis.* »

A mesure que les équipages se rapprochèrent du S., leurs fatigues, loin de diminuer, augmentèrent encore, et la santé des matelots se soutint plus difficilement; les glaces étaient moins solides et se rompaient sous les pieds; les neiges se ramollissaient, les flaques d'eau se multipliaient, et les engelures, ainsi que

de larges écorchures, faisaient beaucoup souffrir quelques hommes. Des accidents maladifs vinrent s'ajouter encore aux misères des voyageurs. On tua sur la glace un ours qui mordait encore la neige quand on s'approcha de lui. Dès qu'il fut mort, on lui ôta le cœur et le foie : chaque homme eut une livre de viande. Toute la journée, on fut occupé à en faire frire des tranches sur un grand feu de graisse; mais il en résulta de nombreuses indigestions et des coliques qui durèrent plusieurs jours. La chair de l'ours fut réputée malsaine; car on ne voulut pas convenir que les règles de la sobriété n'avaient pas été suivies. Comme les officiers ne s'en étaient point écartés, ils ne furent nullement incommodés.

Enfin, on entra dans une mer morte, mais très-houleuse et lançant de hautes lames contre les glaces qu'on voyait encore. Le voyage sur la glace avait duré quarante-huit jours.

Ce fut au milieu d'une brume épaisse que les bateaux abordèrent à la petite île de

la Table; on ne retrouva plus les provisions : les ours les avaient dévorées. Le lendemain on reprit celles placées sur l'île Walden et l'on chercha à regagner le vaisseau. Cette partie du voyage fut également bien pénible. « Les lames, dit Parry, brisées contre nos bateaux nous couvraient de leur humide écume, et il fallait enlever continuellement la neige qui s'amoncelait autour de nous; pendant cinquante-six heures, il fut impossible de prendre aucun repos, et, après avoir travaillé de toutes nos forces pendant quarante-huit de ces heures, tout ce que nous pûmes faire fut de mettre nos bateaux en sûreté en les hâlant sur une roche après les avoir déchargés. Nous remarquâmes dans cette occasion que le malaise d'une extrême fatigue altère les bonnes habitudes morales des hommes; nos matelots semblaient ne plus comprendre nos ordres, nous étions moins obéis; il fallut recourir aux moyens les plus énergiques pour que les bateaux fussent enfin déposés sur le récif. Un souper chaud, un bon feu allumé avec le bois dé-

posé par la mer sur le rivage, remirent chacun dans son état normal; les souffrances des jours précédents furent oubliées. » Le 21 août, après une absence de soixante-un jours, et après avoir accompli un voyage de onze cent vingt-sept milles (trois cent soixante-seize lieues), les équipages étaient réunis sur *l'Hecla*, où ils furent reçus par les embrassements et les cris de joie de ceux de leurs compagnons qui n'avaient pas fait partie de cette expédition à jamais mémorable.

BEECHEY (1825—1828).

Parry exécutait en 1824 son troisième voyage dans le détroit du *Prince-Régent*, tandis que Franklin explorait la côte qui s'étend depuis le fleuve Mackenzie jusqu'au cap Glacé, comme nous le dirons plus loin. L'Amirauté anglaise, toujours occupée de sa grande et noble idée du passage, prévoyant que ces voyageurs ne pourraient se joindre sans avoir épuisé leurs ressources, résolut d'envoyer dans le détroit de Behring un

vaisseau chargé d'attendre l'arrivée des deux expéditions. La frégate de guerre *le Blossom* fut désignée pour ce service, et le capitaine Beechey en reçut le commandement le 12 janvier 1825. Toute la première année de ce voyage fut employée à visiter l'Océan-Pacifique, dans lequel le navigateur Beechey signala son passage, ainsi que Kotzebue, par des découvertes et des travaux importants. Le 25 juillet 1826, *le Blossom* était à l'ancre sur l'île Chamisso, dans le détroit de Kotzebue; on arma l'allège qui devait servir à l'exploration de la côte; le lieutenant Elson la montait avec dix hommes. Le 30, on sortit du détroit pour aller à la recherche du capitaine Franklin qui devait alors se trouver dans ces parages.

Le 2 août, étant allé à terre pour élever un signal, Beechey fut reçu par quelques Esquimaux plus grands que les Esquimaux ordinaires; les femmes étaient tatouées et avaient le bord des paupières noirci. Il visita le village formé de tentes consistant en quelques bâtons mal recouverts de peaux et qui

ne pouvaient les garantir du vent ni de la pluie; les habitants firent un bon accueil aux Anglais. *Le Blossom* côtoya ensuite la terre le plus près qu'il lui fut possible, dénommant les caps et les points qui méritaient l'attention, jusqu'au cap Glacé, limite extrême des tentatives du célèbre Cook. Le 17, l'allège partit pour suivre la côte vers le nord-est, et la frégate revint à l'île Chamisso pour attendre son retour.

Le 10 septembre, on vit l'allège paraître toutes voiles déployées, et le lieutenant Elson monta peu de temps après à bord pour rendre compte de son voyage. Il s'était avancé jusqu'au 71° 23' 31" de latitude N., et 156° 21' 32" longitude O., en suivant la côte; là, elle se réduisait à une langue de terre basse et étroite au-delà de laquelle il fut impossible d'avancer dans l'est, parce que la glace touchait au continent et s'étendait vers le nord jusqu'aux limites de l'horizon.

A peine l'allège avait-elle demeuré quelques heures à ce point, que le vent tourna et mit tout le corps de la glace en mouve-

ment vers la terre; M. Elson commença en conséquence à rétrograder, mais il trouva que, outre le désavantage d'un vent contraire, il avait encore à lutter contre un courant qui se dirigeait au N. E.; de sorte qu'il fut obligé de jeter l'ancre pour ne pas être entraîné en arrière. Bientôt il fut si étroitement assiégé par la glace, qui toujours avançait vers la terre, que son bâtiment fut chassé vers le rivage, et qu'il y demeura plusieurs jours sur le flanc dans une situation fort critique. Pour comble de malheur, les dispositions des naturels, dont le nombre augmentait à mesure qu'Elson avançait vers le nord, étaient d'un caractère fort douteux; à la pointe Barrow, où ils se montrèrent en grand nombre, leur conduite insolente et les vols qu'ils commirent ouvertement ne laissèrent aucun doute sur le sort qui attendait le faible équipage de l'allège dans le cas où elle serait tombée en leur pouvoir; cependant le vent vint à changer et brisa la glace de manière que l'allège réussit à s'échapper.

La langue de terre la plus éloignée qu'at-

teignit le lieutenant Elson, est le point le plus septentrional qui ait été découvert sur le continent d'Amérique; Beechey la nomma *pointe Barrow*. Elle est située à cent vingt-six milles N. E. du cap Glacé, et à cent quarante-six milles seulement du point extrême des découvertes du capitaine Franklin à l'ouest du Mackenzie.

Beechey resta encore un mois dans le détroit de Kotzebue, et le 10 octobre, il le quitta pour aller passer l'hiver dans l'Océan-Pacifique. Le 5 août 1827, il était de retour dans ces parages; il fit armer le grand canot pour s'avancer le long de la côte, pendant que *le Blossom* complèterait la reconnaissance exécutée l'année précédente; l'île Chamisso était le lieu du rendez-vous.

La frégate découvrit plusieurs ports magnifiques qui avaient échappé aux explorations de Cook. Ces ports peuvent devenir fort importants pour la navigation en servant de refuge aux vaisseaux qui ne voudront pas passer le détroit dans la mauvaise saison. En approchant du mouillage de l'île Chamisso, on fut surpris de ne pas voir le grand canot à

l'ancre : le délai fixé pour son retour était expiré depuis plusieurs jours. « En examinant le rivage avec nos télescopes, dit Beechey, nous vîmes flotter un pavillon sur la pointe S. E. de la péninsule Choris et deux hommes agiter un mouchoir blanc pour attirer notre attention. Un doute s'empara sur-le-champ de nos cœurs, partagés entre l'espérance et la crainte : ces hommes appartenaient-ils à l'expédition de terre attendue depuis si longtemps, ou à l'équipage de notre canot qui aurait péri au milieu des glaces? L'idée que c'était le capitaine Franklin et ses compagnons arrivés sains et saufs au terme de leur glorieuse entreprise fut celle que nous accueillîmes la première, parce qu'elle flattait le plus cher et le plus ardent de nos vœux; mais elle s'évanouit bientôt quand un examen plus attentif du pavillon nous fit reconnaître l'enseigne de notre canot arborée de bas en haut en signe de détresse; les barques furent expédiées sur-le-champ au secours de nos malheureux compagnons; le retour de la première barque confirma nos conjectures sur

le sort de la chaloupe, avec cette différence, qu'au lieu de se perdre sur la côte nord, elle avait péri dans le détroit de Kotzebue, et nous eûmes la douleur d'apprendre que trois hommes avaient péri avec elle.»

Le lieutenant Betcher qui commandait la barque s'était avancé à vingt milles au nord du cap Glacé sans y trouver aucune trace du passage de Franklin; arrêté par les glaces, il avait rebroussé chemin, et près de la péninsule Choris, pendant que l'équipage était à terre, le vent avait jeté le canot à la côte et l'avait brisé.

Le 6 octobre 1827, le froid rigoureux qui commençait à se faire sentir força Beechey à lever l'ancre et à quitter le détroit de Behring. « Ainsi, dit-il, le principal objet de notre expédition dans les mers polaires était manqué, et le sort de l'expédition du capitaine Franklin, qui nous était inconnu, excitait en nous la plus vive sollicitude. Désappointés de n'avoir pu opérer avec lui la jonction proposée, nous nous en consolions au moins par l'idée que si de fâcheux événements avaient

entravé sa marche, de notre côté, nous avions si bien réussi, avec la protection du ciel, à nous maintenir pendant deux années au poste qui nous était assigné, qu'à aucune époque du temps fixé pour notre réunion, il n'aurait pu manquer la rencontre de la barque ou du bâtiment, ni arriver au rendez-vous convenu dans le détroit de Kotzebue, sans y trouver les secours qui l'y attendaient. »

Beechey a résumé ses observations sur les peuplades de cette côte qu'aucun voyageur n'avait explorée avant lui; il nomme les habitants *Esquimaux de l'ouest,* afin de les distinguer de ceux qui habitent le Groënland, la baie d'Hudson, Igloulik, et en général tous les lieux à l'ouest de la pointe Barrow.

Ces Esquimaux occupent la côte O. d'Amérique. Ils tirent généralement leur subsistance de la mer, puisque les contrées qu'ils occupent sont absolument stériles; ils construisent leurs huttes sur les points de la côte les mieux appropriés à leur manière de vivre; ils se réunissent en associations qui excèdent rarement cent personnes. On compta

neuf de ces groupes de cabanes; d'autres semblaient avoir été abandonnés depuis longtemps; mais en les supposant habités pendant l'hiver, le total de la population ne devait pas s'élever au-dessus de deux mille cinq cents personnes.

Les huttes sont en partie creusées dans la terre, en partie recouvertes de mousse étendue sur des morceaux de vieux bois; quelques-unes s'élèvent tout entières au-dessus du sol; il en est d'autres dont le toit dépasse un peu la superficie. Les Esquimaux se retirent dans ces huttes pendant l'hiver, et quand approche la saison avec laquelle ils commencent leurs pérégrinations, ils mettent à l'eau leurs esquifs, et après avoir embarqué leur famille avec eux, ils se répandent le long de la côte, et y cherchent des provisions et des vêtements nécessaires pour l'hiver suivant. Un pêcheur expérimenté connaît les endroits les plus abondants en poissons et en veaux marins et s'y dirige en toute hâte, espérant se saisir, à titre de premier occupant, de cette précieuse station. C'est ainsi que pres-

que tous les points du rivage et l'embouchure des rivières sont envahis par ces tribus; elles y passent leur vie, occupées à la pêche du saumon, du veau marin, et à rassembler les fourrures qui doivent leur être d'un si grand secours pendant l'hiver. Tant que dure la belle saison, ils vivent sous des tentes faites de peaux de daim attachées à des perches; mais vers le milieu de septembre, ils enlèvent ces établissements, chargent leurs esquifs des produits de leurs travaux, et se font remorquer par des chiens le long de la côte jusqu'à leurs huttes. Ils y reprennent leur résidence d'hiver, et se réjouissent de l'abondance de leur butin en chantant, dansant, et faisant des festins, semblables en cela aux Esquimaux de l'est. Ils ont de grandes salles destinées à ces divertissements.

Ils ne paraissent avoir nulle espèce de gouvernement, mais ils vénèrent les vieillards et leur obéissent; les vieilles femmes qui ont des prétentions à la sorcellerie leur inspirent parfois la plus grande terreur. Il paraît évident qu'ils ont une idée de la vie à

venir, d'après leur coutume de vêtir avec soin les cadavres, et de placer auprès des tombeaux de leurs parents les objets nécessaires aux vivants pour se procurer leur subsistance, tels que des harpons, des arcs, des flèches; les instruments de musique qu'ils suspendent à l'ouverture des tombeaux feraient penser que, selon eux, cette seconde vie ne doit pas être privée de jouissances.

Les Esquimaux de l'ouest sont plus grands que ceux de l'est; leurs figures sont plus agréables, mais aussi leur beauté se flétrit dans un âge plus tendre, particulièrement celle des femmes; la vieillesse donne à leur visage une expression sauvage et repoussante, que rendent plus hideuse encore des yeux chassieux et des dents réduites en chicots par la mastication fréquente de substances dures.

Leur caractère diffère de celui des habitants d'Igloulik et du Groënland ; ils sont plus sobres, plus industrieux et partagent plutôt l'humeur belliqueuse, irascible et un peu brutale des Tchouktchi.

Fumer est leur passion dominante; ils s'y livrent tant que leur provision de tabac dure; ils se réunissent pour savourer la fumée. La pipe passe de main en main comme le calumet des Indiens. Souvent le plaisir des assistants consiste à voir des personnes qui se portent des défis pour consumer une pipe entière sans reprendre haleine; souvent on rit aux dépens du vaincu, ou de celui qui, comme cela arrive fréquemment, est saisi d'un accès de toux par suite de l'introduction de la fumée dans les poumons. Le tabac leur vient sans doute de leurs relations avec les Tchouktchi.

Ces peuples se rasent le sommet de la tête; cette coutume cesse à la rivière Mackenzie et reparaît à la baie d'Hudson, parmi une tribu de Groënlandais qui, à l'époque où ils ont été découverts par le capitaine Ross, avaient été si longtemps privés de toute communication avec d'autres peuples, qu'ils se regardaient comme les seuls êtres vivants qui existassent sur la surface du globe.

Pendant l'été, ils chassent les daims et les rennes; ils les tuent à l'aide d'arcs et de flèches,

ce qui avec des animaux aussi sauvages doit exiger autant de ruse que de dextérité. Tirer à la cible est un de leurs amusements favoris; ils y acquièrent une habileté extraordinaire. « Un plongeon nageait un jour à trois cents verges du rivage : nous offrîmes une récompense à celui qui le tuerait; le coup partit, mais l'oiseau l'esquiva en plongeant; l'Esquimau attendit qu'il reparût et au moment où il montra la tête à la surface de l'eau, il lui traversa les deux yeux avec une flèche.

» Enfin, dit Beechey, ces peuplades se rapprochent tellement des tribus de l'ouest, surtout par le langage qui est presque identiquement le même, qu'on ne saurait les considérer autrement que comme deux branches sorties de la même souche, et quoique les habitants de la péninsule Melville aient déclaré qu'ils ne connaissaient aucune peuplade à l'est, on a de fortes raisons de croire qu'il existe au moins des communications accidentelles entre toutes les tribus de la côte nord d'Amérique. »

FRANKLIN ET RICHARDSON.

DEUXIÈME VOYAGE (1825—1827).

Ainsi que nous l'avons dit, l'expédition du capitaine Franklin était destinée à explorer la côte septentrionale de l'Amérique entre l'embouchure de la rivière de la Mine de Cuivre et celle Mackenzie, et devait s'étendre de la dernière, aussitôt que possible, vers l'extrémité N. O. de l'Amérique. Franklin, son frère, le lieutenant Back, le docteur Richardson, MM. Kendall et Drummond, naturalistes, et des soldats de marine, partirent de New-York le 15 mars 1825. Ils avaient été précédés par trois bateaux construits en acajou, plus solides que ceux faits en écorce de bouleau; ils les joignirent en route. L'expédition entière arriva le 7 août au fort Norman, sur le fleuve Mackenzie, à quelques journées du lac du Grand-Ours; il restait encore de cinq à six semaines d'été, et Franklin résolut d'en profiter pour des-

cendre le fleuve jusqu'à la mer, tandis que le docteur Richardson se dirigerait vers le lac, où il devait faire les préparatifs nécessaires à l'établissement des quartiers d'hiver.

Franklin et le naturaliste Kendall, avec six hommes d'équipage et un interprète esquimau, descendirent rapidement le fleuve. Le 3 juin, ils avaient dépassé le fort de Bonne-Espérance, le dernier des postes de la Compagnie; ils virent le long du rivage les couches d'une terre onctueuse que les Indiens des environs mangent dans les temps de famine; elle a un goût de lait et sa saveur n'est pas désagréable. Le lit du fleuve, tout parsemé d'îles, varie de deux à quatre milles de largeur; ses eaux, resserrées dans quelques endroits, y prennent l'impétuosité d'une cataracte, et à la chute nommée *les Secondes-Rapides*, elles s'élancent et roulent avec rapidité dans un canal dont la largeur varie de quatre cents à huit cents verges. Cet endroit est un rendez-vous de chasse pour les Indiens-Lièvres.

Le 6 août, on vit l'île des Baleines de Mac-

kenzie : cette île est environnée par les eaux douces du fleuve et ce n'est qu'en approchant de l'île Garrey, trente milles plus loin vers la mer, qu'on aperçoit enfin l'eau salée qui se distingue de l'eau bourbeuse de la rivière par une nuance très-tranchée. Toutes les reconnaissances qui eurent lieu sur les rives du fleuve coïncidèrent avec celles de Mackenzie. De l'île Garrey, on aperçut un grand nombre de baleines et de veaux marins; la mer était entièrement libre de glace, et on trouva sur le bord plusieurs traces de campements d'Esquimaux. Le lendemain, Franklin revint vers le lac du Grand-Ours, où il arriva le 6 septembre.

Ceux qui étaient restés s'étaient établis sur les ruines d'un vieux fort qu'ils avaient relevé et auquel ils avaient donné le nom de *Fort Franklin;* mais comme ils étaient au nombre de soixante, ils jugèrent à propos de se diviser, car leur subsistance devait dépendre principalement de la pêche. Deux maisons furent élevées, l'une à quatre milles, l'autre à sept milles de distance, et vingt

hommes furent distribués dans chacune de ces habitations avec tout ce qu'il fallait pour pêcher. Des filets constamment tendus dans le lac et confiés aux soins d'un habile pêcheur, fournissaient journellement trois cents à huit cents poissons d'excellente qualité. On prit des mesures pour occuper l'équipage, et quand le froid retint les hommes à la maison, on établit une école où les officiers leur enseignaient à lire et à écrire.

Vers le milieu d'octobre, il tomba beaucoup de neige; en décembre, les jours n'étaient plus que de cinq heures; mais les longues nuits étaient égayées par le plus brillant clair de lune et par de fréquentes aurores boréales. Vers le milieu de mai, la glace commença à fondre; le 24 juin, l'expédition entière s'embarqua sur quatre bateaux et descendit de nouveau jusqu'au Mackenzie par la rivière Grand-Ours qui a un mille de large à son confluent. Le 4 juillet, le docteur Richardson, avec dix hommes, se sépara de ses compagnons pour suivre jusqu'à la mer une branche orientale du fleuve

dans le but d'explorer ensuite les côtes entre le Mackenzie et la rivière de la Mine de Cuivre, et le commandant, suivi du reste de l'expédition, continua sa route à l'ouest.

Le capitaine Franklin, arrivé le 7 dans la baie où se jette le Mackenzie, découvrit, sur une île qui en forme le côté oriental, une foule de tentes, parmi lesquelles erraient quelques Esquimaux. Ses bateaux, poussés au rivage par la marée, faillirent être pillés par ces sauvages; il ne réussit à les écarter qu'en menaçant d'avoir recours aux armes; il parvint cependant à entrer en pourparlers d'échanges avec eux; l'aspect, les habits, les manières de ce peuple, étaient en tout semblables à ceux des tribus décrites par Parry.

Les bateaux continuèrent à longer la côte au nord, pendant tout le mois de juillet et la première quinzaine d'août, mais si lentement et au milieu de tant d'obstacles et de dangers, attendu l'épaisseur des brouillards et l'accumulation des glaces sur le rivage, qu'il devint nécessaire de s'en éloigner.

L'expédition était alors parvenue à moitié chemin, entre le Mackenzie et le cap Glacé, par 70° 24' de latit. N. et 149° 37' longit. O. Pendant ce temps, Beechey se voyait forcé de rétrograder; et, si Franklin eût continué sa route pendant quinze jours, il eût certainement rencontré l'allège du *Blossom;* car il était du 15 au 20 août à cinquante lieues seulement du point où Elson arriva vers le 1er septembre. Mais l'été allait finir, les glaces se formaient, Franklin regagna l'embouchure du Mackenzie, après avoir reconnu à l'ouest de ce fleuve 347 milles de côtes sans avoir trouvé un havre où un vaisseau pût s'abriter. Il arriva au fort le 21 septembre, après une absence de trois mois, pendant lesquels il avait parcouru deux mille quarante-huit milles, dont six cent dix à travers des contrées qui n'avaient pas encore été découvertes. Le docteur Richardson était déjà de retour de son expédition sur la branche orientale du fleuve et vers le Copper-Mine, après avoir atteint le cap qui forme la pointe la plus à l'est d'un canal, pointe qui

reçut le nom de *Cap Bathurst*. Enfin, l'expédition regagna la baie d'Hudson, où les voyageurs se rembarquèrent pour l'Angleterre.

CHAPITRE IX.

Ross.—Back.

JAMES ROSS.

SECOND VOYAGE (1829—1833).

A peine de retour de son premier voyage, Ross conçut le plan de sa seconde expédition. Ce plan n'ayant pas été adopté par l'Amirauté, Ross en parla à un de ses amis, M. Félix Booth; mais cet homme, du caractère le plus honorable et le plus désintéressé, tout en l'approuvant, ne voulut pas concourir aux frais du voyage, tant il craignait que le public n'y vît une spéculation pour gagner la récompense promise par le Parlement. Lorsque le bill qui promettait cette récompense

de 500,000 fr. fut annulé, M. Booth donna pleins pouvoirs à Ross, pour faire équiper une expédition, sous la seule condition que la part qu'il y prendrait resterait secrète. C'est donc à cet homme généreux que l'Angleterre est redevable de ce beau voyage, qui lui coûta 450,000 fr. : le capitaine Ross y engagea toute sa fortune, montant à 50,000 fr.

Dès que le projet de Ross fut connu, la plupart des officiers qui avaient déjà fait le voyage avec lui ou avec Parry, s'offrirent de partir sans recevoir de solde; mais il ne voulut accepter que le concours de son neveu, le lieutenant James Ross, dont nous avons déjà parlé. Ross monta le bâtiment à vapeur *le Victory;* le navire de transport *le Krusenstern* l'accompagnait. Disons d'abord, pour n'avoir plus à revenir sur ce sujet, que la machine à vapeur fonctionnait si mal que le plus souvent on se trouva dans l'impossibilité de s'en servir. Cependant Ross avoue que c'est au secours de cette puissante machine qu'il dut d'arriver de bonne heure au détroit de Barrow.

Le 13 juillet 1829, Ross était dans le détroit de Davis. « Nous découvrîmes alors, dit-il, la première montagne de glace que nous eussions vue depuis que nous étions entrés dans le détroit. Nous ne pûmes nous empêcher de remarquer, comme une coïncidence singulière, si ce n'était rien de plus, que cette montagne se trouvait précisément sous les mêmes points de latitude et de longitude que la seconde que nous avions vue à bord de *l'Isabelle,* onze ans auparavant : il est presque incroyable que ce fût la même. Cependant, ayant en ma possession un dessin correct de la montagne de glace que nous avions vue alors, il était encore plus singulier que les formes de l'une et de l'autre offrissent une si forte ressemblance. »

Le vaisseau avait besoin de quelques réparations, nécessitées par le mauvais état de la machine à vapeur. Ross se décida à entrer dans une anse, sur la côte orientale de l'île du Phare. Pendant que les barques le remorquaient, on vit la lune pour la première fois; elle brillait de tout son éclat, et sa lueur,

entre les pics des montagnes élevées et pittoresques de cette contrée, offrait un magnifique spectacle. Les flancs rocailleux et les cimes de ces montagnes se dessinaient distinctement dans une atmosphère qui semblait n'avoir jamais connu de vapeurs. On ne trouva pas d'habitants sur l'île; mais la présence de trois chiens esquimaux démontra que l'on n'était pas loin de quelques établissements. Ross, étant monté sur une hauteur, vit deux magnifiques bras de mer, entourés de montagnes d'un majestueux aspect. L'île elle-même offrit un beau spectacle; chaque endroit praticable, tout ce qui n'était pas pierre ou rocher était couvert de verdure, et une multitude de plantes sauvages, alors en pleine fleur, faisaient un jardin d'été d'une île qu'on s'attendait à trouver, comme dans le précédent voyage, un chaos de montagnes escarpées, de rocs, de neiges et de glaces. Ross ne fut plus surpris qu'on eût donné le nom de Groënland à cette terre, qu'il avait crue jusque-là avoir été nommée ainsi par antiphrase.

Le soir on fut étonné de voir paraître un canot portant pavillon danois, accompagné d'une foule de bateaux esquimaux, et l'on éprouva une vive joie de trouver deux Européens parmi ces hommes, qui portaient tous le costume des Esquimaux. Les Européens se présentèrent comme étant le gouverneur et le prêtre du district de Holsteinborg, et ils venaient s'informer si on avait besoin de secours; ils dirent que le port de l'établissement n'était qu'à trois milles de distance, et affirmèrent qu'il était sûr et offrait toutes les commodités possibles pour se ravitailler. Mais ce qui fut bien plus agréable à Ross, ce fut l'assurance qu'ils lui donnèrent, que la saison actuelle était la plus douce dont la mémoire des hommes les plus âgés du Groënland eût gardé le souvenir, et que la saison précédente avait été tout aussi tempérée. C'était un heureux présage pour le succès de l'expédition.

Ross, conduit par ses visiteurs, fit entrer son vaisseau dans le port. La ville est située sur une éminence, à environ cinq cents pas

du débarcadère, si on peut appeler ville la réunion de quarante huttes d'Esquimaux, de deux maisons, celles du prêtre et du gouverneur, et d'une église. Le nom esquimau de l'établissement signifie *les Terriers des Renards.*

La réception qu'on fit aux Anglais fut extrêmement cordiale. Le gouverneur leur permit de prendre dans les magasins de l'État tout ce dont ils auraient besoin. Les officiers furent traités d'une manière splendide eu égard à la position de l'établissement; ils mangèrent des salades, des radis et des navets, cultivés dans un petit jardin, et les matelots se munirent abondamment de bottes et de gants, ressource qui devait leur être précieuse.

L'occupation des habitants est la pêche de la baleine et du veau marin, et la chasse des rennes, dont ils envoient environ trois mille peaux en Danemark. Leur caractère est d'ailleurs fort docile, et leurs mœurs, tempérées par le christianisme, méritent les plus grands éloges.

Les Esquimaux vont à la pêche dans leurs

kaïaks. Le kaïak est un canot en peau de phoque, très-étroit, aminci aux deux bouts, léger comme une écorce de liége, glissant sur l'eau comme un patin sur la glace. L'homme se place au milieu de cette frêle embarcation; il y entre jusqu'à la ceinture; il y est lié, et la fait manœuvrer avec lui comme une partie de lui-même. Ce n'est plus un batelier ordinaire, ce n'est plus le pêcheur dans sa barque; c'est l'homme avec des nageoires, l'homme devenu poisson. Il tient d'une main une rame plate à deux pelles, avec laquelle il exécute les mouvements les plus rapides, les manœuvres les plus étranges : à côté de lui sont ses flèches, son harpon. Ainsi armé, il s'élance sur les vagues impétueuses, court à la poursuite des phoques, et ne craint pas même d'attaquer la baleine. Quelquefois aussi il a recours à la ruse; il endort l'oiseau de mer par ses sifflements, et, quand il le voit arrêté, battant de l'aile, la tête immobile, le regard fixe, il lui décoche une de ses flèches et rarement il manque son coup.

Les Esquimaux ont encore une autre embarcation qu'ils appellent *oumiak:* c'est leur grand bateau de voyage, dont ils se servent pour visiter une peuplade voisine. Les femmes s'y embarquent avec leurs enfants; elles y transportent avec elles les ustensiles de ménage, les piquets et les peaux pour les tentes.

Ross n'eut qu'à se féliciter des bons procédés du gouverneur, qui poussa l'obligeance jusqu'à lui faire cadeau de six chiens; après être demeuré quelques jours avec son nouvel ami, il se remit en route, et se trouva, le 11 août 1829, quatre-vingt-deux jours seulement après son départ de Londres, dans le détroit du Prince-Régent, à l'endroit où *la Fury* avait fait naufrage.

Dès que les vaisseaux furent à l'ancre, Ross se rendit à terre pour visiter les approvisionnements laissés par Parry, lors du naufrage. «Nous trouvâmes, dit-il, la côte presque bordée de charbon, et ce fut avec un intérêt peu commun que nous avançâmes vers la seule tente qui restât entière. C'était

celle qui avait servi aux officiers; mais il n'était que trop évident que les ours y avaient rendu de fréquentes visites. Le commandant Ross[1] avait suspendu près de la porte un petit sac dans lequel il avait laissé son livre de notes et des échantillons d'oiseaux; il était déchiré, et il n'y restait pas un fragment de ce qu'il avait contenu. Les côtés de la tente étaient déchirés et arrachés de terre en plusieurs endroits. Nous trouvâmes que rien ne manquait à l'endroit où les viandes et les légumes conservés avaient été déposés. Les caisses, bien qu'elles eussent été exposées pendant quatre ans à toutes les rigueurs du climat, n'avaient pas souffert le plus léger dommage; il n'y avait pas eu d'eau pour les rouiller, et les jointures en étaient si her-

[1] Le neveu du capitaine. Dans la marine anglaise, le grade de commandant est intermédiaire entre celui de capitaine et celui de lieutenant. Un commandant ne peut avoir droit au titre de capitaine qu'après avoir commandé en chef un bâtiment pendant une année.

métiquement soudées, que les ours n'avaient pu sentir ce qui y était contenu. En ouvrant quelques-unes de ces caisses, nous vîmes que tous les comestibles avaient conservé leur goût sans la moindre altération. Le vin, les liqueurs spiritueuses, le sucre, le biscuit, la farine, le cacao, étaient aussi en bon état. Le jus de citron, les fruits et les légumes conservés dans le vinaigre n'avaient pas beaucoup souffert : les voiles même semblaient n'avoir pas été mouillées. Je n'ai pas besoin de dire que c'était un événement aussi nouveau qu'intéressant, que de trouver, dans un seul et même endroit, au milieu d'une solitude isolée, où l'on ne voyait que des glaces et des rochers, tous les objets qui pouvaient nous être nécessaires, et que nous n'aurions pu rassembler à Londres qu'en visitant bien des magasins, le tout prêt à être mis à bord et sans aucun frais. C'était pourtant la certitude de cette trouvaille qui avait été la base de notre expédition, et l'événement venait de prouver que nous avions eu raison d'y compter.

» Nous visitâmes le lieu où *la Fury* avait été abandonnée, mais il ne restait plus aucun vestige du navire. Toute la journée et celle du lendemain fut employée à transporter nos nouveaux approvisionnements de toute espèce, et pourtant ce que nous prîmes parut à peine diminuer la pile des caisses : nous avions cependant embarqué bien au-delà de nos besoins. Le magasin à poudre avait perdu sa toiture, mais les caisses étaient fermées hermétiquement, et la poudre était parfaitement sèche. Nous en prîmes ce qui pouvait suffire à nos besoins, et nous fîmes sauter le reste, comme sir Edward Parry l'avait recommandé.

» Ravitaillés ainsi de nouveau, nous partîmes pour doubler le cap Garey, ce qui nous réussit parfaitement le 15 août. A dix heures, nous arrivâmes dans une belle baie, ayant un mille en long et en large : je la nommai *baie Fearnall*. A 11 heures, nous doublâmes la pointe méridionale et nous arrivâmes à l'embouchure d'une petite rivière que j'appelai *Lang*, et je donnai à toute la région dont nous explo-

rions la côte le nom de *Boothia*. Le 16 août, nous pûmes descendre à terre : je m'y rendis avec mes officiers, pour en prendre possession avec les cérémonies d'usage. Nous y trouvâmes des traces de végétation et des plantes en fleur. Un ancien tombeau d'Esquimau prouvait que ce lieu avait reçu la visite de quelques individus de cette peuplade. De la partie la plus élevée, nous eûmes une bonne vue de la baie et des côtes voisines, et nous remarquâmes avec satisfaction que les glaces étaient en mouvement et s'éloignaient avec rapidité. »

Cette minutieuse reconnaissance des côtes souvent contrariée par les glaces se continua jusqu'au 6 septembre. On découvrit une baie qui reçut le nom d'*Élisabeth ;* elle est si vaste que, selon les expressions de Ross, la marine anglaise y tiendrait tout entière.

Les glaces entouraient les navires, et chaque jour, chaque nuit, ils étaient exposés à des dangers sans cesse renaissants. Cette situation inspire au navigateur anglais les réflexions suivantes : « Je n'étais pas le seul de

l'équipage pour qui ces sortes de scènes ne fussent pas nouvelles, et toujours, de manière ou d'autre, nous nous étions tirés d'affaire; mais, quoi qu'il en soit, nous avions peine à comprendre comment nous avions pu échapper à de tels dangers sans éprouver aucune avarie considérable, et nous devions en remercier le ciel. Il est malheureux qu'aucune description ne puisse donner aux lecteurs une idée d'une scène de cette nature, et quant au pinceau, il ne peut représenter ni le mouvement ni le bruit pour ceux qui n'ont pas vu l'Océan-Arctique en hiver pendant une tempête. Le mot glace ne rappelle que le souvenir de celle qu'ils ont vue dans l'intérieur des terres; il ne peut donner une idée de ce que le navigateur est destiné à éprouver dans les mers du Nord. Qu'ils se figurent donc que la glace est une pierre, un roc flottant, qui devient une île ou un promontoire quand il est échoué, et qui est aussi solide que si c'était une masse de granit. Qu'ils se représentent, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal entraînées dans un pas-

sage étroit, par une marée rapide, s'entrechoquant comme des roches qui viendraient à se rencontrer, avec un bruit semblable à celui du tonnerre, s'arrachant mutuellement des fragments énormes, se brisant les unes les autres, puis perdant enfin leur équilibre, et tombant dans la mer dont elles soulèvent les vagues en tourbillons immenses; tandis que les champs de glace, poussés contre ces masses ou contre les rochers, par le vent ou la marée, s'élèvent hors de la mer en fragments qui retombent sur eux-mêmes, et dont la chute bruyante vient ajouter encore à l'inexprimable ébranlement et au tumulte inconcevable qui accompagne ces convulsions. »

Le 29 septembre, on découvrit une nouvelle baie (le *havre Felix*), et comme Ross avait perdu tout espoir de s'avancer plus loin, il résolut de prendre ses quartiers d'hiver : l'expédition se trouvait alors cent soixante-six milles plus loin que la pointe de la Fury. Le premier soin du capitaine fut de débarrasser *la Victory* du poids de la machine à vapeur désormais inutile, puis de scier la

glace de manière à former une espèce de bassin. Cette opération fut terminée le 7 octobre, et les vaisseaux y furent placés à l'abri des coups de vent d'est et d'ouest. Une île voisine servit de magasin à poudre; on examina les combustibles, il y en avait pour sept cents jours; la visite des provisions donna la certitude qu'il en restait pour deux ans et dix mois à ration complète. L'huile et le suif se trouvèrent en quantité suffisante pour promettre une durée égale à celle des vivres. Enfin, on prit plusieurs poissons, ce qui promettait quelques vivres frais avec les animaux qu'on pourrait tuer.

Les spiritueux n'offraient de ration assurée que pendant un an; circonstance dont Ross se félicita; « car on ne peut, dit-il, douter des effets pernicieux que les liqueurs alcooliques produisent dans ces climats en augmentant les dispositions au scorbut. » D'un autre côté, comme les spiritueux pouvaient être utiles pour les détachements qu'on enverrait à terre, ou, en cas de naufrage, pour servir de combustible, le commandant fit

cesser les distributions de grog, sans que cet ordre excitât le moindre mécontentement.

On avait recouvert le navire d'une toiture, ce qui l'avait converti en une habitation sèche et chaude; les hommes couchaient dans des hamacs qu'on décrochait le matin à six heures, et que l'on tendait le soir à dix. L'entre-pont, qui était le plancher de l'habitation, était couvert tous les matins de sable chaud, et frotté avec ce sable jusqu'à huit heures, moment du déjeuner. Le lundi était consacré au blanchissage, et l'on faisait sécher le linge au poële. Quand il eut été couvert de deux pieds de neige, que l'on battit de manière à en faire une masse solide de glace, le pont du navire fut jonché de sable. Au-dessus de cette promenade, s'étendait le toit, et les côtés de la toile à voiles descendaient assez pour couvrir les flancs du navire, qui d'ailleurs était entouré d'un rempart de neige jusqu'à la hauteur du platbord; le tout composait un abri parfait contre le vent et empêchait toute impression du froid extérieur. Pendant le jour, de six heures

du matin à neuf heures du soir, la cuisine à vapeur était suffisante pour chauffer et pour apprêter les aliments; le four au pain servait la nuit aux mêmes usages. Le déjeuner se composait de thé ou de cacao, et l'on dînait à midi. Quand le temps permettait de travailler hors du navire, les hommes s'occupaient jusqu'à trois ou quatre heures, et quand le travail était impossible, on les obligeait à faire une promenade d'un certain nombre d'heures sous le toit. Ils prenaient le thé à cinq heures, puis ils assistaient à une leçon qui, commencée à six heures, ne finissait qu'à neuf. Après une récréation, on tendait les hamacs et l'on allait dormir.

Le dimanche, nul travail n'était permis; les hommes revêtaient leurs meilleurs habits; ils étaient passés en revue à dix heures, après quoi ils entendaient un sermon. A six heures, pendant l'école, les hommes s'occupaient à lire quelques passages d'auteurs traitant des sujets religieux. « Je ne puis douter, dit Ross, du bon effet de ce système d'instruction, et de l'influence heureuse de

cet accomplissement habituel des devoirs religieux; nos hommes semblaient sentir qu'ils composaient tous une même famille, et leur conduite était régulière et tranquille, ce qui n'arrive pas toujours à bord.

» Le 14 novembre, la position du soleil et la transparence de l'air me procurèrent une vue de la terre plus distincte et plus étendue. Le coloris du tableau était admirable; ce n'était pas seulement parce que les nuages et le firmament du côté du sud présentaient les riches teintes d'une belle soirée d'été de nos climats, que rehausse encore le pourpre calme et foncé de l'horizon septentrional; mais indépendamment du reflet de la neige des montagnes, qui égalait ou surpassait l'éclat des nuages, les rochers les plus voisins du soleil brillaient souvent des vives couleurs du prisme, lorsqu'il dardait sur eux ses rayons. En réalité, le soleil de midi, dans ces contrées, est un soleil du soir; il n'est donc pas surprenant que, dans sa course diurne, il conserve les apparences du soleil couchant des latitudes européennes. »

Le 25, on vit une aurore boréale des plus magnifiques et dont la splendeur augmenta jusqu'à minuit ; elle ne finit que dans la matinée suivante ; elle formait un arc brillant dont les deux extrémités semblaient reposer sur deux montagnes en face l'une de l'autre. Elle était de même couleur que la pleine lune, et ne paraissait pas moins lumineuse. Le ciel sombre et bleuâtre qui en formait l'arrière-plan était sans doute la principale cause de cet effet magique.

Le 30 novembre, le soleil disparut, quoiqu'on vît encore le lendemain l'extrémité supérieure de son disque, ce qui s'explique par la réfraction. Tout le mois de décembre se passa donc dans une obscurité profonde, mais qui fut souvent dissipée par des aurores boréales plus ou moins magnifiques. Les fêtes de Noël donnèrent lieu à de *splendides festins,* dus aux approvisionnements de *la Fury ;* on mangea même des cerises à l'eau-de-vie à la glace, quoique le froid du moment ne rendît pas cet objet de luxe bien attrayant pour ceux qui le goûtèrent.

Au commencement de janvier, la monotonie du séjour de nos voyageurs fut variée par les premières visites qu'ils reçurent des Esquimaux. Ross étant allé à terre aperçut plusieurs naturels qui s'avançaient en formant un corps de dix de front sur trois de profondeur. « Sachant, dit-il, que lorsque des tribus différentes de ce peuple se rencontrent, elles se saluent en prononçant les mots *Taïma! taïma!* je leur adressai la parole en leur propre langue, et ils me répondirent par une acclamation générale du même mot. Nous avançâmes jusqu'à une trentaine de toises, et jetant par terre nos fusils, nous leur criâmes : *Aïa taïma.* A l'instant, ils jetèrent en l'air leurs javelines et leurs couteaux, en répétant le mot *aïa,* et en étendant les bras pour montrer qu'ils étaient aussi sans armes. Cependant, comme ils ne changeaient pas de place, nous nous approchâmes d'eux et nous embrassâmes successivement tous ceux qui étaient sur la première ligne, en passant la main sur leurs vêtements du haut en bas, démonstration d'amitié dont ils s'acquittèrent à

leur tour envers nous. Toutes ces démonstrations parurent leur faire plaisir ; ils l'exprimèrent tous en riant, en criant et en faisant des gestes étranges, et ils nous accordèrent sur-le-champ et sans hésiter toute leur confiance.

» Tous étaient bien vêtus, principalement en peaux de rennes ; leur vêtement de dessus était doublé et leur entourait le corps ; il tombait par devant du bas du menton jusqu'à mi-cuisse et avait par derrière un capuchon pour couvrir la tête. Les manches leur couvraient le bout des doigts. Des deux peaux qui composaient ce vêtement, celle de dessous avait le poil tourné du côté du corps, et celle de dessus était disposée en sens inverse. Ils avaient deux paires de bottes ; le poil de chacune était tourné en dedans et ils portaient par-dessus des pantalons de peaux de rennes, descendant très-bas sur les jambes.

» Avec cette immense quantité de vêtements, ils paraissaient plus grands et plus gros qu'ils ne l'étaient réellement. Tous portaient des javelines qui ressemblaient assez à une canne et qui étaient ornées à un bout

d'une boule de bois ou d'ivoire, et à l'autre armées d'un pointe en corne; tous avaient des couteaux en fer. Les Esquimaux accompagnèrent Ross au vaisseau; ils l'examinèrent attentivement et furent au comble de la joie quand on leur eut fait des présents en ferrailles. Ils nous quittèrent, promettant de nous conduire un autre jour à leur village.

» En effet, le dimanche suivant, nous nous mîmes en route; nous rencontrâmes en chemin nos amis dont le nombre était augmenté. Après les salutations d'usage, ils nous guidèrent vers leur village que nous aperçûmes bientôt; il était composé de douze huttes de neige, qui avaient l'air d'un bassin renversé: aucun ordre n'avait été observé dans leur position relative.

» Chacune de ces huttes était précédée d'un passage couvert, long et tortueux, conduisant à l'appartement principal qui était en dôme et de forme ronde, ayant dix pieds de diamètre quand il n'était destiné qu'à une famille, mais qui formait un ovale de quinze pieds sur dix quand il devait en contenir

deux. En face de la porte était un banc de neige, occupant près du tiers de la largeur de la hutte, d'environ deux pieds et demi de hauteur et dont le haut bien nivelé était couvert de différentes peaux; c'était là le lit commun à tous ceux qui l'habitaient. A l'une des extrémités était assise la maîtresse de la maison, devant une lampe allumée, suivant la coutume de ces peuples, et au-dessus de laquelle était un vase de pierre contenant les vivres. Ces huttes étaient toutes éclairées par une grande pièce de glace enchâssée dans la neige à environ moitié de la hauteur du côté de l'orient; vers le milieu du passage se trouvait un embranchement aboutissant à un réduit destiné pour les chiens; l'extrémité du passage pouvait être tournée de manière à empêcher le vent d'y pénétrer. La provision d'hiver de chair de rennes et de veaux marins était conservée sous la neige; ils amassent ces provisions pendant l'été et y ont recours dans la saison des grands froids. On n'avait pas remarqué jusqu'ici cet usage des naturels.

» Les femmes étaient de petite taille et fort au-dessous des hommes, sous le rapport des vêtements et de la propreté ; leurs cheveux surtout étaient graisseux et en désordre. Leurs traits étaient pleins de douceur et leurs joues avaient les plus belles couleurs. Toutes étaient plus ou moins tatouées, surtout sur le front et de chaque côté de la bouche et du menton ; cet ornement ne consistait qu'en lignes irrégulières sans former aucun dessin.

» Nous leur adressâmes plusieurs questions; ils connaissaient Igloulik, l'île Winter et la baie Repulse; il n'y avait que treize jours qu'ils avaient quitté Akouli, station située en face de cette baie, pour se rapprocher d'une mer libre; ils nous confirmèrent qu'il se trouvait beaucoup de bœufs musqués sur les montagnes et que les rennes passaient par ce chemin au printemps. Leur manière de chasser les rennes consiste à prendre l'apparence de cet animal, en se couvrant la figure d'une tête de renne avec son bois ; par cet expédient les chasseurs arrivent jusqu'au

milieu du troupeau sans avoir été découverts. »

Cette visite se termina à la satisfaction générale : quelques naturels accompagnèrent Ross au vaisseau, où leur conduite fut digne d'éloges. Parmi eux, il y avait un vieillard qui avait perdu une jambe dans un combat contre un ours; il se nommait Tulluahiu. Après avoir examiné son moignon, le chirurgien le trouva guéri, et, comme le genou était courbé, il pensa qu'on pouvait y adapter une jambe de bois. Le charpentier fut chargé du soin de la confectionner: on l'attacha au patient, qui apprit bientôt à en faire usage et à en reconnaître le prix, en se promenant dans la cabane avec un air d'extase; et certainement il avait lieu d'être satisfait d'un présent plus précieux pour lui que tout ce que les Européens ont jamais donné à ses compatriotes.

On eut souvent occasion de voir comment les Esquimaux font la chasse aux veaux marins et aux morses. Lorsqu'ils connaissent un trou par lequel un de ces animaux vient respirer, ils y plantent une baguette, et, à

l'abri d'une hutte de neige, ils attendent patiemment que le mouvement de la baguette leur indique que l'animal se présente à la surface; alors ils le percent de leur javeline.

Le 20 janvier 1830, on vit le soleil pour la première fois, après une absence de cinquante jours; la moitié de son diamètre était visible. Cette réapparition, qui causait tant de plaisir aux Anglais, fut pour les Esquimaux une source de chagrin; car, pour eux, la nuit de ces régions est le jour, ou du moins leur est plus favorable que le jour pour la chasse des phoques, qui sont prudents et toujours sur leurs gardes.

Les naturels vendaient au vaisseau une portion des veaux marins, des ours et des bœufs musqués qu'ils tuaient : comme leurs relations avec les Anglais étaient plus fréquentes, et qu'ils étaient plus souvent tentés par les richesses étalées devant eux, ils volaient le plus souvent qu'ils pouvaient. Un de ces vols donna lieu à une anecdote assez piquante dont l'*anghekok* ou sorcier de la tribu fut le héros. « Je soupçonnais cet

homme, dit Ross, de nous avoir dérobé une grande loupe qui nous servait à lire. Lorsque je me rendis au village, je le trouvai souffrant d'une enflure au visage ; je lui dis que sa maladie avait été occasionnée par le verre magique, et que, s'il ne le rendait pas, son autre joue aurait bientôt une enflure semblable. Il le rapporta le lendemain, en se plaignant de n'avoir pu tuer un seul veau marin depuis qu'il l'avait pris, et en attribuant sa mauvaise fortune à la vertu magique du verre. Je le rassurai et lui promis une meilleure chance sous deux jours. Sans que je m'y attendisse, ma prétendue prédiction se réalisa et suffit pour lui prouver que ma puissance était supérieure à la sienne.»

Une troupe de vingt personnes vint donner le spectacle d'une danse et d'un concert. Cette danse ressemblait plus à un ballet d'ours qu'à tout autre chose, et l'ours de la Savoie devrait être regardé chez eux comme un excellent danseur. La danse fut suivie d'un concert vocal : les femmes, rangées en demi-cercle, fermant les yeux et ouvrant la

bouche, se mirent à lancer, de toute la puissance de leur gosier et de leurs poumons, des sons que l'on ne comprenait pas.

« Le 30 mars, dit Ross, quatre familles, composées de quinze personnes, passèrent près du navire; elles allaient se construire de nouvelles huttes à un demi-mille vers le sud. Quatre traîneaux lourdement chargés et tirés par deux ou trois chiens transportaient le bagage de la tribu. Nous les suivîmes pour voir comment ces sauvages bâtissent leurs habitations de neige, et nous fûmes surpris de la dextérité avec laquelle ils s'en acquittent : un homme avait fini de couvrir sa maison en quarante-cinq minutes ; on pourrait à peine dresser une tente en aussi peu de temps. Voici comment ils s'y prennent. Après s'être assurés, par le moyen de leur javeline, que la neige est assez profonde et assez solide, ils nivellent d'abord le terrain à l'aide d'une pelle de bois, en y laissant une masse solide de neige, d'au moins trois pieds d'épaisseur. Commençant alors par le centre du cercle qui doit former l'espace de leur ha-

bitation, et qui a un diamètre de dix pieds au plus, ils coupent les blocs en forme de coins, d'environ deux pieds de longueur et d'un pied d'épaisseur; puis, après leur avoir donné la forme convenable avec un couteau, ils les placent circulairement les uns sur les autres, de sorte que le mur, inclinant graduellement à l'intérieur, se termine en forme de dôme. La porte, étant coupée de l'intérieur avant d'être tout-à-fait bouchée, fournit des matériaux pour le haut du mur; puis ils jettent de l'eau qui, pénétrant dans les interstices et se congelant avec rapidité, réunit et solidifie toutes les parties de l'édifice. Le sopha de neige qui doit servir de lit, l'arrangement des peaux qui le couvrent et la pièce de glace de la fenêtre achèvent l'ouvrage; puis ils s'occupent du passage, et construisent de petites huttes pour les provisions. L'entrée des huttes est étroite et difficile, ce qui n'empêche pas que l'Esquimau n'y reçoive fréquemment la visite inattendue de quelque monstrueux ours blanc, contre lequel il n'a d'autre défense que sa pique armée d'un os de baleine.

Les Esquimaux avaient souvent parlé d'une station principale de leur tribu, qu'ils appelaient *Neitchilli*. Le temps étant propice, James Ross et un enseigne partirent le 3 avril, avec deux guides, deux traîneaux et des provisions pour dix jours, afin de faire une excursion sur ce point en suivant la côte. Après une marche de vingt milles à travers des glaces raboteuses, un ouragan de neige empêchant de voir à dix pas devant soi, les voyageurs se déterminèrent à s'arrêter. En moins d'une demi-heure, les guides eurent construit une hutte de neige où ils se trouvèrent à l'abri du froid. A peine furent-ils assis que les Esquimaux se mirent à manger, occupation qu'ils ne négligent jamais, tant qu'il leur reste quelques provisions.

« Tout ce que nous avions appris de la gloutonnerie de ces hommes en vivant avec eux, dit James Ross, ne pouvait diminuer la surprise que nous éprouvions en voyant des preuves toujours nouvelles de leur appétit insatiable, de la capacité de leurs estomacs, et de la facilité avec laquelle ils digèrent

cette prodigieuse quantité de nourriture. Il est impossible qu'ils mangent ainsi par faim ou même par appétit : nulle créature humaine, gouvernée par l'instinct seul de l'appétit, ne peut éprouver de tels besoins, de quelque manière que la nature dispose de cette énorme ingurgitation. Nul animal, quelque carnivore, quelque vorace qu'il soit, n'agit ainsi; le glouton même, en dépit de sa réputation bien méritée, satisfait sa faim et n'en désire pas davantage. Leurs vivres diminuaient donc sensiblement, et plus d'une fois ils menacèrent de nous quitter; il fallut leur donner une partie de la viande de veau marin réservée pour les chiens. »

La tempête calmée, Ross se remit en route et arriva sur une terre qui, d'après les guides, se continuait jusqu'à Akouli et aux côtes de la baie Repulse. « Je conclus de ces détails, dit-il, que nous avions sous les yeux le grand Océan occidental; que la terre sur laquelle nous étions était le continent de l'Amérique, et que, s'il existait un passage à

l'ouest de ce côté, il fallait le chercher au nord de notre position actuelle. Je donnai à un promontoire voisin le nom de *cap Isabelle*. Nous reprîmes la route de notre hutte, en envoyant un des guides en avant. Lorsqu'on arriva, on trouva cet homme, qui avait réussi à se procurer du feu au moyen de nos briquets oxigénés, dont il avait appris l'usage, occupé à préparer une ample provision d'eau dont nous avions le plus grand besoin, et dont la privation paraît encore plus dure au milieu d'une contrée de glace et de neige; car nous étions au milieu de l'eau, nous marchions sur l'eau, sous l'une ou l'autre de ses formes, et nous oubliions sans cesse que la neige et la glace de ce pays sont bien autre chose que celles que produisent nos hivers, et qu'on ne peut en faire un liquide sans beaucoup de peine. » Le 10, les voyageurs étaient de retour à bord sans qu'il leur fût arrivé rien de plus remarquable.

Le 21 avril, le commandant partit pour une nouvelle excursion; mais il revint dès le lendemain, parce qu'il avait été arrêté par

un canal tortueux. Une scène assez plaisante eut lieu pendant ce voyage. Les chiens attelés au traîneau, ayant aperçu au loin trois rennes, s'étaient mis aussitôt en chasse, en emportant le traîneau après eux. A chaque bond qu'il faisait, quelque partie du bagage sautait dehors, à la grande satisfaction du guide qui riait à gorge déployée. Ce ne fut qu'au bout de trois heures que cette scène finit, grâce à deux glaçons qui retinrent le traîneau captif entre eux deux.

Il était donc parfaitement reconnu qu'il n'existait point, au sud du 70°, de passage conduisant dans l'Océan occidental; ce fut alors vers le nord que se porta l'attention de Ross. En conséquence, son neveu et un officier partirent pour aller examiner le bras de mer au nord.

« En approchant des huttes où nous devions prendre un guide pour nous conduire, dit James Ross, nous fûmes extrêmement désappointés de ne pas entendre les cris de joie qui avaient coutume de nous accueillir. Un sentiment plus pénible encore s'empara de

nous quand nous vîmes que les femmes et les enfants avaient été mis à l'écart, ce qui, comme nous le savions, était un signal de guerre, et il ne nous resta plus de doutes sur ces dispositions hostiles en voyant que tous les hommes étaient armés de leurs couteaux. Leur air sombre et courroucé était de mauvais augure; mais quelle en était la cause? c'est ce que nous ne pouvions deviner.

» Nous les aperçûmes longtemps avant qu'ils pussent nous distinguer; car ils avaient le soleil en face. Le bruit de nos chiens les ayant avertis de notre approche, un vieillard se précipita hors d'une hutte, en brandissant le grand couteau dont ils se servent pour attaquer les ours, tandis que des larmes coulaient sur son visage, et que ses yeux égarés cherchaient les objets de sa fureur. Nous n'étions alors qu'à quelques toises de lui. Dès qu'il nous vit, il leva son arme pour la lancer contre nous. Le soleil qui l'éblouissait lui fit suspendre son coup un moment, et son fils lui saisissant le bras, nous

donna le temps de rétrograder vers le traîneau pour prendre nos fusils.

» Le vieillard furieux était retenu par ses deux fils qui lui avaient lié les bras derrière le dos; il faisait de violents efforts pour se dégager de ses liens, et les autres semblaient être prêts à le seconder dans toute tentative d'attaque contre nous. Cependant les Esquimaux se consultèrent, et se séparèrent en marchant de deux côtés, de manière à nous entourer. Ne voulant pas nous laisser couper le chemin du vaisseau, j'avertis ceux qui nous avaient déjà dépassés de ne pas approcher davantage de ce côté. Cet avis fut suivi d'une courte halte et d'une conférence encore plus courte; mais immédiatement après, ils commencèrent de nouveau à s'avancer en brandissant leurs couteaux d'un air de menace. Comme une plus longue patience pouvait devenir dangereuse, j'appuyai mon fusil sur mon épaule, et j'allais faire feu, quand heureusement je vis que le geste seul avait suffi pour les arrêter. Ceux qui étaient le plus près de nous s'enfuirent sans perdre

de temps, et tous firent retraite vers leurs huttes.

» Pendant plus d'une demi-heure, nous ne pûmes décider aucun d'eux à venir nous parler; enfin nous fûmes tirés de cet état de perplexité par le courage ou la confiance d'une femme qui sortit d'une hutte, à l'instant où je levais de nouveau mon fusil; elle me cria de ne pas tirer, et s'avança sur-le-champ vers nous, sans témoigner le moindre signe de frayeur.

» Nous apprîmes alors le sujet de la querelle. Un des fils adoptifs du vieillard, bel enfant de huit ans, avait été tué le soir précédent par une pierre qui lui était tombée sur la tête, et l'on nous accusait d'avoir causé ce malheur par le moyen des pouvoirs surnaturels qu'on nous supposait. Le père, fortement imbu de cette idée, avait résolu de se venger.

» J'eus beaucoup de peine à persuader à cette femme que nous ignorions totalement cette catastrophe, et que nous en étions sincèrement affligés. Cependant elle alla rap-

porter ce que nous lui avions dit à deux hommes qui n'avaient pris aucune part à l'attaque et qui vinrent nous trouver sans armes en signe de paix. Leur but était de nous engager à retourner au vaisseau, et à revenir dans trois jours, nous offrant alors de nous conduire où nous voudrions aller. Je rejetai cette proposition et je déclarai que je ne quitterais la place que quand nous serions redevenus bons amis. Pendant ce temps le parti hostile s'étant peu à peu rapproché, je traçai sur-le-champ une ligne sur la neige et je défendis que personne la passât avant d'avoir jeté ses armes. Après une conversation qu'ils eurent ensemble, leurs figures sombres commencèrent à s'éclaircir; ils jetèrent leurs couteaux sur la neige, et paraissant enfin convaincus que nous n'avions pris aucune part à la mort de l'enfant; ils semblèrent vivement désirer de voir s'effacer l'impression défavorable qu'ils supposaient que leur conduite avait produite sur nous.

» Je leur montrai une grande lime, et je

l'offris à quiconque voudrait nous accompagner, ajoutant que, si personne ne se présentait, je ferais seul le voyage. Un homme, cédant aux instances de sa femme, offrit de nous accompagner, à condition qu'il emmènerait un jeune homme avec lui. J'y consentis volontiers, car deux guides pouvaient nous être plus utiles qu'un seul. Si je me suis étendu sur cette aventure, c'est que pendant les années que nous passâmes dans leur voisinage, ce fut la seule fois que les Esquimaux nous montrèrent des sentiments hostiles.

» A dix heures, nous commençâmes notre voyage vers l'extrémité N.O. de la baie. Quand nous eûmes fait dix à douze milles, courant avec rapidité sur la glace unie de la baie, le guide me dit qu'il allait examiner un trou de veau marin qu'il connaissait à quelque distance; dans la crainte qu'il ne cherchât à nous quitter, je l'accompagnai. En arrivant au trou, il s'étendit par terre, approcha son visage de la légère couche de neige qui le couvrait et me dit ensuite que l'animal l'avait abandonné depuis plusieurs jours. Nous

suivîmes la côte, et après une marche de trente milles, nous passâmes la nuit dans une excellente hutte de neige construite par nos guides.»

Nous ne suivrons pas Ross dans la minutieuse narration qu'il donne de tous les lieux visités par lui, qui n'ont d'ailleurs de remarquable que les noms barbares indiqués par les guides; nous nous bornerons à extraire les faits principaux de son récit.

«Le 22, dit-il, notre guide ayant vu sur la neige des traces récentes de deux bœufs musqués, prit son arc et ses flèches, et emmenant deux de ses chiens, il me recommanda de le suivre avec mon fusil et mon chien pendant que le jeune guide construirait une hutte. Les chiens partirent avec la rapidité de l'éclair, et nous les perdîmes bientôt de vue, la nature du terrain ne permettant pas que nos regards s'étendissent bien loin. Nous marchions lentement, car nous étions déjà fatigués.

» Nous continuâmes à nous traîner péniblement pendant deux heures environ sur

un terrain fort inégal et couvert d'une couche épaisse de neige. Voyant alors que les traces des chiens sur la neige ne suivaient plus celles des bœufs, mon guide en conclut qu'ils avaient trouvé ces animaux et qu'ils en tenaient au moins un en arrêt. Je reconnus bientôt qu'il ne se trompait pas, car lorsque nous eûmes tourné le coin de la montagne, la vue d'un superbe bœuf arrêté devant nos chiens nous guérit à l'instant de notre fatigue, et nous courûmes pour les seconder.

» Cependant le guide prit de l'avance sur moi, et décochait sa seconde flèche quand j'arrivai. Nous vîmes qu'elle avait frappé sur une côte, car elle tomba sur-le-champ à terre, sans même distraire l'animal, dont toute l'attention était fixée sur les chiens qui continuaient à le harceler en tournant autour de lui; ils lui mordaient les jambes quand il se détournait pour leur échapper, et battaient en retraite dès qu'il leur faisait face. L'animal tremblait de rage et faisait tous ses efforts pour atteindre ses agiles en-

nemis; mais ceux-ci avaient acquis trop d'expérience à cette chasse pour se laisser surprendre.

» J'étais charmé de pouvoir montrer la supériorité de mes armes. Je fis feu sur l'animal avec deux balles à la distance de huit toises; le bœuf tomba sur le coup, mais se relevant à l'instant même il courut droit sur nous. Nous étions à côté l'un de l'autre et nous nous réfugiâmes derrière une pierre énorme qui se trouvait heureusement près de nous. Le bœuf, en nous poursuivant, s'y frappa la tête avec tant de force qu'il tomba de nouveau, et le bruit de sa chute fit retentir la terre. Mon guide prit son couteau pour l'achever, mais le voyant se relever encore une fois, il courut chercher un refuge derrière ses chiens, qui commencèrent leur attaque. L'animal perdait tant de sang que ses longs poils en étaient inondés, mais il semblait avoir conservé toute sa force et toute sa rage, et il s'avança résolument avec la même férocité. J'avais rechargé mon fusil derrière la pierre, et je me préparais à tirer

un second coup, quand l'animal se précipita vers moi. Le guide alarmé me cria de me cacher, mais j'avais eu le temps d'ajuster, et je lui tirai successivement mes deux coups, lorsqu'il ne fut plus qu'à deux toises de moi; l'animal tomba pour ne plus se relever. La vue de son ennemi terrassé fit crier et danser de joie mon guide; il accourut auprès du bœuf qu'il trouva mort, une balle lui ayant traversé le cœur, et une autre lui ayant fracassé l'épaule. L'Esquimau fut frappé d'étonnement en considérant l'effet terrible des armes à feu. D'abord il examina soigneusement les trous que les balles avaient faits à la peau de l'animal, et me fit remarquer que son corps avait été traversé de part en part. Mais ce fut la vue de l'épaule fracassée qui lui causa le plus de surprise, et je n'oublierai jamais l'air de terreur avec lequel il me dit en me regardant en face : *Now ckpoke!* (elle est brisée!)

» Il y avait alors dix heures que nous n'avions pris aucune nourriture, et je m'attendais à voir mon homme songer à se pré-

parer à dîner aux dépens de notre proie. J'étais injuste envers lui, et il avait plus de prudence que de gourmandise. Il se contenta de mêler le sang chaud du bœuf avec de la neige pour étancher sa soif; après quoi il se mit à l'écorcher, sachant bien que lorsque le corps serait gelé, cette opération deviendrait impraticable. Par la même raison, il le divisa en quatre quartiers et il en fit autant des intestins, après avoir jeté tout ce qui se trouvait dans l'estomac. Je ne savais pas que les Esquimaux ne mangaient pas les matières qui se trouvent dans l'estomac du bœuf musqué comme ils le font à l'égard du renne; ce qui se trouve dans l'estomac de ces derniers animaux est regardé comme un mets friand, et quoique notre délicatesse puisse se révolter à l'idée d'un plat de végétaux préparé de cette manière, la réflexion fait comprendre que ce mets peut leur être utile et salutaire au milieu de la nourriture animale dont ils se repaissent constamment, car il est presque impossible qu'ils puissent se procurer d'autres végétaux susceptibles d'être

mangés. Nous laissâmes le bœuf dans une petite hutte de neige, et nous revînmes joindre nos compagnons. Le lendemain nous en transportâmes les quartiers à notre demeure temporaire, où le mauvais temps nous força de résider plusieurs jours. J'en profitai pour causer avec mes guides, et j'obtins d'eux sur leurs usages et leurs mœurs des renseignements qui confirmèrent les observations que nous avions déjà faites.

» Pendant toute la journée, nos amis s'occupèrent à couper la chair d'un des quartiers de devant du bœuf; ils la taillaient en aiguillettes longues et étroites, s'en enfonçaient une extrémité dans la bouche, suivant leur coutume, aussi avant que possible, en séparaient le reste à l'aide de leur couteau et avalaient cette bouchée comme un chien affamé dévore un morceau de viande. En se passant ainsi les aiguillettes l'un à l'autre, ils parvinrent à manger toute la chair du cou, du dos et des côtes d'un des quartiers du bœuf, non sans suspendre pourtant leur opération de temps en temps en se plaignant

de ne pouvoir plus manger et en se couchant sur le dos; mais ils conservaient toujours leur couteau dans une main, et dans l'autre le morceau de chair qu'ils n'avaient pas achevé, et qu'ils avalaient avec autant d'empressement que les précédents, dès qu'ils se trouvaient en état de l'engloutir à son tour.

» Lorsqu'ils furent réellement hors d'état de manger davantage, comme notre soupe était prête, je leur offris de la partager avec nous; après trois cuillerées, ils déclarèrent qu'il leur était impossible d'en avaler une plus grande quantité. Je leur passai la main sur l'estomac et j'eus de la peine à revenir de ma surprise en en sentant la dilatation prodigieuse; je n'aurais pas cru qu'il fût possible à un homme de supporter un état si anormal, et si je n'avais connu les habitudes voraces de ces peuples, j'aurais pensé que la mort devait être la suite inévitable d'un pareil excès. »

Le seul résultat de cette excursion qui dura jusqu'au 4 mai, fut la découverte d'une rivière nommée par Ross *Edward Stanley*, et

de plusieurs lacs plus ou moins considérables; mais la neige presque continuelle empêcha de s'assurer si le passage existait au nord.

Le capitaine John Ross parvint quelques jours après au lieu que les naturels appellent Neitchilli, nom qu'ils appliquent à la terre, à la rivière, au lac et aux habitations qui se rencontrent sur ce point. Il y trouva des huttes d'hiver construites en neige, et des maisons d'été dont quelques-unes avaient des cercles de pierre de près de trois pieds de hauteur; ces habitations étaient au nombre de trente; la plus grande formait un ovale de quatorze pieds sur douze; la surface du sol était couverte des ossements des animaux que les naturels avaient mangés. Il visita avec soin l'isthme auquel il laissa le nom de *Boothia,* et trouva que sa largeur était de dix-sept à dix-huit milles, dont douze occupés par des lacs d'eau douce; de sorte qu'en réalité, les deux mers orientale et occidentale ne sont séparées que par cinq milles de terre. L'isthme était couvert de cubes de pierre, restes des habitations des Esquimaux; on y

vit un monticule bizarre de forme carrée offrant des marques de végétation, et ressemblant aux deux faces d'un bastion. « En l'examinant, dit le commandant Ross, nous reconnûmes que c'était une alluvion produite par la jonction de deux rivières. Combien de fois dans notre pays de pareils dépôts n'ont-ils pas été pris pour des restes de camps romains ou danois! »

Du 17 mai au 13 juin, le commandant James Ross longea la côte à l'ouest à cent milles de Neitchilli. Ce voyage fournit sans contredit un des résultats les plus positifs de l'expédition, puisque les reconnaissances de cette exploration se lient presque avec celles de Franklin, et ne laissent, entre les points extrêmes des localités explorées par les deux voyageurs, qu'une lacune de deux cent vingt-deux milles (72 lieues). La chaleur croissante du soleil força de ne voyager que la nuit; on traversa successivement plusieurs lacs glacés, et l'on parvint sur les bords de la mer. Ainsi Ross raconte les impressions qu'il ressentit à cette vue. « Mes compagnons que

j'avais quittés un moment avaient annoncé leur arrivée sur les bords de l'Océan occidental par trois acclamations. C'était en effet pour eux, et encore plus pour moi, leur chef, un spectacle palpitant d'intérêt, et qui méritait bien le salut ordinaire du marin. C'était cet Océan que nous avions cherché, l'objet de notre ambition et de nos efforts, l'espace libre qui, comme nous l'avions espéré, devait nous porter autour du continent de l'Amérique et nous procurer le triomphe si désiré par nos prédécesseurs et que nous-mêmes nous avions si longtemps et si inutilement travaillé à obtenir. Notre but eût été atteint si la nature n'y eût mis obstacle, si notre chaîne de lacs eût été un bras de mer, si cette vallée eût ouvert une communication libre entre les deux mers. Du moins, nous en avions reconnu l'impossibilité. Cet Océan tant désiré était à nos pieds, nous allions bientôt voyager sur sa surface, et au milieu de notre désappointement, nous avions la consolation d'avoir écarté tous les doutes, banni toutes les incertitudes, et de sentir

que, lorsque Dieu a dit non, il ne reste à l'homme autre chose à faire qu'à se soumettre, et à lui rendre grâces de ce qu'il a accordé! C'était un moment solennel, un moment à ne jamais oublier; les houras des marins ne produisirent jamais une impression plus profonde qu'en cet instant où ils interrompaient le silence de la nuit, au milieu d'un désert de glace et de neige, où il n'y avait pas un seul objet qui pût rappeler qu'il existait des êtres vivants, et où il semblait qu'aucun son n'eût jamais été entendu. »

Il ne restait plus à Ross qu'à relever la direction de la côte, pour s'assurer qu'elle prenait celle du cap Turnagain. Le 29 mai, il atteignit une pointe qu'il nomma *cap Felix*, et remarqua que la terre inclinait au sud-ouest : il fut alors convaincu que c'était la pointe septentrionale du continent. De là au cap Turnagain, la distance était d'environ deux cents milles, distance à peu près égale à celle qu'il venait de parcourir. Quelques jours de plus auraient suffi à nos voyageurs

pour aller chercher le pavillon planté par Franklin, et le rapporter triomphant au navire; mais il ne leur restait que pour dix jours de vivres, à demi-ration : il fallut donc se soumettre à la nécessité de retourner au vaisseau. Ross laissa reposer ses hommes et marcha en avant, avec l'enseigne, pendant vingt heures. « Étant montés sur une montagne de glace fixée au rivage, nous vîmes, dit-il, une pointe de terre. Nous restâmes au sud-ouest, à environ quinze milles de distance, et nous crûmes remarquer qu'elle tenait à la côte sur laquelle nous étions. Nous déployâmes notre drapeau pour accomplir la cérémonie d'usage, et nous prîmes possession de tout le pays. Nous donnâmes à la pointe où nous étions le nom de *cap Victory;* c'était le *nec plus ultrà* de nos travaux, et ce sera un monument durable des efforts de l'équipage de ce vaisseau. La pointe au sud-ouest fut nommée *cap Franklin.* Nous élevâmes un monticule de pierres de six pieds de hauteur, et, dans l'intérieur, nous plaçâmes une caisse d'étain, contenant une

courte relation de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et nous devions nous y conformer, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre relation tombât jamais sous les yeux d'un Européen. »

Le 12 juin, veille de l'arrivée au vaisseau, il plut pour la première fois. Des torrents roulèrent du haut des montagnes; on vit de nombreuses troupes de canards et d'oies. Déjà les rennes, les bœufs musqués s'étaient montrés dans le voisinage, suivis des loups, leurs ennemis habituels. L'apparition des animaux forme dans ce pays le calendrier de l'année, comme la floraison des plantes dans le nôtre, où l'on fait peu d'attention à la migration des oiseaux, si l'on en excepte les hirondelles et les rossignols. Le dégel continuant, on s'occupa des soins nécessaires pour que le navire pût profiter de la première occasion pour mettre à la voile. Pendant ce temps, la chasse ne produisant point de vivres frais, Ross, afin de se procurer du poisson, fit une exploration autour des cri-

ques et des baies voisines. Le 1er juillet, il trouva le village où quelques familles d'Esquimaux de sa connaissanec étaient établies; il fut reçu avec la plus grande cordialité, et on lui donna deux saumons pour lui et les siens, qu'il fit cuire aussitôt dans son appareil de cuisine. Les naturels furent fort étonnés de la promptitude avec laquelle l'un de ces poissons fut frit, et l'autre bouilli.

» Ils nous avaient proposé, dit Ross, de dîner avec nous, ce que nous ne pouvions refuser; mais nous ne savions comment faire cuire, dans notre petite cuisine, assez de poisson pour une compagnie si nombreuse. Cependant nous les invitâmes à entrer dans notre tente; et, comme ils étaient douze et que nous étions cinq, elle se trouva suffisamment pleine. Nous fûmes bientôt hors d'inquiétude en voyant qu'ils mangeaient leur poisson crû. Nous dînâmes à la même table, mais non avec le même appétit; car un saumon et demi suffit pour nous cinq, et chacun de ces naturels en dévora deux : chacun d'eux avait ainsi mangé quatorze livres

de poisson. D'après cette prodigieuse consommation, il n'est pas étonnant qu'ils passent tout leur temps à se procurer des vivres; on ne peut pas non plus être surpris qu'ils souffrent si souvent de la famine.

» Les usages singuliers de nos hôtes nous amusèrent beaucoup. La tête et l'arête du milieu des deux saumons ayant été retirées, on présenta ces poissons aux deux plus âgés de la tribu. Ceux-ci les coupèrent longitudinalement en deux parties égales qu'ils divisèrent encore une fois de la même manière; ils roulèrent ensuite chaque portion de manière à en former un cylindre d'environ deux pouces de diamètre, s'en enfoncèrent un bout dans la bouche, aussi avant qu'il put entrer, et prenant leur couteau, coupèrent le poisson à la hauteur de leur nez, après quoi ils passèrent ce qui restait à un de leurs compagnons. La même cérémonie se renouvela jusqu'à ce qu'ils eussent mangé tout ce qu'ils avaient de poisson. Un d'entre eux s'étant mis ensuite à dévorer ce qui restait sur nos assiettes, y trouva du jus de citron, dont

le goût acide lui fit faire des grimaces qui excitèrent les éclats de rire de ses compagnons.

» Ils nous montrèrent la manière dont ils prennent le saumon. Leur arme est une javeline dont la pointe, d'os ou d'ivoire, est barbelée, et dont ils percent le poisson. Ils nous dirent que cette pêche n'offrait aucune difficulté, parce que les saumons remontaient en si grande quantité dans les canaux entre la glace et la terre, qu'on ne pouvait y lancer une flèche sans qu'elle en perçât un. Ce fait en confirme un autre, qu'on a traité de fable : c'est que, dans quelques rivières d'Amérique, les poissons se trouvent en si grand nombre dans certaines saisons, qu'ils y sont écrasés sous les pieds des chevaux quand on passe ces rivières à gué. »

A la fin de juillet, les équipages étaient plus captifs que jamais; car la terre était impraticable et la mer n'était pas libre. Cependant, le 1er août, on s'aperçut qu'une forte brise du nord avait mis enfin la glace en mouvement vers l'est; déjà elle prenait

l'aspect d'amas de glaçons entremêlés de flaques d'eau, et il ne manquait qu'un vent du sud pour en disperser les fragments. Tout le mois d'août fut un mois d'anxiétés sans cesse renaissantes, d'espoir et d'appréhensions perpétuelles, de promesses qui ne se réalisaient jamais. Il ne restait plus que quatre semaines de cet été incertain qu'on attendait sans cesse. Enfin, le 3 septembre, on travailla à se frayer un canal pour sortir de la baie, et, le 17, à deux heures de l'après-midi, le vaisseau se retrouva dans l'eau libre et sous voiles.

« Sous voiles! C'était tout au plus si nous pouvions le croire, et nous savions à peine ce que nous éprouvions. Il faut être marin pour sentir que ce vaisseau qui bondit sous vos pieds, qui écoute vos ordres, qui obéit au moindre geste de votre main, qui semble ne se mouvoir que d'après votre volonté, est un être doué de vie, qui se conforme aux désirs de son maître, et non un corps inerte. Mais quel marin pouvait le sentir aussi bien que nous, quand cette machine intelligente, qui

avait coutume de nous porter si légèrement sur l'Océan, avait été, pendant toute une année, immobile comme la glace et les rochers qui l'entouraient, paralysée, désobéissante, morte! Elle semblait alors avoir repris une vie nouvelle; elle nous obéissait une seconde fois; elle faisait tout ce que nous désirions, et, pour surcroît de bonheur, nous étions libres! Aussi ne mettions-nous pas de bornes aux transports de notre joie; mais cette liberté ne devait pas durer longtemps. Nous fîmes environ trois milles; puis, rencontrant une chaîne de glaces, nous fûmes obligés de nous amarrer près de la pointe qui était au nord de notre ancienne position, et nous passâmes la nuit dans un havre assez commode, formé par deux montagnes de glace.

» Le 19 septembre, nous étions encore dans ce port entouré de glaces nouvelles, car le froid venait de reprendre. Nos espérances de délivrance s'éloignaient, et nous n'eûmes plus qu'à nous frayer un canal vers un nouveau port où nous pussions passer la plus grande partie de l'année qui appro-

chait. La glace avait déjà un pied d'épaisseur; le lendemain, la mer en était couverte et elle était épaisse de seize pouces. C'était l'hiver, l'hiver sans aucun doute, et notre seul espoir n'était plus que dans une autre année.

» Nous employâmes tout le mois d'octobre à nous faire un canal jusqu'au port que nous avions en vue; mais ce fut véritablement un travail de tortue, puisque nous n'avancions chaque jour que de trente à quarante pieds.

» Enfin, le 30, la glace étant trop épaisse pour espérer d'y pénétrer davantage, nous nous établîmes dans une baie qui s'étendait au sud, après être entrés dans une crique qui s'étendait à l'est, et que nous nommâmes la *baie du Sheriff.* »

On renouvela toutes les précautions prises pendant l'hivernage précédent; on plaça sur les hauteurs voisines des perches portant des marques pour indiquer le vaisseau aux Esquimaux; mais le soir personne ne parut. Jusqu'à la fin de mars 1831, la situation ne changea pas, et l'absence des naturels fut vivement regrettée; ils fournissaient aux

matelots des sujets d'occupations et d'amusements dont ils avaient besoin, et procuraient de la chair de veau marin pour les chiens qui seraient morts d'inanition sans la prise de quelques renards; tout le monde soupirait après la venaison et le poisson frais, et l'on manquait de vêtements de peaux qu'on aurait pu se procurer au moyen d'échanges avec les naturels.

Le 22 avril, le commandant Ross partit pour une excursion, et ce jour-là on vit arriver trois naturels qui venaient de Neitchilli. James Ross les avait rencontrés et leur avait acheté une quantité de poissons : ils apportaient cette bonne nouvelle, et le capitaine partit aussitôt pour aller chercher ces provisions. Il arriva à leur station située à seize milles; leur hutte était assez grande pour contenir trois familles qui y avaient en effet passé tout l'hiver. Les femmes accueillirent fort bien les voyageurs, et une vieille qui était malade ayant reçu du chirurgien quelques drogues, lui exprima sa reconnaissance en lui donnant une pierre à feu, présent

qui devait certainement avoir un grand prix aux yeux de celle qui le faisait.

On repartit escorté par les Esquimaux; l'un d'eux donna quelques détails sur les affaires de ses compagnons, et apprit, entre autres nouvelles, que la veuve d'un homme mort récemment avait trouvé sur-le-champ un nouveau mari parce qu'elle avait cinq enfants. « Il est certain, fait observer Ross, que ce *parce que* ne serait pas une fort bonne raison en Angleterre, où une famille toute faite apportée en mariage par une femme n'est pas regardée comme un grand avantage; mais dans cette contrée les cinq enfants étaient une fortune, une grande fortune, une source de revenus plutôt que de dépenses, de bonheur et de prospérité plutôt que d'embarras et de soucis. Dès l'âge de huit ans, les enfants commencent à se rendre utiles; quelques années plus tard, ils sont en état de se suffire à eux-mêmes; et quand leurs parents sont vieux, qu'ils soient d'un premier ou d'un second lit, ou même adoptifs, ils doivent fournir à tous les besoins des vieillards. »

Le 1er mai, le commandant Ross rentra; arrivé en six jours à la mer, il avait examiné le rivage, chacune des criques, traversé à pied toute la ligne des côtes, et établi ainsi sans aucune hésitation qu'il n'y avait pas de passage sur ce point à la mer occidentale, et que la mer que les naturels supposaient devoir conduire à Neitchilli n'était que la mer de l'est, ou une partie du golfe qui se trouve en cet endroit entre le port Logan et le havre Elisabeth, d'où il était démontré qu'il ne pouvait exister de passage au-dessous de la latitude de 71° 55'. Comme ce point était trop éloigné pour être examiné par terre, tout ce qu'on pouvait faire, c'était d'explorer la ligne des côtes à l'ouest de la péninsule. Ce fut le but d'une autre expédition entreprise par le capitaine et son neveu.

Arrivés au cap Isabelle, les voyageurs se séparèrent, le capitaine pour visiter la côte de l'est, et son neveu celle de l'ouest. Le premier revint au vaisseau le 31 mai, après quinze jours d'absence; sa narration n'apprend de nouveau que quelques détails géo-

graphiques peu intéressants; nous en extrairons cependant l'observation suivante: « Nous vîmes plusieurs ortolans de neige, seuls messagers du printemps qui n'a pour tout indice que l'arrivée des animaux que leur instinct amène dans ces régions, car sous tout autre rapport le printemps ne se distingue pas de l'hiver. Pourquoi ils y vont, c'est ce qu'ils savent mieux que moi, car je n'ai jamais pu découvrir où ils trouvent de la nourriture à cette époque de la saison. Mais c'est ce qui est connu de l'Être qui dirige leur vol et leur course, et qui, ne pouvant les tromper, leur a certainement préparé des vivres qu'il leur a ordonné de chercher, afin que la table qu'il leur a fait servir dans le désert ne manque pas de convives. »

DÉCOUVERTE DU POLE MAGNÉTIQUE.

L'exploration du commandant Ross devait avoir des résultats importants. La position du pôle magnétique avait été pour Parry et Franklin le sujet de nombreuses observations;

ils savaient qu'ils n'en étaient pas très-éloignés, mais le lieu où il devait exister leur était resté inconnu, et les espérances qu'ils conçurent plusieurs fois étaient destinées à ne se pas réaliser pour eux. Il fallait encore des observations sur d'autres points plus voisins de ce lieu presque mystérieux, pour que la place pût du moins en être fixée avec plus de certitude et de précision qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; il fallait, s'il était possible, que l'observateur pût s'assurer qu'il l'avait atteint réellement, c'est-à-dire qu'il avait placé son aiguille dans un endroit où nulle déviation de la ligne perpendiculaire n'était appréciable. Cet honneur était réservé au commandant Ross; déjà de nombreuses observations auxquelles il s'était livré pendant les deux années passées dans ces régions lui prouvaient qu'il n'en était pas éloigné; dans le cours de cette dernière excursion, des observations plusieurs fois répétées lui démontrèrent qu'il approchait de ce point; il put même calculer, et la direction qu'il devait suivre pour y arriver, et la distance qui l'en

séparait. Enfin, le 1er juin à huit heures du matin, il arriva au lieu si désiré. « Je crois, dit-il, que je dois laisser au lecteur le soin de se figurer les transports que nous éprouvâmes en nous trouvant enfin sur le lieu qui faisait le grand objet de notre ambition. La terre, en cet endroit, est très-basse près de la côte, mais elle s'élève en chaînes de cinquante à soixante pieds de hauteur, à environ un mille de la mer. Nous aurions désiré qu'un point si important se trouvât empreint de quelque signe remarquable. Et qui pourrait blâmer en nous le regret de ne trouver aucune montagne qui pût indiquer un emplacement auquel tant d'intérêt doit à jamais s'attacher! J'aurais pardonné à celui de nous dont l'esprit aurait été assez romanesque pour croire que le pôle était un objet aussi visible ou aussi mystérieux que la fameuse montagne de Sindbad le marin, ou même que c'était une montagne de fer, ou une pierre d'aimant de la dimension du Mont-Blanc. Mais la nature n'a érigé en ce lieu aucun monument pour marquer l'endroit qu'elle a choisi comme

centre d'un de ses grands et secrets pouvoirs, et comme nous ne pouvions rien faire pour y suppléer, notre devoir était de nous soumettre et de nous contenter de le distinguer par des nombres et des signes mathématiques.

» Nous trouvâmes quelques huttes abandonnées; elles servirent à faire une observation dont nous donnons les résultats les plus remarquables d'une manière simple et facile à comprendre. L'emplacement de notre observatoire était aussi près du pôle magnétique que les ressources limitées que je possédais me permettaient de le calculer. L'inclinaison indiquée par mon aiguille était de 89° 59', c'est-à-dire à une minute près de la position complètement verticale; tandis que la proximité de ce pôle, selon son existence positive, précisément à l'endroit où nous étions, était encore confirmée par l'inaction complète des aiguilles horizontales.

» Dès qu'il ne me resta plus le moindre doute à ce sujet, je fis part à mes compagnons de ce résultat satisfaisant de nos travaux

communs, et ce fut alors que nous plantâmes le pavillon britannique et que nous prîmes possession du pôle nord et du territoire environnant. Le cap voisin fut nommé *Victoria*. Les fragments de pierres à chaux qui couvraient le rivage nous permirent d'élever un monticule sous lequel fut déposée une caisse d'étain, contenant un écrit. Nous regrettâmes seulement de ne pas avoir les moyens de construire une pyramide plus solide, et en état de résister aux assauts du temps et des Esquimaux. La latitude de cet endroit est 70° 5' 17", et la longitude 96° 46' 55" O. Cette opération terminée, James Ross s'avança au nord en suivant la côte à la distance de quinze à vingt milles, et, revenant sur ses pas, arriva le 13 juin à bord de *la Victory*, dont il était éloigné depuis vingt-huit jours.»

A la fin du mois, les travaux du gréement étaient prêts, mais le temps ne permettait pas encore de partir ; il n'y avait pas eu de pluie, et quoiqu'on fût au solstice d'été, il gelait toutes les nuits. Le soleil d'hiver en Angleterre est rarement ce qu'était celui

d'été dans cette déplorable région. Telle est la contrée dans laquelle l'homme trouve pourtant le moyen de vivre, et de vivre heureusement. Il est vrai que l'Esquimau ne peut boire d'eau au milieu de l'été sans faire fondre de la neige; il ne respire pas non plus le parfum des fleurs, car son pays n'en voit aucune qui soit odorante; mais l'huile de veau marin flatte son odorat; il n'a aucun légume pour faire de la soupe, ni herbes pour assaisonnement, mais l'huile lui tient lieu d'assaisonnement et de soupe, et il peut se procurer une salade dans l'estomac du renne, qu'il tue à la chasse. Que lui importe de ne jamais voir cette chose inconcevable pour lui qu'on appelle un arbre, puisqu'il peut se construire des équipages avec des poissons gelés et des os? Et lorsqu'il peut se coucher sur la neige, pourquoi ne se trouverait-il pas aussi bien logé que les princes de la terre, qui habitent des palais dont le marbre n'approche pas de la pureté de la glace dont sont construits les murs de son habitation, habitation qu'il peut

construire en moins d'une heure, et qui, comme celle d'Aladin, peut s'élever à tout instant du jour en tel endroit qu'il lui plaît? L'homme est un noble animal, même sous la forme et les traits d'un Esquimau. Est-il une autre créature sur la terre qui puisse faire tout cela, endurer tout cela, imaginer, exécuter tout cela et plus encore, et se trouver heureux; heureux dans le Boothia-Felix!

A partir du 21 juillet, on eut jusqu'à la fin du mois beaucoup de travaux pour nettoyer et conserver les poissons que la pêche du commandant Ross et celle des naturels avaient procurés avec tant d'abondance qu'on mit en réserve deux mille huit cent cinquante-six saumons.

Le 29 août, après beaucoup de jours d'attente et de perplexité, le vent s'établit d'une manière constante et le vaisseau en profita pour mettre à la voile. A peine eut-il fait quelques milles que les glaces le forcèrent à gagner un petit port, et, le 9, il était de nouveau prisonnier. « La vue de la glace et de la neige, dit Ross, était devenue pour nous un

tourment, une souffrance, un sujet de désespoir presque continuel, dans une région où pendant plus de la moitié de l'année on n'a au-dessus de la tête que de la neige, où l'ouragan a des ailes de neige, où le brouillard est à la neige, où le soleil ne se montre que pour briller sur la neige qui couvre la terre, où l'haleine qui sort de la bouche se change en neige, où la neige s'attache aux cheveux, aux cils et à tous les vêtements, où elle remplit nos chambres, nos plats et nos lits, si nous ouvrons une porte pour donner accès à l'air extérieur; où l'eau qui doit étancher notre soif sort d'une bouilloire remplie de neige et suspendue sur une lampe; où nous avons des sofas, des lits et des maisons de neige; où la neige enfin, quand elle ne pourrait plus nous être d'aucun usage, servirait à former nos cercueils et nos tombes. »

A l'ennui résultant de cette uniformité, il faut ajouter qu'alors la situation de l'équipage était pire que les années précédentes; les vivres avaient été graduellement épuisés, les anti-scorbutiques manquaient et le scorbut

commençait à se manifester chez des hommes réduits à de faibles rations de viande salée; le bâtiment lui-même était dans l'impossibilité de faire un long trajet, et des voies d'eau s'y manifestaient de toutes parts. Le capitaine n'eut pas le choix des moyens : il lui fallut au printemps suivant abandonner *la Victory,* et se diriger avec les barques et les traîneaux vers la pointe de la Fury, pour y prendre, avec les vivres qui s'y trouvaient, les barques qui y étaient encore, et tâcher d'arriver ainsi dans la mer de Baffin.

« Le 28 mai 1832, dit Ross, nous préparâmes tout pour notre départ définitif; les instruments dont nous pouvions nous passer et que nous ne pouvions emporter furent cachés avec une partie de notre poudre; les mâts, les voiles, les agrès furent placés sur *le Krusenstern.* Nous arborâmes notre pavillon et nous le clouâmes aux mâts; nous bûmes un dernier verre de grog pour prendre congé de notre pauvre vaisseau, et, après avoir fait sortir tout mon équipage avant moi, je fis mes derniers adieux à *la Victory* qui méritait

un meilleur sort; c'était le premier vaisseau que j'eusse jamais été forcé d'abandonner, après avoir servi quarante-deux ans à bord de trente-six bâtiments divers. J'avais le cœur serré comme si je me fusse séparé pour toujours d'un ancien ami, et je ne tournai pas la pointe où il cessa d'être visible sans m'arrêter pour faire une esquisse de ce triste désert, rendu plus triste encore par mon pauvre navire solitaire, abandonné et emprisonné dans des glaces immobiles jusqu'à ce que le temps eût produit sur lui son effet inévitable. »

Le voyage dura tout le mois de juin, au milieu de fatigants efforts pour conduire les trois traîneaux sur la glace; le courage et la persévérance des intrépides voyageurs triomphèrent de tous les obstacles, et, le 1er juillet, la troupe arriva sur la plage de la Fury.

« La première mesure que je pris fut d'envoyer coucher tous mes hommes, après quoi nous allâmes examiner les provisions; comme elles étaient déposées de différents côtés, il était difficile d'empêcher des hommes affa-

més d'y porter la main, et, en dépit de mes ordres et de mes conseils, plusieurs commirent des imprudences dont ils eurent à souffrir. A l'exception du dommage fait aux barques par la grande crue des eaux de la mer, la seule perte que nous découvrîmes fut quelques caisses de chandelles que les renards avaient brisées et dont ils avaient dévoré le contenu.»

On s'occupa tout de suite de construire une maison à laquelle on donna trente-un pieds de longueur, seize de largeur et sept d'élévation; elle devait être couverte de toile à voile; le 4 elle était achevée; elle reçut le nom de *Somerset-House*. On en distribua l'intérieur en deux chambres, l'une pour les hommes de l'équipage, l'autre contenant quatre petites cabanes pour les officiers; la cuisine fut établie sous une tente.

Le 1er août, la glace s'était assez séparée pour laisser l'eau navigable; on se prépara au départ dans l'espoir d'atteindre la mer de Baffin avant que les baleiniers se fussent éloignés; les bateaux portaient deux mois de

vivres et chacun sept hommes et un officier.

« Nous partîmes, dit la relation, à quatre heures de l'après-midi ; mais nous trouvâmes les canaux, formés dans la glace, très-tortueux et encombrés d'une quantité de glaces flottantes qui faisaient que nous pouvions à peine nous servir de nos rames ; nous ne fîmes donc que des progrès très-lents. Ayant passé devant deux rivières à la hauteur desquelles il y avait beaucoup de glaces, nous fûmes arrêtés, à neuf heures du soir, sous le rocher même où *la Fury* avait échoué. La marée étant basse et le mouvement des glaces vers le nord ayant cessé à onze heures, il était évident qu'elles reviendraient bientôt sur nous. Nous déchargeâmes donc les barques à la hâte, et nous les tirâmes sur le rivage.

» A peine étions-nous en sûreté, que les glaces arrivèrent avec impétuosité ; deux champs de glace qui étaient à peu de distance furent brisés avec fracas, et leurs débris formèrent une chaîne de monticules qui s'accumulèrent le long de la côte. Nous avions fait huit milles, et, par une coïncidence sin-

gulière, nous venions d'échapper à ce danger imminent, non-seulement à l'endroit où *la Fury* avait échoué, mais le jour même où ce malheur était arrivé au capitaine Parry huit ans auparavant. »

Le 6 août, les barques gagnèrent un ancrage plus sûr, où elles furent de nouveau retenues captives; le 28, elles se remirent en mer pour se diriger vers le détroit de Barrow; toutefois, arrivées au 73° de latit., elles furent arrêtées si longtemps, que la réussite pour la saison actuelle devint plus que douteuse.

Ross monta sur une hauteur qui est en réalité la pointe N. E. de l'Amérique, et de là il vit la totalité du détroit de Barrow, présentant un champ de glace non-interrompu, tel qu'il s'était offert à sa vue le 31 août 1818, lorsqu'il avait quitté le détroit de Lancastre pour revenir en Angleterre. Il ne lui restait donc plus d'autre perspective que celle de rétrograder vers la pointe de *la Fury* et de reprendre possession de *Somerset-House*. Cependant il voulut attendre encore,

et, le 24 septembre seulement, il commença à mettre son projet à exécution; le 4 octobre, voyant l'impossibilité de faire le trajet avec les barques, il les laissa sur la côte et résolut de continuer le trajet sur des traîneaux construits avec des caisses à pain. Trois jours après, on avait repris possession de *Somerset-House*, et il était temps, car le dernier repas avait terminé toutes les provisions de route.

La maison qui avait été un refuge commode pendant l'été n'offrait plus pendant l'hiver un abri suffisant; le vent soulevait la toile qui servait de toit; la neige tombait presque sur les lits et tout gelait dans l'intérieur. Un mur de neige de quatre pieds d'épaisseur, construit tout autour de la maison, la rendit supportable. La viande commençant à manquer, on garda celle qui restait encore pour l'approvisionnement des barques; mais on avait en abondance de la farine, du sucre, et des soupes de légumes, restes de *la Fury*, ce qui permettait de distribuer des rations suffisantes et surtout très-saines; quelques renards ve-

naient de temps en temps se prendre aux piéges et augmentaient les rations.

Pendant ce long hiver, les hommes, faute de vêtements chauds, furent souvent obligés de se tenir enfermés dans la maison. Il en résulta que l'impossibilité de prendre de l'exercice, le manque d'occupations, les rations réduites et l'accablement d'esprit, concoururent à mettre tout le monde dans un état de santé peu satisfaisant.

Aussitôt que le temps commença à s'améliorer, on travailla à transporter à la baie Batty, lieu où les barques étaient restées, tout ce qui était nécessaire pour le voyage projeté, afin de n'avoir pas, au moment du départ, une seule journée à perdre. La veille du jour fixé, les Anglais virent une avalanche de glace mêlée d'eau et de quartiers de rochers s'écrouler du haut d'une montagne. C'était un spectale nouveau et magnifique; ce n'était pas la boule de neige des glaciers de la Suisse se détachant du haut de la montagne et croissant, à mesure qu'elle descend, en grosseur et en rapidité, glissant, bondissant,

brisant tout ce qu'elle rencontre, et restant ensuite en repos sur le lieu où se termine sa chute. Ici, tout était rapide, instantané; la montagne de glace était tombée avant qu'on eût pu crier gare. Avant même qu'elle semblât en mouvement, elle était tombée sur une mer de glace, rompait le champ de cristal comme si c'eût un miroir fragile, en dispersait tout autour les fragments avec un bruit plus terrible que celui du tonnerre, puis tout rentrait bientôt dans un silence de mort.

Le 7 juillet 1833, nos voyageurs quittèrent leur morne demeure, et le 13 ils avaient atteint la baie Batty; là ils découvrirent que les ours et les renards avaient exercé des déprédations considérables. Jusqu'au 15 août, on fut retenu dans cette position par les glaces que chassait le vent au N. E. Mais enfin, le 16, on était dans la mer libre, et le détroit du Prince-Régent s'ouvrait. On eut bientôt trouvé le cap septentrional de la baie, et on traversa celle d'Elwin; on suivit le canal d'eau qui s'étendait au N., car les glaces ne permirent pas de passer à l'E., et bientôt on

parvint au cap N. E. de l'Amérique. Le lendemain 17, on longea la côte : un ouragan força nos voyageurs à prendre terre à douze milles à l'O. du cap York. Les jours suivants, on continua cette route presque toujours à la rame. Le 25, on quitta cette côte, on gagna l'E. dans le détroit de Barrow, et l'on s'arrêta dans ce havre, près de l'embouchure d'une rivière, pour se reposer et réparer les barques; mais ce repos ne devait pas être long.

Continuer à analyser la narration serait lui enlever tout son intérêt; c'est Ross qui va raconter lui-même l'heureuse fin de son aventureux voyage : « Le 26, à quatre heures du matin, tandis que nous dormions tous, le matelot qui était en vigie crut découvrir une voile en mer. Il en informa sur-le-champ le commandant Ross, qui, à l'aide de son télescope, reconnut bientôt que c'était réellement un navire. Un instant suffit pour nous faire sortir de nos tentes; rassemblés sur le rivage, nous cherchâmes à distinguer les agrès de ce bâtiment, et nous nous perdîmes en conjectures sur la

destination et sur la marche qu'il suivait. Quelques-uns, ceux qui voyaient tout en noir, soutenaient encore que ce n'était qu'une montagne de glace.

» Cependant nous ne perdîmes pas de temps; les barques furent lancées en mer et nous fîmes des signaux en brulant de la poudre humide. Enfin, tout étant prêt pour nous embarquer, nous sortîmes du havre à six heures; notre marche, quoique lente, nous rapprochait peu à peu du bâtiment, et, si le calme eût continué, nous aurions été bientôt bord à bord : malheureusement une brise s'éleva dans le moment; nous le vîmes bientôt déployer toutes ses voiles et se diriger vers le S. E.

» Vers dix heures, nous aperçûmes un autre navire au N.; il paraît qu'il avait mis en panne pour attendre ses barques, mais nous crûmes un moment qu'il s'était arrêté parce qu'il nous avait vus. Nous fûmes bientôt détrompés en le voyant aussi déployer toutes ses voiles, et il ne nous fallut pas longtemps pour reconnaître qu'il s'éloignait rapidement

de nous. Nous n'avions pas encore passé un moment aussi cruel que celui où nous nous vîmes ainsi dans le voisinage de deux bâtiments, dont probablement nous ne pourrions atteindre ni l'un ni l'autre.

» Il fallut pourtant soutenir le courage de nos hommes, en les assurant de temps en temps que nous approchions d'un de ces navires; fort heureusement il survint une accalmie qui nous fit gagner tant de terrain qu'à onze heures nous vîmes le second navire mettre en panne, toutes ses voiles coiffées, et envoyer en mer une barque qui s'avança sur-le-champ vers les nôtres.

» Elle fut bientôt bord à bord avec la mienne : l'officier qui la commandait nous dit qu'il présumait que nous avions éprouvé quelque accident, et que nous avions perdu notre bâtiment. Je lui répondis qu'il ne se trompait pas, et je lui demandai le nom de son navire en lui exprimant le désir d'être reçu à bord. Il nous dit que son bâtiment était *l'Isabelle* de Hull, commandée autrefois par feu le capitaine Ross. Je lui appris que j'é-

tais moi-même le capitaine Ross, et que les hommes qui m'accompagnaient étaient l'équipage de *la Victory*. Je ne doute pas que cet officier n'ait été réellement aussi surpris qu'il le parut en m'entendant parler ainsi; car il me répliqua avec le ton d'une brusque incrédulité, assez ordinaire en pareille occasion, qu'il y avait deux ans que le capitaine Ross était mort. Cependant il ne me fut pas difficile de le convaincre que ce qu'il regardait comme une vérité incontestable était une supposition un peu prématurée; car, s'il avait pris le temps de nous considérer, il aurait vu à notre costume, qui nous faisait ressembler à des ours, que nous ne pouvions appartenir à un bâtiment baleinier, et que nous portions sur notre dos, sur notre visage et dans notre maigreur d'assez éloquentes preuves que je lui disais la vérité. Il nous félicita alors de la manière la plus cordiale, en vrai style de marin, et, après quelques questions fort naturelles, il nous dit que *l'Isabelle* était commandée par le capitaine Humphreys, et nous quitta pour aller faire son rapport, en

nous répétant qu'il y avait longtemps qu'il avait cru, ainsi que toute l'Angleterre, que nous étions morts.

» Il monta à bord de son bâtiment, tandis que nous en approchions plus lentement, et en une minute tout l'équipage, réuni sur le pont, nous salua de trois houras, tandis que nous étions encore à une encâblure de distance. Enfin, nous montâmes sur mon ancien vaisseau, dont le capitaine nous fit l'accueil le plus fraternel.

» Quand nous n'aurions pas eu pour recommandation nos noms et notre caractère, la simple charité leur eût fait un devoir de nous prodiguer les attentions que nous reçûmes, car jamais on n'avait pu voir une réunion d'êtres humains qui eussent l'air plus misérable, et nous ne pouvions disconvenir que tout notre extérieur n'eût quelque chose de très-repoussant. Avec nos barbes qui n'avaient pas été faites depuis très-longtemps, nos vêtements qui n'étaient même pas les haillons de la mendicité civilisée, mais de hideux fragments de peaux d'ani-

maux sauvages, notre maigreur qui ne nous laissait que la peau sur les os, et notre pâleur de spectres, nous formions un tel contraste avec ces hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, que nous sentîmes tous pour la première fois, je crois, ce que nous étions réellement, et ce que nous devions paraître aux autres.

» Mais le côté plaisant de notre situation nous fit bientôt oublier tout le reste; toute pensée sérieuse nous était impossible au milieu de la confusion qui nous entourait, et la joie qui nous transportait nous disposait à nous amuser nous-mêmes du spectacle comique que nous offrîmes alors. Chacun avait faim, et il fallait le nourrir; chacun était couvert de guenilles, et il fallait l'habiller; il n'y avait pas un de nous qui n'eût besoin d'une ablution complète, pas un qui ne dût se débarrasser d'une longue barbe pour reprendre une figure humaine. Tout se faisait à la fois : on se lavait, on s'habillait, on mangeait, on se rasait en même temps, et tout ce qui était nécessaire pour ces différentes opérations se mêlait en-

semble dans une grotesque confusion. Au milieu de tout cela, les questions de part et d'autre étaient interminables; nous avions à raconter nos aventures, la longue histoire de nos souffrances, et de notre côté nous nous hâtions de demander des nouvelles de l'Angleterre, nouvelles qui avaient quatre ans de date. Enfin, l'ordre se rétablit; on prit soin des malades, on assigna sa place à chacun de nos marins; en un mot, on eut pour chacun de nous toutes les attentions que la bienveillance put imaginer. La nuit amena le repos et les pensées sérieuses, et pas un de nous n'oublia alors de rendre des actions de grâce à Dieu qui, du bord d'une tombe qui ne pouvait tarder de nous ensevelir, venait de nous rendre à la vie, à nos amis, au monde civilisé.

» Accoutumés depuis longtemps au lit froid et dur que nous offraient la neige, un rocher, peu d'entre nous purent dormir sur le lit que nous eûmes cette nuit-là. Je fus obligé de quitter le mien et de passer la nuit sur une chaise; il nous fallut du temps pour

apprécier ce changement subit et total, comme pour rompre les habitudes que nous avions contractées et pour reprendre les usages de notre ancienne vie.

» En causant avec le capitaine Humphreys, j'appris que *l'Isabelle* avait remonté le détroit de Barrow jusqu'au mont Shevar; il voulait aller jusqu'aux îles Léopold, dans l'espoir de trouver quelques traces de notre désastre, plutôt que nous-mêmes; mais à environ deux tiers du chemin, il avait été arrêté par un champ de glace; il en avait suivi les bords la veille du jour où nous avions réussi à le traverser, ce qui nous avait empêché de le rencontrer plus tôt. C'était pendant qu'il en revenait que nous l'avions aperçu; il avait vu nos barques, mais il n'y avait fait aucune attention, dans l'idée que c'étaient celles du *William-Leo*, bâtiment qui avait essayé de pénétrer avec lui dans le détroit, et que nous avions vu le premier.

» Ce fut le 30 septembre que nous sortîmes de la mer de Baffin; le 19 octobre, j'étais arrivé à Londres. »

BACK (1833—1834).

Le capitaine Back, qui avait fait partie des deux expéditions de Franklin et de Richardson, était en Italie quand il apprit l'incertitude qui régnait sur le sort du capitaine Ross; il se hâta de retourner en Angleterre, pour offrir ses services au gouvernement, dans le cas où l'on voudrait envoyer une expédition à la recherche de Ross et de ses compagnons. A son arrivée, les préparatifs d'une expédition par terre se faisaient déjà; aussi les offres du capitaine furent-elles acceptées avec empressement par le comité chargé de recueillir les souscriptions; car ce fut au moyen d'offrandes volontaires que ce voyage fut exécuté. Le gouvernement y contribua pour 50,000 fr.

Le capitaine Back quitta Londres le 17 février 1833, accompagné de King, chirurgien, et de trois hommes, dont deux avaient déjà fait le voyage avec Franklin. Il compléta le nombre d'hommes qui devaient composer

sa troupe dans un des comptoirs de la baie d'Hudson, et, le 8 août, ils atteignirent tous ensemble le fort Resolution, sur le grand lac de l'Esclave. Déterminé à ne pas perdre de temps, pour chercher le fleuve qui devait le conduire à la mer, où il était probable que se trouvait Ross, Back partit le 11, dans un vieux canot, avec son domestique, un Anglais, un Canadien, deux métis et deux Ecossais, pour tenter cette découverte. Leur traversée fut heureuse jusqu'à la partie occidentale du grand lac de l'Esclave, où se jetait une rivière inconnue, dont le lit était dur et rocailleux, et à laquelle on donna le nom de *Rivière du Givre*. Elle était tellement coupée de cascades et de rapides, qu'il fallut souvent porter à dos d'homme, par-dessus des rochers de deux mille pieds de haut, non-seulement les effets et les provisions, mais encore le canot lui-même. Les fatigues furent excessives, et ce qui les rendait doublement cruelles, c'était l'innombrable quantité de moustiques et de petites mouches, appelées dans le pays *grains de sable*, qui ve-

naient constamment tourmenter le sommeil de nos voyageurs. Les éviter est impossible, et quoiqu'on parvienne à les tuer par milliers, leurs bataillons sont si nombreux et se renouvellent si vite qu'on est obligé de renoncer à cette lutte inégale. Subjugué à la fois par la douleur et la fatigue, l'infortuné voyageur se jette alors, par désespoir, la face contre terre, et, à demi-suffoqué sous sa couverture, il repose pendant quelques heures d'un sommeil inquiet, agité et entrecoupé par de perpétuels gémissements. En hiver, ces insectes se réunissent en masses compactes, et prennent leur essor à la belle saison. Ces petites mouches, que les Canadiens appellent des *brûlots*, sont pour le moins aussi gênantes que les moustiques. Quand on s'enfonce dans les creux resserrés des rochers, et que l'on traverse les terrains marécageux, ces insectes s'élèvent en épais nuages et obscurcissent l'air. Il est également difficile de voir et de parler; car ils se jettent sur toutes les parties du corps qui ne sont pas couvertes et y attachent leurs suçoirs venimeux. Le

sang coule le long du visage comme si on y avait appliqué des sangsues, et la piqûre cause une douleur brûlante, immédiatement suivie d'inflammation et de vertiges.

Cependant, la rivière devenait de plus en plus difficile. Les rochers et les cascades se succédaient presque sans intervalle; enfin, un ou deux rapides et une chute étroite de vingt pieds terminèrent la navigation vers la source de cette rivière inhospitalière. Mais il est impossible de se figurer rien de plus pittoresque que les paysages que présentent ses bords. Ici, de gigantesques rochers nus s'élèvent comme des tours au-dessus des rapides; là, ils dessinent les formes les plus variées, et sont égayés par des masses de couleurs diverses et brillantes, ou ombragés d'arbres; tantôt la rivière, presque immobile dans son cours, ressemble à une vaste nappe argentée; tantôt elle rugit et bondit en cataractes écumeuses; parfois elle est resserrée dans des gorges étroites, et parfois aussi elle se répand dans les vallons comme un lac immense.

L'expédition trouva enfin une magnifique nappe d'eau qu'on nomma *lac Aylmer*. Sur la côte orientale, Back remarqua quelques petits ruisseaux, il pensa que ce pourrait bien être là la source de la rivière qu'il cherchait; il ne se trompait pas : c'était en effet le Thlewcechodezeth, ou, comme la société géographique de Londres l'a appelé depuis à juste titre, la *rivière de Back*.

Après cette importante découverte, la prudence lui conseillant de revenir, le capitaine descendit une autre rivière qui le conduisit à l'extrémité orientale du lac de l'Esclave, non loin de l'endroit où ses compagnons avaient construit leurs quartiers d'hiver, au milieu d'une tribu d'Indiens qui étaient enchantés de trouver chez les blancs les secours et les aliments qui souvent leur manquaient.

Vers la fin d'octobre, la rivière et les bords du lac furent gelés et, dans l'intervalle, les maux que la disette fit souffrir aux Indiens furent poussés au plus haut degré. Les pauvres gens, en voyant les instruments de l'ob-

servatoire, ne manquèrent pas de les regarder comme la cause mystérieuse de tous leurs malheurs. S'il y avait disette de vivres, ce n'était pas qu'il manquât de daims et de bœufs musqués; car on en voyait souvent plusieurs centaines ensemble; mais la douceur de la saison et l'abondance du lichen les retenaient plus longtemps qu'à l'ordinaire dans les plaines arides, et on ne pouvait pas arriver assez près d'eux pour les tuer à coup de fusil. Partout régnait la plus grande détresse; la chasse et la pêche ne produisaient plus rien, et, pour comble de malheur, tous les approvisionnements se gâtaient. Heureusement, le vieux chef indien Akaïtcho, qui avait servi de guide à Franklin, et par conséquent à Back lui-même, arriva au fort; il portait une médaille d'argent que Franklin lui avait donnée, comme pour faire entendre qu'il n'avait pas oublié ses amis. Il repartit aussitôt avec plusieurs Indiens et promit au capitaine qu'il ne manquerait de rien, tant que lui et ses gens trouveraient quelque chose à envoyer au fort.

Back se préparait à une expédition vers les côtes, lorsque le 23 avril un messager arriva avec l'heureuse nouvelle que Ross et ses compagnons étaient en sûreté.

Cette circonstance décida le capitaine à se diriger vers la mer arctique. En conséquence, il quitta le fort le 7 juin avec ses compagnons. Ils suivirent le même chemin que l'année précédente, et, le 28 juin, le bateau était dans la rivière de Back. La troupe se composait de dix personnes. Le poids que le bateau avait à porter était estimé à 3,360 livres, sans compter la tente, les mâts, les vergues, les voiles, les rames de rechange, les perches, le plancher et l'équipage. Pendant plusieurs jours, le temps avait été sombre et brumeux; mais le ciel s'étant tout-à-coup éclairci, on aperçut le sommet des montagnes voisines : c'était un beau et intéressant spectacle, car le soleil brillait dans tout son éclat, et, en éclairant quelques parties du paysage, il en rejetait d'autres dans une obscurité plus profonde ; la glace, d'une éclatante blancheur, réfléchissait mille

rayons éblouissants; le rapide s'élançait, et dans sa chute formait de petites ondulations qui se perdaient peu à peu sur la surface calme du lac. A droite s'élevaient des rochers escarpés et soureilleux; à gauche, l'horizon s'étendait au loin et finissait par se confondre dans l'éloignement avec les montagnes bleues. Le premier plan était occupé par les habitations jaunes des Indiens qui contrastaient avec la blancheur des tentes Européennes, et toute cette scène était animée par les mouvements gracieux des rennes et par les évolutions des rusés chasseurs qui les poursuivaient.

Nos voyageurs ne tardèrent pas à reconnaître combien la navigation de la rivière était difficile et périlleuse; son cours était rempli de rapides, de cascades, de cataractes, dont la descente, dit Back, forçait chacun de nous à retenir son haleine, car on s'attendait à chaque instant à voir le bateau mis en pièces contre les rochers. Ils arrivèrent enfin à la dernière chute, mais c'était la plus formidable de toutes. En cet endroit ils rencon-

trèrent une troupe d'Esquimaux, qui, ne s'attendant nullement à les voir, exprimèrent une vive surprise à l'aspect d'hommes si différents de ceux qu'ils avaient vus jusqu'alors; les uns poussèrent des cris, d'autres firent des signes, comme pour dire aux blancs d'éviter la chute et de passer sur l'autre rive auprès d'eux. Mais à peine se montra-t-on disposé à se rendre à cette espèce d'invitation, que les hommes s'avancèrent en courant, brandissant leurs lances, poussant de grands cris, et faisant des gestes sauvages pour s'opposer au débarquement.

Le capitaine descendit à terre seul et sans armes; il s'approcha d'eux tranquillement, et levant les bras en l'air, il se mit à crier : *Timâ!* (la paix!). Ils jetèrent aussitôt leurs lances, et se croisant les mains sur la poitrine, ils répondirent aussi *timâ!* Quelques présents suffirent pour les rendre confiants. Ils avaient plusieurs tentes recouvertes en peaux, cinq canots, des couteaux, des lances et des flèches. Ils étaient au nombre de vingt-cinq. Back, avec ses souvenirs et à l'aide d'un vo-

cabulaire esquimau, put obtenir des renseignements sur le cours de la rivière et sur la direction dans laquelle devait se trouver la mer.

Ces hommes bons et obligeants furent très-utiles à Back : ils lui apprirent que la chute était si terrible qu'il serait impossible que le bateau y résistât, et comme l'équipage ne se sentait pas la force de le porter par-dessus les obstacles qu'il fallait franchir, le capitaine fit comprendre aux Esquimaux qu'il avait besoin de leur secours; ils le lui prêtèrent avec joie, et ce fut réellement à leur aide que l'expédition dut de parvenir jusqu'à la mer. Le lendemain 29 juillet, le brouillard, venant à se dissiper, permit d'apercevoir un majestueux promontoire situé à l'extrémité de l'horizon, sur la rive orientale du fleuve. En s'en rapprochant, on reconnut que c'était une des rives de l'embouchure; ce promontoire fut nommé *Cap Victoria*. « On peut fixer à cet endroit, dit Back, l'embouchure du Thlewecchodezeth. Après un cours tortueux et violemment tourmenté de 530 milles à

travers un pays où l'on ne trouve pas un seul arbre, ce fleuve étend ses rives en beaux et larges lacs, brisés par des chutes, des cascades et des rapides au nombre de quatre-vingt-trois, et se jette enfin dans la mer Polaire par 67° 11' de latit. N., et 94° 30' de long. O., c'est-à-dire à 137° plus au sud que l'embouchure du Copper-Mine, et à quatre-vingt-dix milles plus au sud que celle de la rivière située à l'extrémité de la baie Bathurst.

Le capitaine ayant ainsi rempli le but qu'il s'était proposé, ne voulut point quitter la côte avant de se procurer tous les renseignements géographiques possibles; mais durant dix jours le temps demeura froid, humide et brumeux, et l'expédition fut bloquée par les glaces sans pouvoir faire aucun progrès. Pour comble de malheur, la mousse et une espèce de fougère, seules productions de ce pays, étaient tellement détrempées par l'humidité, qu'il ne fut pas possible de les faire brûler; dans l'espace de huit jours, les Anglais ne firent qu'un seul repas chaud, et ne purent se procurer de l'eau bouillante pour prépa-

rer le thé; sans feu, sans aucun moyen de cuire leurs aliments, exposés à une pluie qui ne cessait par intervalle que pour faire place à la neige, ignorant quel serait leur sort, ces hommes intrépides sentirent leur courage fléchir sous tant de souffrances, mais ne doit-on pas excuser les murmures qu'ils laissaient échapper de temps en temps ?

Le 10 août, ils étaient parvenus à 68° 10' de latitude sur la rive occidentale. De là, un détachement fut envoyé vers l'O. Dans la soirée, un cri de : *Qu'apportez-vous là?* annonça le retour des hommes. En entendant répondre gaîment : *Un morceau du pôle arctique,* Back et King sortirent de la tente et virent ces hommes chargés d'un morceau de bois flotté, long de neuf pieds et épais de neuf pouces, de plusieurs autres bûches plus petites et d'un fragment de canot. Si nos voyageurs eurent lieu de se réjouir de cette heureuse trouvaille, qui leur procurait l'avantage de faire un repas chaud, Back y crut voir la preuve incontestable d'un courant venant de l'ouest et qui longeait la côte sur la gauche;

ce qui annonçait qu'il était arrivé à la principale ligne du continent.

Back trouva plus tard d'autres morceaux de bois ainsi qu'un bœuf musqué, avec les vertèbres et les côtes d'une baleine couchées sur la grève. Nos voyageurs auraient bien voulu arriver sur la côte ouest; mais il était impossible d'y parvenir, resserrés qu'ils étaient par une vaste étendue de côtes qui paraissait remplir toute l'embouchure, laquelle, d'après la carte, a vingt milles de large dans sa partie la plus étroite, et soixante-dix depuis le cap Victoria jusqu'à la pointe Richardson. Tout ce que Back put faire, ce fut d'envoyer quelques personnes par terre pour suivre cette côte; mais on ne dépassa pas quinze milles, malgré les plus grands efforts et un travail pénible, car les hommes s'enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans la neige et dans les marécages. L'uniformité de ce terrain aride ne fut interrompue que par une seule colline verte, à laquelle on donna le nom de *Mont Barrow*. Du haut de cette colline, on voyait une large ouverture

dans la terre, du côté du S. O., probablement embouchure d'une autre rivière; au N. E., il y avait de l'eau et des glaces, et au-delà un ciel gris foncé, ou ce que l'on appelle un ciel d'eau; tandis qu'à l'est s'étendait une mer limpide.

Dans la soirée du 13 août, tandis qu'ils étaient renfermés de tous les côtés dans les glaces, tout-à-coup et comme par enchantement, cette masse se mit à dériver avec une grande rapidité dans la direction de l'O. N. O. Le capitaine fut par là convaincu qu'il devait y avoir dans cette direction une mer par laquelle s'était échappée une grande portion de l'immense étendue de glaces qu'ils avaient devant eux. Le lendemain, le vent la ramena. Back se voyant dans l'impossibilité de relever la côte, et redoutant les difficultés du retour, annonça à ses hommes que le terme fixé pour sa mission était arrivé. Il prit possession du pays, et, y déployant le pavillon anglais, salua cette partie de l'Amérique du nom de *Guillaume IV*, aux acclamations de la petite troupe qui l'accompagnait.

Le cap Richardson, le point le plus septentrional aperçu par Back, est situé à 68° 46' de latitude N., et 96° 20' de longitude O.; l'obélisque de Ross est à 69° 31' de latitude N., et 99° 7' de longitude O. Ce dernier gît donc au 52° 0' N. du cap Richardson, à la distance de quatre-vingt-six milles, et l'on peut supposer que la largeur la moins considérable du détroit qui sépare la terre de Boothia-Felix du continent d'Amérique est de trente milles entre la pointe Richardson et le cap Smith.

Le bois flotté trouvé sur ce point de l'Amérique semble établir, d'une manière évidente, la continuité de la côte depuis l'embouchure du Mackenzie, ainsi que l'existence du courant par lequel il a dû être apporté; il indique aussi l'existence d'un canal entre la côte septentrionale de l'Amérique, et la place où Ross éleva son obélisque, ce qui est en outre confirmé par le départ de l'immense champ de glace vers l'orient. L'eau, la glace et le ciel gris du côté du N. E. indiquaient clairement le détroit de la Fury et de l'Hecla.

La mer, claire à l'E. du cap Hay, se lie probablement à l'embouchure de quelque autre fleuve qui se jette dans la baie du Prince-Régent, et qui coule dans les montagnes parallèlement à la rivière de Back. C'est là sans doute que se trouve le lieu dont les Esquimaux parlèrent à Ross, lieu qu'ils nommèrent *Akouli*, et que l'on jugea ne devoir être qu'à 50 milles au plus du fond de la baie Wager.

Nos voyageurs eurent de pénibles travaux à remonter le fleuve contre les courants et les rapides, par un temps de plus en plus froid et tempétueux. Au lac Garrey, ils rencontrèrent une soixantaine d'Esquimaux, avec lesquels ils n'eurent aucune communication. Tout le pays était un vaste désert. On voyait de temps en temps courir sur la rivière des loups blancs, des daims et des bœufs musqués, mais toujours en petit nombre. Ce fatigant voyage dura quarante jours. La veille de l'arrivée au fort Reliance, il leur fut impossible de faire franchir à leur barque les chutes d'Anderson; ils furent obligés de l'abandonner.

A peu de distance du fort Reliance, et près de l'embouchure de la rivière qui décharge les eaux de la chaîne des trois grands lacs d'Aylmer, de Clinton-Coldon et de l'Artillerie dans le grand lac de l'Esclave, se trouve un des accidents les plus magnifiques de la nature, une terrible chute d'eau que Back décrit ainsi.

« Du seul point d'où la plus grande partie de la chute était visible, nous pouvions distinguer la rivière qui tournait brusquement autour d'un rocher, et qui tombait dans un bassin intérieur, presque entièrement caché derrière des rochers immenses. De là, elle se déversait en une seule nappe dans un précipice de cinq cents pieds de profondeur, mais si étroit, qu'il eût été facile de l'enjamber. Du fond de ce précipice, l'écume s'élevait en colonnes brumeuses à plusieurs centaines de pieds au-dessus de nos têtes. Je voulus m'en approcher par la rive occidentale. Cette route, que je fis en souliers à neige, fut excessivement fatigante et dangereuse, car, sans parler des monts escar-

pés, des fentes dans les rochers et de la neige profonde qui remplissait les vallées, il nous fallut souvent nous traîner le long d'étroites rampes, rendues glissantes par le brouillard, qui, en tombant, les couvrait d'une couche de glace. Mais le spectacle que m'offrit cette chute d'eau me paya amplement des dangers que j'avais courus. Toutes les parois des rochers qui formaient le précipice étaient couvertes d'innombrables glaçons bleus, verts et blancs, suspendus en stalactites; il y avait en outre des cavernes, des fissures et des crêtes avancées, dans toutes les variétés imaginables de formes, et qui, par leur rareté et leur beauté, surpassaient tout ce que j'avais jamais vu ou entendu décrire. Les approches immédiates étaient extrêmement périlleuses; aussi ne pûmes-nous obtenir une vue complète de la chute inférieure, à cause de la projection des rochers occidentaux. Dans la position la plus basse qu'il nous fut possible d'atteindre, nous étions encore à plus de cent pieds au-dessous du lit inférieur de la rivière, qui avait au moins deux cents

pieds de large. La couleur de l'eau variait d'un vert très-clair à un vert très-foncé, et l'écume s'élevait en nuages d'un gris clair. C'est le spectacle le plus imposant qui se fût jamais présenté à ma vue. Je donnai à cette magnifique cascade le nom de *Chutes de Parry.* »

D'après la relation de Back, on a supposé que le canal découvert sépare le Boothia-Felix des côtes voisines, et forme ainsi une île tout-à-fait distincte, quoiqu'il ne s'y trouve aucune preuve à l'appui de cette opinion. Mais comme l'embouchure de la rivière de Back est parfaitement connue, on a pensé qu'il fallait peu de temps, de peines et de frais, pour y arriver par la baie Repulse; aussi, une expédition a-t-elle été confiée au capitaine Back lui-même, qui est parti d'Irlande au mois de mai 1836, faisant voile vers la baie Wager; de là, il gagnera par terre les limites de ses premières découvertes, et il éclaircira, nous n'en doutons nullement, toutes les difficultés géographiques qui sont encore environnées d'obscurité sur ce point.

CHAPITRE X.

VOYAGES AUX HAUTES LATITUDES NORD DEPUIS LE COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Scoresby. — Clavering. — Graah. — Blosseville. — Dutaillis. — Tréhouart.

WILLIAM SCORESBY (1818—1822).

Depuis le voyage de lord Mulgrave aux mers du Spitzberg et du Groënland en 1773, le gouvernement anglais avait laissé ses baleiniers parcourir ces parages sans essayer de pousser plus loin les découvertes. Heureusement pour la science il se trouva parmi eux un homme doué d'une rare intelligence et de talents supérieurs. William Scoresby, dans de nombreux voyages, se livra à ces curieuses observations, dont le résultat a été de nous faire mieux connaître le Spitzberg et une partie du Groënland.

Déjà, en 1806, Scoresby, simple contre-maître sur un bâtiment commandé par son père, s'était plus rapproché du pôle qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, et là il se trouvait dans une mer ouverte presque sans limites, n'ayant que les glaces au sud et la terre à l'est. Il était à 81° 30', un degré plus haut que Phipps, et seulement à cinq cents milles géographiques du pôle; mais, comme le but du voyage était purement commercial, le bâtiment baleinier n'alla pas plus loin.

Plus tard, lorsqu'en 1818 Scoresby fit un voyage comme capitaine, il cherchait à satisfaire sa curiosité scientifique, en abordant aux lieux où il le put, sans nuire à ses occupations de baleinier. Il attérit au Spitzberg, près du cap Mitre, et avec quelques matelots il tenta d'atteindre la sommité escarpée et singulière qui couronne cette pointe de terre. La plus grande partie de cette ascension eut lieu sur des fragments de roc si polis, qu'à chaque pas le pied glissait aux intrépides marins. Cette décomposition de la roche paraît être causée par la continuité

du froid excessif. Pour avancer, ils étaient obligés de courir et de sauter de roc en roc, et dans un endroit il se trouva une crête si escarpée et si étroite, que Scoresby put s'y asseoir à califourchon comme sur un cheval. Il parvint enfin au sommet de la montagne, qu'il estime être à 2,750 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, il fut témoin d'un phénomène remarquable. Tant qu'il n'avait été qu'à une élévation modérée, le baromètre n'avait jamais dépassé le point de congélation; mais à cette hauteur considérable, à l'heure de minuit, les rayons du soleil échauffaient tellement les masses de neige qui couvraient le pic, que des ruisseaux s'échappaient de toutes parts. Les sommets les plus élevés se débarrassaient ainsi de leur manteau de neige, tandis que les sommets des régions tempérées et même de la zône torride conservent perpétuellement leur enveloppe glacée. On a cherché une raison à cette différence, et voilà celle que les physiciens donnent. Il paraîtrait, suivant eux, que, durant le court intervalle de l'année marqué par les jours continuels

de l'été, les rayons du soleil, frappant continuellement le sommet des montagnes qui s'élèvent au-dessus des brouillards étendus sur la mer, produisent un degré de chaleur beaucoup plus considérable que dans les plaines. C'est ce qui fait aussi que, dans ces climats, la température générale de l'année, et spécialement des mois qui composent les longues nuits arctiques, doit être marquée par une extrême dépression du calorique.

La vue dont Scoresby jouit du haut de la montagne lui parut un spectacle à la fois majestueux et magnifique; du côté de l'est se voyaient deux baies bien abritées, pendant qu'à l'ouest la mer enflée par un vent furieux roulait ses vagues monstrueuses. Les montagnes de glaces élevaient leurs formes fantastiques presque à la hauteur des sommets terrestres les plus élevés, et les rayons du soleil frappaient les masses congelées sans pouvoir les dissoudre. Les vallées étaient couvertes de tapis de neige et de glace; l'une d'elles s'étendait à une distance dont l'œil ne pouvait apercevoir les limites, et à l'in-

térieur les montagnes semblaient élever leurs croupes les unes au-dessus des autres, jusqu'à ce qu'elles se perdissent à l'horizon. Un ciel sans nuages s'étendait au-dessus des têtes des compagnons de Scoresby, et leur position même sur cette pointe étroite de rochers, qui n'avait jamais supporté de pieds humains, au milieu des affreux précipices qui les entouraient de toutes parts, concourait à rendre leur situation singulière et sublime. Si un fragment de roche se détachait, il bondissait de roc en roc en faisant jaillir une multitude d'autres fragments, jusqu'à ce qu'il atteignît le bord de la mer, au milieu de la pluie de pierres que sa chute avait occasionnée.

Si l'ascension avait été difficile et périlleuse, la descente de la montagne le fut encore plus. Les pierres qui se détachaient et roulaient devant les voyageurs les forcèrent à marcher de front; autrement les premiers eussent été accablés par les pierres que les autres faisaient rouler sous leurs pieds; à la fin ils glissèrent avec une rapidité effrayante

sur une muraille de glace presque perpendiculaire, et arrivèrent sains et saufs près des embarcations, au milieu des autres matelots, surpris et épouvantés de cette glissade miraculeuse.

Scoresby fit aussi une excursion sur l'île Jean-Mayen. Le point le plus remarquable de cette terre est le superbe *Beerenberg* qui élève sa tête majestueuse à 6,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui sert de point de reconnaissance aux marins, à une distance de quarante ou cinquante lieues. Les premiers objets qui attirèrent les regards des Anglais furent les magnifiques montagnes de glace qui s'élèvent à une hauteur considérable et s'étendent de la base du Beerenberg jusqu'au bord de la mer. La couleur gris-verdâtre naturelle à ces montagnes de glaces était vivement tranchée par des segments d'un blanc de neige ressemblant à de l'écume et par les pointes noires des rochers qui traversaient la surface glacée, ce qui leur donnait l'apparence d'immenses cascades enchaînées dans leur chute par la rigueur

excessive d'un froid subit. Quelques matelots gravirent une éminence nommée *Esk*, qui n'avait pas moins de 1,400 pieds de haut, quoiqu'elle ne fût que l'une des crêtes de la montagne; ils ne marchaient que sur des cendres et des scories, et toutes les fois que ces substances roulaient sous leurs pieds, la montagne résonnait comme un grand vase de métal, ou comme la voûte d'une immense caverne. Sur le sommet, ils observèrent un cratère spacieux de 550 pieds de profondeur et de 2,000 pieds de diamètre, dont le fond était rempli de matières volcaniques et ceint de hautes murailles d'argile rouge à demi-cuite, qui offraient l'apparence d'un gigantesque château. Une source d'eau pénétrait à travers ses flancs par un canal souterrain et courait ensuite se perdre dans le sable. On ne fit aucune tentative pour gravir le pic principal qui élevait à une hauteur majestueuse sa tête blanchie par la neige. A ses pieds, on voyait un autre cratère entouré de laves, et on trouva un immense bloc de fer qui avait été fondu par les feux intérieurs

du volcan. A cette époque, le volcan était silencieux; l'année suivante, un baleinier en vit sortir une épaisse fumée et une rougeur éclatante comme celle d'une immense fournaise.

Mais le voyage le plus important de Scoresby, celui où il fit réellement des découvertes remarquables, eut lieu en 1822 sur le navire *le Baffin*. En cherchant des parages favorables à la pêche de la baleine, il parvint sur la côte orientale du Groënland, qui était alors entièrement inconnue, excepté sur quelques points où avaient autrefois abordé les Hollandais et qui forment une ligne continue avec les côtes où avaient été fondées les colonies danoises.

En approchant de ces côtes, les yeux de Scoresby furent frappés de ce singulier spectacle que produit la puissance réfractive de l'atmosphère polaire lorsqu'elle agit sur la glace et les autres objets qu'on distingue à travers ce milieu. La surface irrégulière des glaçons prenait devant Scoresby la forme de châteaux, d'obélisques, de pyramides, qui,

de temps en temps, se rapprochaient les uns des autres, de manière à présenter l'apparence d'une vaste cité. Tantôt c'était une immense forêt, de grands arbres dépouillés; tantôt l'imagination du spectateur n'avait besoin d'aucun effort pour comparer ces formes fantastiques aux productions de l'art humain, telles que statues colossales, portiques élégants et d'une architecture régulière, ou aux formes de toutes sortes d'animaux, lions, tigres, ours, chameaux, etc.; d'autres fois c'était le bâtiment lui-même dont l'image renversée se reproduisait dans le ciel et dont la carène subissait un tel grossissement qu'elle ressemblait à un immense édifice. Les objets qui étaient réellement au-dessous de la ligne de l'horizon paraissaient élevés à des hauteurs extraordinaires, et les points de la côte qui n'avaient pas plus de quatre mille pieds de haut pouvaient être distingués à une distance de cent soixante milles.

Ce fut le 8 juin que, par le 74° 6' lat. N., la côte fut découverte; elle s'étendait du nord au sud à environ 90 milles entre la

terre de *Gaal Hamkes* et *le Hold with Hope* d'Hudson. Elle était bordée de rochers que Scoresby avait bien le désir de gravir, mais il en était séparé par une infranchissable barrière de glaces; il se contenta de prendre le gisement des points les plus saillants : ses observations de latitude se trouvèrent d'accord avec celles de ses devanciers, mais il constata pour les longitudes une différence de sept à dix degrés avec celles indiquées sur les cartes. La contrée paraissait stérile et fort semblable au Spitzberg; elle était pourtant moins couverte de neiges. Quoiqu'on ne pût s'assurer positivement s'il existait quelque terre basse entre la mer et les montagnes, l'aspect que celles-ci présentaient, et l'analogie de ces côtes avec les autres côtes arctiques, firent supposer à Scoresby que le pied de ces montagnes baignait immédiatement dans la mer.

Pendant tout le temps qu'il resta dans ces parages, Scoresby n'ayant rencontré aucune baleine, se dirigea vers l'E., dans l'espoir d'être plus heureux. Le 19 juin, le navigateur

se trouva en vue d'une ligne de côtes d'une forme et d'un aspect étranges sur une étendue de quarante milles environ. C'était une chaîne de montagnes de trois à quatre cents pieds de haut, qui s'élevaient perpendiculairement sur le rivage et que terminaient des pics, des cônes, des pyramides, etc. Dans un endroit, il lui sembla voir six ou sept grandes cheminées parallèles, dont l'une était couronnée de deux tours verticales. Cette côte singulière fut appelée *Liverpool.*

De là, Scoresby se dirigea vers le sud et prit terre pour la première fois près d'un cap nommé *Swainson;* il découvrit des restes d'habitations d'Esquimaux. Des traces récentes de feu, des pièces de bois, de la mousse à demi-brûlée et quelques instruments en bois lui démontrèrent que ce lieu n'avait été abandonné que depuis peu.

En poursuivant sa route au sud, Scoresby ne tarda pas à entrer dans une large ouverture dont l'œil ne pouvait apercevoir les limites; après y avoir pénétré, il observa un détroit au nord, qu'il supposa devoir séparer

la côte de Liverpool du continent et en former ainsi une île distincte. Comme il ne voyait pas de bornes à l'entrée où il était, et qu'elle semblait se continuer indéfiniment vers l'intérieur, le savant voyageur se rappela l'ouverture de Jacob (*Jacob's Bight*), située parallèlement sur la partie occidentale et correspondante du Groënland; il conjectura de ce rapprochement que sa découverte devait être un véritable détroit qui traversait dans toute sa largeur cette terre peu connue, et que ce prétendu continent n'était, suivant toutes probabilités, qu'un immense groupe d'îles plus ou moins considérables. Quelques cartographes ont admis la supposition d'un détroit et l'indiquent sur leurs cartes, mais Barrow s'est borné à mentionner l'entrée de Scoresby, sans même lui donner le nom de détroit.

Ces côtes, et surtout celle que Scoresby nomme *terre de Jameson,* étaient plus riches en plantes et en verdure que toutes celles qu'il avait vues au-delà du cercle arctique. Dans un endroit, le gazon s'élevait à un pied

de haut, et on en distinguait des prairies d'une assez grande étendue, dont l'aspect verdoyant ne le cédait point à celles d'Angleterre; mais on ne trouva aucun être humain, quoiqu'on aperçût çà et là des traces d'habitations. Scoresby vit quelques hameaux au pied d'une montagne. Les huttes n'étaient point construites en neige comme celles des Esquimaux de la terre de Boothia ou de l'île Melville; mais elles étaient profondément creusées dans la terre comme celles des Esquimaux de la côte N. d'Amérique et de la baie de Kotzebue. Près des huttes, on vit des tombeaux dans lesquels les instruments de chasse, trouvés pêle-mêle avec les ossements humains, attestaient que, sur ces points, les indigènes avaient l'idée que, dans l'autre vie, les occupations sont semblables à celles de la vie présente. L'absence complète des naturels fit penser que les huttes leur avaient servi de retraite pendant l'hiver, et qu'aux approches de l'été ils les avaient quittées pour aller chercher dans l'intérieur les animaux qui s'y étaient retirés.

Après être sorti du détroit auquel il donna son nom, Scoresby navigua au sud et découvrit une belle baie qu'il nomma *Davy*. Comme il se trouvait alors immédiatement au-dessus de la terre de Jameson, il poursuivit sa reconnaissance jusqu'à ce point, et après avoir ainsi lié ses travaux entre eux, il compléta le relèvement de plus de quatre cents milles de côtes imparfaitement visitées jusqu'alors, plus imparfaitement décrites encore, et qu'il pouvait considérer à juste titre comme de grandes et importantes découvertes personnelles.

Ce hardi navigateur eût désiré continuer la reconnaissance de la côte orientale du Groënland jusqu'au cap Farewell ; mais le navire ne lui appartenait point, et son devoir l'obligeait de prendre une direction tout opposée, afin de compléter sa cargaison. Le 15 août, il fut assez heureux pour rencontrer des baleines en grand nombre, et peu de jours suffirent pour faire de son voyage un des plus lucratifs de la campagne. Il arriva en Angleterre, et, quelques années après, il abandonna une carrière où son nom

était devenu célèbre, pour devenir ministre de l'église anglicane à Exeter.

CLAVERING (1823).

Quelques additions furent faites aux découvertes de Scoresby, l'année suivante, par le capitaine Clavering, qui avait été chargé par l'Amirauté anglaise de transporter le capitaine Sabine, ancien compagnon de Parry, sur divers points de la mer arctique, dans le but d'y faire des observations sur le pendule. Après avoir relâché en Norwège, puis sur une île voisine du Spitzberg, Clavering atteignit, le 6 août 1823, la côte orientale du Groënland. L'aspect de cette terre lui parut plus affreux et plus désolé que celui du Spitzberg. Les montagnes s'élevaient de plusieurs milliers de pieds, sans aucun vestige de végétation, sans aucune apparence de créature animée sur la terre et dans l'air. Il déposa Sabine, avec ses instruments, sur une île qu'il appela *Pendulum*, et dont le point

culminant s'élève à une hauteur de 3,000 pieds.

Pendant que le savant s'occupait de ses observations de physique, Clavering visita la partie de la côte qui s'étend au nord, et que Scoresby avait déjà relevée. Elle gisait à quelque distance, défendue par une barrière de glaces, mais avec des baies profondes et spacieuses, qui firent supposer qu'elles pénétraient assez avant pour entourer la terre, et pour former un amas d'îles considérable. Le capitaine remonta jusqu'à une entrée qu'il nomma *Roseneath*, et vit une côte escarpée et haute se continuer encore dans cette direction, jusque vers le 76° de latitude. C'est le point le plus élevé qu'on ait encore atteint dans ces parages.

Plus heureux que Scoresby, Clavering rencontra des Esquimaux près de l'entrée de *Sir Walter Scott;* il s'approcha d'eux avec un de ses officiers. Les sauvages, à son aspect, se retirèrent sur les pointes des rochers; les Anglais continuèrent de s'avancer, leur firent des signes d'amitié, et déposèrent quelques

présents au pied du rocher, puis se retirèrent à l'écart. Les Esquimaux descendirent aussitôt, s'emparèrent des objets et regagnèrent leurs retraites; mais ils laissèrent les étrangers s'approcher d'eux et serrer amicalement leurs mains qui tremblaient violemment. La confiance s'établit peu à peu, et ils conduisirent les visiteurs à leur tente qui était composée de bois et d'os de baleine, et qui pouvait avoir cinq pieds de haut sur douze de circonférence. L'aspect et la configuration des naturels, leurs canots et leurs instruments, étaient parfaitement semblables aux descriptions que Parry et Ross ont données des Esquimaux de la baie d'Hudson. Les sauvages exprimèrent une surprise et une épouvante extrêmes au bruit des armes à feu qui furent déchargées contre des veaux marins. L'un de ces animaux ayant été tué, on envoya un naturel pour le prendre; il l'examina de tous côtés, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le trou fait par la balle; puis, après y avoir introduit le doigt, il se mit à danser et à sauter de la manière la plus extravagante.

Les observations scientifiques du capitaine Sabine ne purent être terminées avant le commencement de septembre, et la saison étant trop avancée pour permettre à Clavering de faire une course vers le N., il reprit la direction de l'Europe, et entra dans la Tamise vers le milieu de décembre.

GRAAH (1829—1830).

Le gouvernement danois, qui a, comme on sait, un droit de souveraineté sur le Groënland, sembla enfin sentir qu'il ne devait pas rester inactif pendant que les Anglais faisaient des explorations aussi importantes. Le capitaine Graah fut envoyé, en 1828, pour reconnaître la côte orientale du Groënland, depuis les établissements danois jusqu'au cap Barclay, limite septentrionale des explorations de Scoresby, avec mission d'y rechercher les traces des anciennes colonies qui s'y établirent au dixième siècle, et qui furent, dit-on, séparées du monde civilisé par une accumulation de glaces, ainsi qu'on l'a vu.

Le capitaine Graah partit, au printemps de 1829, de Nennortalik, extrémité sud du Groënland, dans une chaloupe, avec un petit nombre de matelots; il s'avança jusqu'au 65° 30' de latitude, découvrit quelques îles et ne put aller plus loin à cause des glaces. Il revint passer l'hiver à Nennortalik. L'année suivante, il lui fut impossible d'atteindre la même latitude, et cependant il considéra avec raison que le but de l'expédition était rempli; car il avait dépassé le point où existait, dit-on, l'ancienne colonie islandaise : il pensa ainsi avoir à jamais détruit la supposition qui attribuait à cette partie du Groënland des villes régulières, avec des églises et d'autres monuments.

Graah rencontra des naturels en plusieurs endroits. Il les trouva semblables aux Esquimaux par le langage et les habitudes; mais ils en différaient entièrement par la taille, la conformation extérieure du corps et le teint, qui les rapprochaient beaucoup des Norwégiens. Parmi les femmes et les enfants, il vit plusieurs individus ayant des cheveux

bruns, tandis que les autres Esquimaux les ont généralement noirs. Les relations avec cette peuplade furent paisibles, et on n'eut qu'à se louer de leur réception hospitalière.

JULES DE BLOSSEVILLE (1833).

Nous n'avons pu jusqu'ici mentionner le nom de la France parmi ceux des autres nations qui ont envoyé des navigateurs dans les régions polaires. Cependant, depuis bien des siècles, nos baleiniers fréquentaient les mers du Spitzberg et du Groënland, et, lorsque des encouragements furent donnés aux armements destinés à la pêche de la baleine, les armateurs, qui, depuis 1816, envoyaient leurs navires dans les mers du Sud, se décidèrent à en expédier plusieurs dans les mers du Nord. Ce fut alors que le développement de cette pêche décida le gouvernement français à armer un brick de guerre, afin de la protéger. *La Lilloise* fut chargée de cette mission, sous le commandement de M. Jules de Blosseville, qui avait déjà fait ses preuves

comme navigateur habile et savant à la fois dans l'Océan-Pacifique. Cet officier devait en outre compléter l'exploration du Groënland, dont il restait encore 240 milles de côtes à reconnaître, entre le point le plus avancé des observations de Graah et le cap Barclay.

La Lilloise mit à la voile le 2 juillet 1833, et le 29, par 68° 56' N. et 27° 20' O., on découvrit la côte orientale du Groënland; on la suivit pendant trente milles: cette portion n'avait pas été vue par Scoresby. Blosseville reconnut une pointe bornant l'espace qu'il venait de parcourir, et la nomma *Bréauté*. Les glaces l'empêchèrent d'approcher de terre, et, le lendemain, le vent le força de retourner en Islande, d'où il repartit, après quelques jours de relâche, pour se diriger vers la partie du Groënland qu'il avait découverte. Depuis cette époque, on n'a aucune nouvelle de son sort. Dans sa dernière lettre datée de l'Islande, il annonçait une carte de ses découvertes; cette carte, on ne l'a pas, et les travaux de cet infortuné sont à jamais perdus.

DUTAILLIS.—TREHOUARD (1834—1836).

La délivrance presque miraculeuse de Ross, après un séjour de trois années dans les glaces polaires, fit concevoir l'espérance de sauver Blosseville et ses compagnons, s'ils avaient réussi à gagner la terre. En conséquence, le 7 mai 1834, le ministre de la marine fit appareiller le brick *la Bordelaise*, commandé par le lieutenant de vaisseau Dutaillis, pour aller à la recherche de *la Lilloise*. Pendant quatre mois, cet intrépide officier parcourut toutes les baies de l'Islande et une partie des côtes du Groënland, sans pouvoir se procurer le moindre renseignement sur l'objet de sa mission.

Le ministre ne fut pas découragé; en 1836, la corvette *la Recherche*, commandée par M. Trehouard, a été envoyée dans le même but, et malheureusement les investigations les plus minutieuses n'ont amené aucun résultat.

On ignore donc complètement le sort de

la Lilloise. Une récompense nationale a été votée en faveur de ceux qui ramèneraient vivants quelques hommes de l'équipage, et pour celui qui pourrait authentiquement démontrer la perte de l'unique bâtiment envoyé par la France dans les mers polaires avec une mission scientifique.

L'intérêt qui s'attache au sort de nos compatriotes et l'espoir de mériter la récompense promise détermineront sans doute quelques navigateurs à tenter des recherches sur la côte du Groënland; si ces explorations n'atteignent pas leur but immédiat, on peut espérer du moins qu'elles contribueront à compléter la reconnaissance du Groënland oriental, et qu'elles familiariseront notre marine avec les fatigues et les dangers des expéditions polaires. Qui sait même, si, dans l'avenir, l'honneur d'atteindre les limites extrêmes du pôle arctique n'appartiendra pas à notre aventureuse et ardente nation! Malgré les obstacles presque insurmontables que rencontra Parry, cet habile navigateur ne regarde pas comme impossible le succès de

cette courageuse entreprise. En effet, un navire pouvant atteindre le 82° et peut-être le 83° de latitude avant la fin de l'automne, pourquoi un bâtiment de découvertes n'irait-il pas, à l'exemple de *la Furie* et *l'Hecla*, hiverner au milieu des glaces ou sur une île voisine pour y attendre l'arrivée du printemps? De cette manière, la plus grande et la plus difficile partie de la route serait faite à l'avance, et une expédition sur les glaces, munie de tous les accessoires nécessaires, achèverait peut-être de franchir les 8° qui resteraient encore pour arriver au Pôle. Espérons que la marine française aura l'honneur de mettre à fin cette glorieuse entreprise et que notre pavillon visitera le premier le Pôle arctique, comme le Pôle antarctique, vers lequel le capitaine d'Urville fait voile en ce moment.

Quant à la question du passage, on a vu, dans les relations de Parry et de Ross, que, si jamais les espérances des navigateurs anglais doivent se réaliser à ce sujet, ce ne peut être que dans le détroit de Lancastre, en remontant

vers les îles Melville. Ajoutons que celui qui sera assez heureux pour accomplir ce grand fait de navigation n'aura point ouvert une nouvelle route au commerce, comme on l'espérait à l'époque des premières tentatives faites dans ce but, et que son titre le plus réel auprès des géographes sera d'avoir complété la reconnaissance des côtes septentrionales de l'Amérique et mis fin aux conjectures diverses sur la nature de l'espace qui s'étend des îles Melville au Groënland occidental.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

Voyages au pôle nord et aux régions arctiques pendant le commencement du dix-neuvième siècle.

Pages.

Chap. VII.—Otto de Kotzebue (1816). 6

David Buchan et John Franklin (1818). 16

John Ross et Edward Parry. Premier voyage. (1818). 19

Chap. VIII. — Edward Parry. Premier voyage. (1819—1820). 43

John Franklin (1819—1821). 81

Edward Parry. Second voyage (1821—1823). 95

Edward Parry. Troisième voyage (1824—1826). 123

Edward Parry. Quatrième voyage (1827).—Tentative pour atteindre le Pôle Nord par les glaces et au moyen de chaloupes. 143

Beechey (1825—1828). 158

Franklin et Richardson. Second voyage. (1825—1827). 171

Pages.

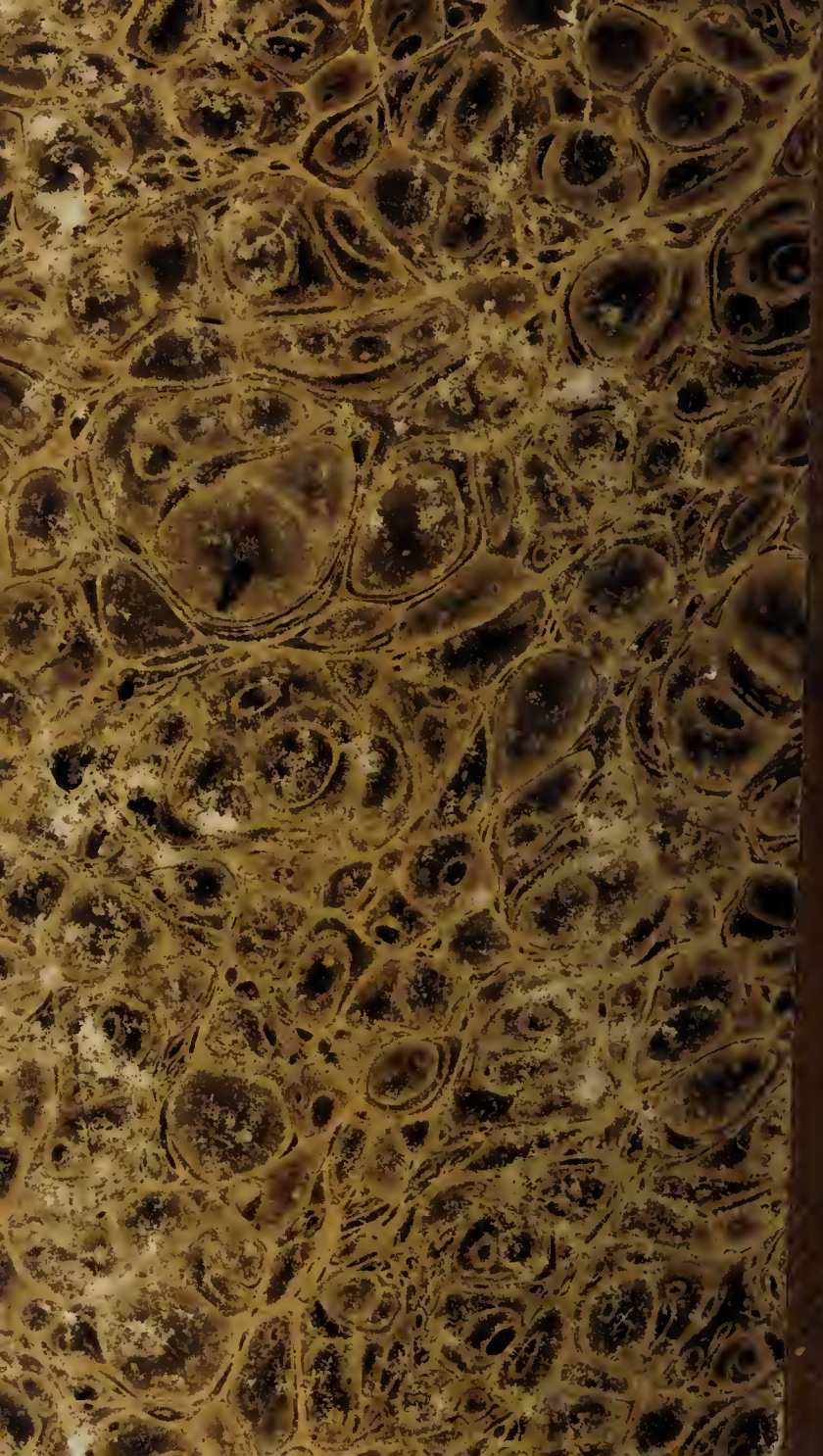
CHAP. IX. — John Ross. Second voyage. (1829—1833). 177

Back (1833—1834). 261

CHAP. X.—*Voyages aux hautes latitudes nord depuis le commencement du dix-neuvième siècle.* —William Scoresby (1818—1822). 280

Clavering (1823). 294

Graah (1829—1830). 297

Jules de Blosseville (1833). 299

Dutaillis.—Trehouard (1834—1836). 301